

États generaux

Beffroy de Reigny

Histoire de France pendant trois mois (mai - aout 1789)

(Prise de la Bastille)

Paris

1789

Tres curieux

Nº 2

2/374

HISTOIRE DE FRANCE,

PENDANT TROIS MOIS;

OU relation exacte, impartiale, & suivie des événemens qui ont eu lieu à Paris, à Versailles & dans les Provinces, depuis le 15 Mai jusqu'au 15 Août 1789;

FAITE d'après un examen scrupuleux, des dépositions nombreuses & des certificats authentiques; avec des anecdotes qui n'ont point encore été publiées, & des réflexions sur l'état actuel de la France;

ET suivie d'une Epître en vers à Louis XVI, de plusieurs Motions nouvelles & de Projets patriotiques.

PAR LE COUSIN JACQUES.

Pour être sûr de ce qu'on écrit, il faut vérifier les faits; pour les vérifier, il faut le temps; & beaucoup d'Ecrivains ne le prennent pas.... le premier devoir d'un Citoyen honnête est, ce me semble, de réfléchir avant de prononcer, de peser les témoignages plutôt que de les compter, & de n'aspirer dans son travail qu'au rétablissement de la paix & de la concorde. Supplément au Précis de la Bastille, pag. 8, chez Belin, Libraire, rue Saint Jacques.

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint Jacques, près St. Yves;

Et chez l'Auteur, au Bureau d'Abonnement du *Courrier des Planetes*, rue Phélypeaux, nº. 36, l'escalier à gauche, au troisieme.

Et se trouve chez les Libraires connus.

1789.

HISTOIRE DE FRANCE,

PENDANT TROIS MOIS,

Ou Relation exacte, impartiale, & suivie des événemens qui ont eu lieu à Paris, à Versailles & dans les Provinces, depuis le 15 Mai jusqu'au 15 Août 1789.

CECI n'eſt point une compilation ; ce n'eſt pas non plus un roman, comme la plupart des nouveautés que les dernieres circonſtances ont fait naître.

On a fait circuler dans cette capitale, & de là dans toutes nos provinces, une litanie ſucceſſive de pamphlets anonymes, où les lecteurs avides ont puiſé des menſonges pour des vérités. Il paroît que pluſieurs de nos auteurs n'ont écouté que le premier mouvement qui les portoit à écrire, qu'ils ont accueilli tous les nouveaux détails indiſtinctement, & qu'ils ne ſe ſont pas donné le temps de les vérifier avant de les livrer à l'impreſſion.

Dans une révolution comme celle qui vient d'avoir lieu, c'eſt une erreur de croire qu'on puiſſe raconter les faits à meſure qu'ils arrivent. La fermentation des eſprits, la vivacité des premieres alarmes, le danger perſonnel de chaque individu ; autant d'obſtacles qui s'oppoſent au ſang-froid requis pour l'examen de la vérité. Le premier jour enfante les erreurs ; le ſecond les augmente ; le troiſieme les propage ; & ce n'eſt que la ſuite des

temps qui les dissipe peu-à-peu. Chaque moment de calme fait évanouir un bruit faux; & tel Auteur, qui a voulu offrir au Public des descriptions prématurées, est fâché de s'être compromis par des détails sans fondement.

Entr'autres brochures, il en a paru une intitulée : *les Révolutions de Paris*. Je suis fâché pour les écrivains, estimables d'ailleurs, qui l'ont signée, qu'ils se soient laissés entraîner par le torrent des opinions du moment. Chaque page de leur livre offre un mensonge, & tout le monde est en droit de leur reprocher d'avoir été aussi crédules que leurs lecteurs.

Jamais il n'a fallu tant de circonspection qu'il en faut aujourd'hui pour écrire sur les affaires du temps. La prudence d'un Auteur-Citoyen exige, avant toute chose, qu'il pese tous les suffrages, qu'il n'admette que des autorités respectables; qu'après avoir écouté les enthousiastes, il consulte les personnes instruites & réfléchies; & qu'il ait pour but essentiel dans ses travaux le rétablissement de l'ordre & de la paix.

En effet, à quoi bon ces déclamations outrées, à quoi bon ces récits pleins d'aigreur & d'animosité, qui tendent à prolonger les divisions & les troubles, quand nous avons tant d'intérêt à les calmer? Pourquoi présenter comme des réalités ce qui n'est que conjecture? Le patriotisme consiste-t-il à souffler le feu de la discorde, quand il est possible de l'éteindre? Si quelques Auteurs sont au fait de certains détails révoltans, dont la publicité ne pourroit qu'aigrir les esprits, n'est-il pas plus avantageux pour leurs lecteurs & pour eux-mêmes de les passer sous silence, que de les divulguer? Et n'est-on pas en droit de dire d'un écrivain, qui donne à sa plume un essor dont il ne veut pas prévoir les conséquences, qu'il n'a voulu s'enrichir qu'aux dépens de la tranquillité publique?

Que notre extrême indignation ait produit en nous une extrême défiance ; que la défiance nous ait conduits aux extrêmes précautions ; que nos précautions garantiſſent notre ſureté : rien juſques là que de très-naturel & de très-louable ; ſoyons ſur nos gardes, parce qu'il le faut ; ne nous endormons pas au ſein des périls ; mais que notre vigilance ne dégénere pas en fureur ; car rien ne nuit à la préſence d'eſprit néceſſaire en pareil cas, comme la fougue de l'imagination & l'exaltation des têtes.

Au ſein des événemens mémorables, dont nous venons d'être les témoins & preſque les victimes, le peuple le plus flegmatique & le moins paſſionné n'auroit pu ſe défendre du tourbillon des idées impétueuſes, & de l'agitation des mouvemens convulſifs ; il auroit créé mille fantômes effrayans, & ſe feroit perdu dans un abîme de conjectures bien ou mal fondées. Telle eſt la marche de l'eſprit humain ; le danger qu'il connoît lui fait preſſentir mille dangers inconnus ; & l'imagination de l'homme, une fois frappée d'une juſte terreur, ne s'arrête plus dans ſes funeſtes calculs.

S'étonnera-t-on, d'après cela, que les Français, naturellement portés à l'enthouſiaſme, aient été plus loin dans leurs alarmes que tout autre peuple ? Mais qu'on ſe garde bien de leur reprocher cet excès, il vaut mieux s'être trop avancé que d'être reſté en chemin, quand il s'agit du ſalut de l'Etat. Les Français ont prouvé que rien ne leur coûtoit pour leur ſureté ; ils ont prouvé qu'à la moindre alerte, ils ſeroient tous préparés à marcher, que le péril, au lieu de les intimider, les animeroit encore davantage. Il leur ſuffit d'avoir fait connoître à toute l'Europe la fermeté de leurs diſpoſitions ; qu'ils conſervent donc une pleine liberté d'eſprit en l'abſence du danger, pour ſe livrer avec plus de

ſuccès aux tentatives qu'exigeroient d'eux de nouveaux périls, ſi l'on vouloit mettre encore leur courage à l'épreuve.

Mais ce n'eſt point par des pamphlets incendiaires qu'on leur inſpirera ces ſentimens calmes & réfléchis, ſans leſquels l'ordre ne ſe rétablira jamais en France, ſans leſquels le bonheur public n'aura jamais une baſe ſolide.

Dans un temps où toutes les claſſes de l'Etat s'accoutument à parler politique, où l'artiſan le plus groſſier choiſit parmi ſes compagnons le plus inſtruit pour faire la lecture des nouveautés qui ſortent de la preſſe, le ſort de la Nation dépend en grande partie des écrivains qui captivent ſon attention ; &, quand le peuple en vient juſqu'à cet excès d'indignation & de rage qui ne connoît plus le frein des Lois, il eſt certain que, plus les écrivains ſeront téméraires, plus le peuple ſera féroce. C'eſt préciſément dans ces jours de criſe, qu'il faut bien ſe garder de haſarder une opinion ; des écrits inconſidérés attiſent un feu qu'il faut éteindre ; & le flambeau, qui paroît ſouvent ne vouloir porter que la lumiere parmi les hommes, répand par-tout des étincelles deſtructives, dont l'effet contagieux finit par embraſer un Empire.

Ces réflexions, qui n'auront pas beſoin de preuves aux yeux des perſonnes judicieuſes & expérimentées, ſe développeront d'elles-mêmes dans la narration que j'entreprends. Le déſir d'être à mes concitoyens de quelque utilité, l'amour du vrai, & l'eſpece d'obligation où je ſuis de ne pas reſter muet ſur les affaires du temps, quand j'ai par toute la France des Souſcripteurs à ſatisfaire ; tels ſont les motifs qui m'ont déterminé à m'eſſayer dans ce genre nouveau pour moi. Je pourrois y joindre les ſollicitations vives & réitérées de toutes les perſonnes qui, ayant lu mon *Précis de la priſe de la Baſtille*, m'ont engagé fortement à donner au

Public un *Précis* complet des révolutions arrivées en France, depuis le 15 Mai jusqu'au 15 Août, & m'ont fourni tous les renseignement nécessaires pour cet objet.

Je ne dirai rien que de vrai; ce que je ne sais que par ouï-dire, sera donné pour ce qu'il vaut; je laisserai deviner au lecteur ce que je n'ai pu que conjecturer, & je tairai certains détails, dont l'énumération causeroit beaucoup de mal, sans produire aucun bien.

Des écrivains destinés aux grands événemens, tels que les Lally, les Mirabeau & plusieurs autres, pourront offrir au Public par la suite des temps une histoire complete de ce siecle mémorable; je me croirai trop heureux, s'ils puisent dans mes récits quelques faits intéressans & quelques vérités utiles; mais ma plume, très-inférieure à la leur en matiere de politique, se fait d'avance un devoir de rendre hommage à leur supériorité; & je reprendrai ma gaieté, lorsque des circonstances plus heureuses pourront encourager mes pas dans la carriere isolée, que j'ai déjà suivie avec tant de succès, & pour laquelle on prétend que la nature m'a formé.

On connoît les troubles & le désordre qui régnoient en France depuis plus de deux ans, & qui nécessiterent enfin la convocation des Etats-Généraux. Ce beau Royaume, en proie aux plus funestes abus dans toutes les branches de son administration, depuis une longue suite d'années, devenoit de plus en plus le théâtre d'une division, que l'on peut hardiment caractériser du nom de guerre civile. La combustion n'étoit pas générale; la révolution n'éclatoit pas en même-temps dans toutes les parties de la France; mais tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre. Cette vérité fatale est attestée par les désastres de Rennes, de Grenoble, de Toulouse & de beaucoup d'autres villes consi-

dérables, qui toutes ſe virent ſucceſſivement à la merci des diſſenſions & des voies de fait.

Ces divers échecs, qu'on peut regarder comme les triſtes préliminaires des grandes cataſtrophes qui les ont ſuivis, préparoient de loin, d'une part, l'Aſſemblée Nationale, qui pouvoit ſeule remédier aux maux de l'Etat; de l'autre, les déſaſtres dont cette Aſſemblée devoit être l'innocent prétexte & la cauſe involontaire.

Pendant que les Miniſtres ſe ſuccédoient à la Cour avec rapidité, les Citoyens paiſibles, au ſein des agitations politiques, peſoient dans leurs foyers les intérêts de la Nation, diſcutés avec force, & préſentés de cent manieres différentes dans une multitude d'écrits plus ou moins enthouſiaſtes.

Il n'étoit pas difficile de prévoir, au milieu de tant de diviſions, que les Etats-Généraux s'aſſembleroient avec peine, & qu'une fois aſſemblés, ils ſeroient infailliblement très-orageux.

L'événement n'a trompé perſonne. Les trois Ordres de l'Etat n'ont été convoqués qu'avec des difficultés incroyables; que d'obſtacles il a fallu franchir pour parvenir d'abord à doubler le nombre des repréſentans du Tiers-Etat! Que de cabales dans les Elections! Que de Citoyens éclairés & vertueux ſe virent préférer dans les Provinces des hommes abſolument nuls du côté des lumieres & de la capacité, qui n'avoient d'autre mérite qu'une ſubdélégation ou une place d'Echevin (1).

---

(1) L'intrigue & les ſourdes menées prévalurent à tel point dans les Elections, qu'un Bailliage, où *Monſeigneur l'Evêque un tel* eſt généralement abhorré, où l'Intendant eſt déteſté, & tous ſes ſuppôts en exécration, où toutes les charges privilégiées ſont l'objet du mépris & de la riſée du Public, on a choiſi pour Repréſentant du Clergé *Monſeigneur l'Evêque un tel*, créature dévouée au parti de la Cour, & pour Repréſentans du Tiers-Etat, deux Subdélégués, l'Avocat de *Monſeigneur* l'Evêque, & un Maire de Ville, riche

Ces premieres difficultés en présageoient bien d'autres ; & l'homme le moins pénétrant auroit soupçonné dès-lors une ligue puissante & acharnée, qui s'opposeroit sans relâche à la consommation du grand-œuvre qui se préparoit.

Ce fut bien pis, quand il s'agit de savoir si l'on délibéreroit par tête ou par Ordre. S'il pouvoit y avoir quelque chose de comique dans des conjectures aussi importantes, ce seroit assurément cette incertitude de plusieurs Députés & d'un grand nombre de Citoyens Français, qui mettoient gravement en question la chose du monde la plus claire & la moins équivoque. Parmi les brochures innombrables, qui paroissoient chaque jour, on n'en voyoit presque pas, où l'on se fût avisé d'agiter cette question, parce qu'aucun Auteur n'avoit pu penser qu'on doutât un seul instant de ce qu'on avoit à faire à cet égard.

En effet, si l'on eût dû délibérer par Ordre, à quoi bon cette égalité de nombre entre les Représentans des Ordres privilégiés & ceux du troisieme Ordre ? Deux ou trois Membres du Tiers-Etat auroient suffi pour représenter leur Ordre en entier, contre tous les Membres de la Noblesse & du Clergé réunis. Un seul Noble auroit pu de même représenter toute la Noblesse ; un seul Ecclésiastique tout le Clergé, un seul roturier toute la Nation. Peu importoit le nombre, s'il s'agissoit d'Ordre ; quarante mille Citoyens contre un Noble n'eussent pas eu plus de prépondérance qu'un seul, s'il

---

de cinquante mille livres de rente, réputé pour avare, & nouvellement ennobli par une charge de *Secrétaire du Roi*, tous gens d'un mérite plus que subalterne, qui heureusement ne sont à l'Assemblée que pour faire nombre & dire comme les autres. Oh! combien de Bailliages se repentent maintenant d'avoir consulté dans leurs Elections des motifs étrangers à l'estime & à la justice !

s'agiſſoit d'Ordre ; s'il s'agiſſoit d'Ordre, la convocation de deux Membres de tel Ordre, contre un de tel autre Ordre, n'étoit donc qu'une comédie, un prétexte de plus pour attirer la Nation dans le piege ; & nous nous gardons bien d'imputer de pareilles intentions au Monarque loyal & au Miniſtre équitable qui ont ordonné cette convocation.

Les premieres ſéances des Etats-Généraux furent troublées par des diviſions, par des proteſtations, par des vérifications qui pouvoient paſſer pour autant d'embûches dreſſées par la cabale intéreſſée à traîner les affaires en longueur, à faire naître chaque jour de nouveaux délais & de nouveaux obſtacles, à profiter du temps qu'elle gagnoit pour ſe préparer à elle-même de nouveaux renforts.

Perſonne n'ignore l'objet & le réſultat de la Séance Royale du 23 Juin. Ce fut là, pour ainſi dire, le premier acte public d'hoſtilité qui dévoila clairement à tous les yeux des intentions qu'on avoit cherché vainement à déguiſer juſqu'alors. La bonne foi du Souverain trompée, ſa religion ſurpriſe, ſon autorité compromiſe, le ſerment royal violé, l'Aſſemblée trahie, la Nation jouée ; tels furent les objets qui, ſortant tout-à-coup du ſein de l'obſcurité, parurent enfin au grand jour pour effrayer tous les yeux.

Sans entrer dans de plus longues diſcuſſions & ſans me permettre en public des ſoupçons déshonorans ſur des perſonnes dont la conduite ne m'eſt pas clairement connue, je me contenterai toujours dans le cours de cette narration, de déſigner les ennemis de la Nation ſous le nom du *parti de l'oppoſition*, perſuadé que la plupart de ceux qui ont trempé dans le complot funeſte à la France, ont cédé plutôt à de fauſſes vues & à de mauvais conſeils qu'à leur impulſion naturelle. Tous les grands ont des flatteurs ; mais tous ne ſont pas ſupérieurs à la flatterie. Un homme entouré dès le ber-

ceau de tout ce qui flatte ſes ſens & favoriſe ſes paſſions, a moins de reſſource qu'un autre homme pour réſiſter aux attaques inſidieuſes des gens pervers qui ont le plus grand intérêt à lui cacher la vérité. D'ailleurs il eſt plus que probable que la majeure partie des nobles n'a point participé aux intrigues fatales dont nous avons arrêté les ſuites. Il n'eſt pas un Citoyen véridique qui n'avoue maintenant qu'il connoît pluſieurs nobles entierement dévoués au ſalut de leur Patrie; il eſt aſſez malheureux pour un grand nombre de familles innocentes d'être impliquées involontairement dans une mauvaiſe cauſe; rendons juſtice au mérite perſonnel, il eſt grand temps de ſéparer l'intérêt des membres ſains d'avec celui des membres gangrenés.

Un Miniſtre honnête homme étoit en poſſeſſion de la confiance du Souverain. M. Necker tenoit bon contre les aſſauts multipliés de ſes adverſaires; mais on prétend que toutes les fois qu'il ſe préſentoit devant Louis XVI, il avoit quelque nouveau nuage à diſſiper dans l'eſprit du Monarque avant d'entrer en matiere ſur les objets qu'il venoit lui communiquer.

La Séance Royale du 23 Juin, dont le dénouement paroiſſoit devoir renverſer tous les projets des amis du peuple, eut, dumoins pour l'inſtant, une iſſue toute autre que celle qu'on en attendoit.

Les trois Ordres, ſi long-temps diviſés, parurent ſe réunir. On célébra cette réunion à Paris & à Verſailles par des fêtes & des illuminations. Des milliers d'écrivains en parlerent, & la partie la moins clairvoyante de la Nation crut dès-lors que la France touchoit au moment de ſa réſurrection; mais les abus & les excès funeſtes qui accompagnoient la joie des Pariſiens donnerent beaucoup à penſer aux Citoyens circonſpects qui ne jugent pas ſur les apparences.

En effet, ſi les trois Ordres étoient réunis de bonne foi, pourquoi faiſoit-on marcher vers la capitale cinquante mille hommes de troupes, dont une grande partie étoit formée de régimens étrangers ? Pourquoi faiſoit-on avancer de toute part des trains d'artillerie vers Paris ? Pourquoi occupoit-on ſur la butte de Montmartre pluſieurs milliers d'ouvriers à faire une plate-forme tout-à-fait ſemblable aux travaux préliminaires qu'on entreprend ſur les hauteurs qui commandent une ville lorſqu'on a deſſein de l'aſſiéger ? Et ſi les trois Ordres n'étoient pas réunis, prétendoit-on les aſſiéger pour leur inſpirer des ſentimens de paix ? Eſt-ce avec des bombes & des canons qu'on parvient à tranquilliſer une Aſſemblée Nationale qui ne peut délibérer qu'autant que le calme & la ſureté préſident à ſes Séances ? On prétextoit les troubles qui agitoient la Capitale; on ne vouloit, diſoit-on, qu'arrêter une troupe de brigands épars dans ſes rues; comme ſi l'on arrêtoit des brigands qui déſolent une grande ville, avec des bombes & des boulets ! N'étoit-ce pas là l'ours de la Fontaine, qui tuoit ſon compagnon pour écraſer la mouche poſtée ſur ſon front ?

Une partie des troupes étoit déjà campée dans le Champ de Mars en face de l'Ecole Militaire; une autre partie inveſtiſſoit Verſailles, & l'on avoit braqué des pieces de canon de diſtance en diſtance depuis Seve juſqu'à Paris; le reſte des ſoldats étoit en marche & s'avançoit à grandes journées. Tous ces préparatifs, loin de raſſurer les Pariſiens, augmentoient leurs alarmes; le pain renchériſſoit, & l'on diſoit par-tout qu'on alloit bientôt en manquer tout-à-fait. On ſavoit que la plupart des villageois dans différentes provinces étoient réduits, les uns à manger du ſon, les autres à ſe nourrir de treffle & de luzerne; en un mot, les horreurs de la famine menaçoient tout le Royaume;

& plusieurs familles étoient déjà mortes de besoin.

Comment les ennemis de l'Etat, ou plutôt ceux qui, par leurs conseils perfides, leur ont fait partager ce titre ignominieux, comment n'ont-ils pas compris que rien ne s'oppose plus à la fureur d'un peuple, quand le cri de la faim se joint au cri de la liberté ? Il ne falloit pour cela que jeter un coup-d'œil sur l'histoire, il ne falloit qu'avoir étudié un peu la nature du cœur humain, ils auroient vu qu'ils faisoient, pour réussir dans leurs projets, précisément tout le contraire de ce qu'il falloit faire.

Quelques jours avant le Dimanche 12 Juillet, époque fatale où commença la révolution, il y eut une émeute sérieuse au Palais Royal, & le parti de l'opposition put juger dès-lors de ce qu'il avoit à craindre d'un peuple au désespoir. On a prétendu que parmi les Ouvriers qui s'ameuterent, plusieurs étoient soudoyés, afin qu'on pût dire au Monarque : *Voyez-vous ce peuple de Paris ? à quels excès il se porte ! Eh ! comment pourvoirez-vous à la sureté des honnêtes citoyens, si vous n'arrêtez pas de pareils brigandages* ? En effet, c'étoit un prétexte pour retenir les troupes dont la Nation demandoit l'éloignement ; & l'on verra encore si ces soupçons sont fondés, qu'on n'a pas non plus manqué de prétextes pour rappeler ces mêmes troupes après leur départ. Lorsqu'une fois la défiance s'empare de toute une Nation, il est difficile de lui faire illusion ; elle aime mieux présumer ce qui n'est pas, que de risquer de ne pas croire ce qui est. Mais revenons aux troubles du Palais Royal.

On sait que ce jardin étoit le chef-lieu des conférences politiques. Toute la jeunesse de Paris, partagée en différens groupes, s'y rendoit successivement à toutes les heures de la journée, mais sur-tout depuis quatre heures du soir jusqu'à minuit.

Au milieu d'un auditoire nombreux, on voyoit un particulier monté ſur une table ou ſur un banc, s'échauffer en faveur de la Patrie, déployer une éloquence toujours enthouſiaſte, quelquefois téméraire, mais ſouvent ſoutenue par des raiſonnemens ſolides & par des réflexions judicieuſes. On appeloit ceux qui péroroient ainſi, les *Orateurs du Palais Royal.* Les Citoyens jaloux de leur tranquillité, n'auroient pas voulu jouer un rôle comme celui-là; mais ils n'en avoient pas moins une obligation ſecrette à quiconque étoit aſſez hardi pour s'en charger; tout en blâmant leur imprudence, ils en eſpéroient un heureux effet, parce qu'ils n'ignoroient pas que dans les événemens politiques, un mal produit ſouvent un bien. En effet, l'expérience a prouvé que la plupart de ces Orateurs, s'ils avoient été des déclamateurs outrés à pluſieurs égards, n'avoient pas été de mauvais prophetes ſur bien des points. Qui pourroit jurer qu'on ne leur eſt pas redevable en partie de cette fermeté active qui a fait réuſſir les tentatives des Pariſiens ?

Lors de la Séance Royale, les Gardes-Françaiſes qui ſe trouvoient de ſervice à Verſailles, avoient refuſé de faire feu ſur le peuple. S'ils n'euſſent pas eu le bon eſprit de déſobéir dans cette conjoncture épineuſe, c'en étoit fait peut-être de toute la France. Eh ! qui ſait à quels excès peut ſe porter la fureur d'un peuple opprimé depuis dix ans, écraſé d'impôts, victime de mille vexations injuſtes, déſeſpéré par des injuſtices accumulées, mourant de faim, & qui ſe voit à la merci des balles de plomb & des bayonnettes ? On peut dire aſſurément que la main du Tout-Puiſſant dirigeoit ſecrettement toutes les opérations de la Nation Françaiſe, & la conduiſoit par le chemin des miracles à la grande révolution qui devoit lui rendre ſa liberté.

Quelques Soldats aux Gardes, de ceux qui avoient refusé de faire feu, avoient été mis dans les prisons de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés. De quelque secret qu'on eût tâché d'envelopper cet acte de tyrannie, il transpira néanmoins. A six heures & demie du soir, un jeune homme monta sur un banc au Palais Royal, & dit à ceux qui l'environnerent : « Messieurs, les braves Soldats » qui ont épargné à Versailles le sang de nos con- » citoyens, sont détenus à l'Abbaye, &, si nous » n'allons pas les délivrer, peut-être dans quel- » ques heures ils n'existeront plus. »

Cette courte harangue fit son effet. Plusieurs voix s'éleverent : *Avant trois quarts d'heure, nous vous les ramenons.* Un grand nombre de jeunes gens différemment armés volent au faubourg Saint-Germain. En moins d'une demi-heure la prison est forcée, les prisonniers ramenés en triomphe au Palais Royal ; & cette expédition se fit sans désordre, & sans qu'il en coûtât une goutte de sang. Un détachement des Dragons du faubourg Saint-Martin vint à bride abattue aux portes de la prison ; elle étoit déjà évacuée : les Dragons remirent leurs sabres dans leur fourreau, & s'en retournerent comme ils étoient venus.

Un vieux Militaire, détenu depuis longues années à l'Abbaye, avoit les jambes enflées & ne pouvoit pas se soutenir ; on le porta sur un brancard ; il dit à ceux qui l'avoient délivré : « Ah ! Messieurs, » si je ne meurs pas de joie, je mourrai de l'im- » pression du grand air & de la lumiere, dont » j'avois perdu l'habitude. »

Les Soldats prisonniers furent déposés dans une maison du Palais Royal. Le peuple empressé se transportoit dans le jardin pour les voir ; ils se pré- sentoient aux fenêtres, on les applaudissoit ; mais comme les applaudissemens ne calment pas de justes inquiétudes, comme on ne vit pas avec des

bravo, on s'occupa férieufement de leur fort.

Le Palais Royal envoya une députation aux États Généraux ; là, le fort des prifonniers délivrés fut mis en délibération. Il fut décidé qu'on députeroit au Roi quelques Membres de l'Affemblée Nationale pour lui demander la grace des prifonniers. Le Roi parut extrêmement fatisfait de cette démarche ; il fit une réponfe favorable, & les prifonniers rentrerent volontairement dans les fers en attendant la grace de Sa Majefté, qui ne tarda pas à être accordée. On avoit fait une quête pour eux, qui fe monta, dit on, à une fomme confidérable. Cet événement prouvoit au Monarque que la Nation n'avoit jamais méconnu fon autorité, & il put fe dire à lui-même, comme en bien d'autres occafions : *Si mon peuple avoit réellement les intentions qu'on lui prête, en agiroit-il ainfi ?*

Quelque temps après, un particulier grand & bien fait s'avifa d'infulter dans le jardin du Palais Royal un pauvre artifan, qu'il accufa de vol fans en avoir le moindre fujet. L'infortuné fe récria contre ce foupçon injurieux ; tous les yeux fe porterent contre l'accufateur : il fut reconnu pour un de ces efpions vendus à l'ariftocratie, qui s'enrichiffoient par des délations perfides & toujours infidelles ; on fe rappela plufieurs traits de noirceur du même homme, on s'en faifit auffitôt. En vain voulut-il s'échapper ; il fut traîné ignominieufement chez le Commiffaire de la rue Neuve des Petits-Champs. Pendant qu'on l'interrogeoit, une foule immenfe le demandoit à grands cris à fa porte ; en vain ce Magiftrat defcendit-il lui-même, & fe préfenta-t-il au peuple pour tâcher de l'appaifer ; il faillit lui-même être la victime de fa compaffion. On fe faifit de l'efpion, dont les infamies, affuroit-on, n'étoient que trop avérées ; on l'affomma de coups, on déchira fes habits, on le plongea à plufieurs reprifes dans le baffin du Palais Royal, on ne l'en tira

demi-mort

demi-mort que pour lui faire souffrir de nouvelles tortures ; il eut les cheveux & les dents arrachés ; il fut promené de rue en rue toujours accablé de nouveaux traits, jusqu'à ce qu'il eût expiré dans des tourmens mille fois plus affreux que la mort même.

Cet exemple formidable de la fureur du peuple ralentit un peu le zele des espions de Police ; ils commencerent à trembler pour eux-mêmes, & se cacherent à tous les yeux, en attendant sans doute que les esprits fussent calmés pour recommencer leur honnête brigandage.

Depuis ce moment-là, Paris fermentoit sourdement, & un calme effrayant, vain simulacre de la paix, sembloit préparer en secret des troubles & des calamités plus terribles & plus générales. Enfin l'instant marqué par les décrets du Ciel arriva, & c'est ici que ma narration prend un nouveau degré d'importance.

Le Dimanche 12 Juillet au matin, un des principaux Acteurs du Boulevard m'apporta plusieurs billets pour une piece nouvelle de sa composition qu'il m'invitoit à aller voir ; mes affaires m'empêchant de sortir ce jour-là, je donnai les billets à des Dames qui sortirent vers les quatre heures & demie pour arriver des premieres au Spectacle.

A peine eurent-elles fait quelques pas dans la rue, qu'elles raccoururent hors d'haleine & toutes troublées, en disant d'une voix entre-coupée : que « tous les Spectacles étoient fermés, que M. » Necker étoit parti ; que le peuple de Paris » étoit soulevé, & que tous les Citoyens effarés, » couroient se renfermer dans leurs maisons. »

Je descendis promptement pour m'assurer de la vérité ; j'apperçus en effet beaucoup de monde courant précipitamment par les rues ; en vain je questionnois les passans, personne ne me répondoit. Je portai mes pas jusqu'au Boulevard du

Temple. Là, je vis environ cinq à six mille hommes marchant assez vîte & sans beaucoup d'ordre, armés, les uns des fusils, les autres de sabres, de lances & de fourches, promenant en triomphe les bustes en cire de M. le Duc d'Orléans & de M. Necker qu'ils avoient été demander au sieur Curtius. On portoit à côté de ces bustes deux étendards noirs bordés de blanc, en signe de la tristesse que causoit la disgrace d'un Ministre adoré.

Cette petite armée menaçoit de brûler toutes les salles de Spectacles, si l'on ne les fermoit sur le champ, disant que *les Français ne devoient pas se réjouir au sein des malheurs publics, & qu'il n'étoit plus aucun plaisir pour eux.* Tous les Spectacles furent donc fermés ; aussi-bien, nul Acteur n'auroit eu le courage de jouer son rôle dans l'effroi général qu'inspiroit aux Parisiens l'attente certaine des malheurs qui alloient arriver.

La troupe des gens armés grossissoit dans chaque rue, parce qu'elle forçoit tous les hommes qu'elle rencontroit, de marcher avec eux. J'ai vu chez moi un compagnon Menuisier blessé à la prise de la Bastille, ayant une femme & un enfant, qui avoit été l'un des premiers de cette troupe de révoltés. Je l'ai questionné à plusieurs reprises ; il avoit encore, en racontant ses expéditions, le même feu qu'il avoit eu en y allant. Je me suis permis quelques réflexions assez justes qui l'ont enfin calmé ; alors il m'a dit avec un grand sang froid : « Non, Monsieur,
» non, nous n'avions pas dessein de causer
» le moindre dommage, mais seulement de don-
» ner aux Citoyens le courage nécessaire pour
» chasser au loin les troupes qu'on s'obstinoit à
» laisser aux portes de Paris ; &, pour animer
» tout le monde du même esprit, nous avions
» demandé à Curtius ces deux bustes, avec pro-

» meſſe de les lui rapporter tels que nous les
» avions pris. Mais enfin, Monſieur, ſongez donc
» aux dangers qui nous menaçoient, nous ſavions
» tout; & ce qu'on nous cachoit encore, étoit
» trop facile à deviner. Eh! ſans les premieres émeu-
» tes de cette populace, qu'on veut bien appeler
» *canaille*, qui eſt-ce qui auroit eu le courage
» de s'armer? Où en ſerions-nous? Et que ſeroit
» devenue la ville de Paris? »

Je n'ai pas pu m'empêcher d'applaudir aux motifs & aux raiſonnemens de cet homme, qui, malgré ſes fureurs, paroît un bon pere, un bon mari & un honnête artiſan. L'homme, qui portoit le buſte de M. Necker, fut tué d'un coup de balle; mais le buſte n'éprouva aucun dommage, & fut rapporté ſain & ſauf comme celui du Duc d'Orléans, dans le cabinet de Curtius.

La veille, Samedi, entre onze heures & minuit, la même foule s'étoit portée à la nouvelle France & à la petite Pologne, & avoit incendié les barrieres de la Chauſſée d'Antin. Le Dimanche ſoir entre neuf & dix heures, elle mit le feu à ſix autres barrieres du côté du nord; & pluſieurs particuliers profiterent de cette nuit de déſordre pour faire entrer des marchandiſes dans Paris ſans payer de droits.

Entre huit & neuf heures du ſoir, les mêmes gens armés ſe porterent au jardin des Tuileries, ſur le bruit que le Prince de Lambeſc, Colonel du Régiment Royal-Allemand, cavalerie, s'avançoit vers la place Louis XV, à la tête de ſes ſoldats. Il eut la témérité de fondre avec ſa troupe ſur le pont-tournant, & d'entrer dans un jardin public, à main-armée, au moment où une foule immenſe de Citoyens des deux ſexes, de tout âge & de toute condition, y goûtoient avec ſécurité le plaiſir de la promenade. Arrivé à l'entrée de la grande allée, il oſa commander à ſes

ſoldats de faire feu ſur le peuple, ſans diſtinction de perſonne. Les barbares obéirent à cet ordre digne de Caligula ; & lui-même, courant à toute bride, eut, dit-on, l'inhumanité de pourfendre d'un coup de ſabre un pauvre vieillard, qui, ſe trouvant par haſard ſur ſon paſſage, étoit tombé à genoux pour lui demander grace. J'aurois peine à croire ce trait de férocité, s'il ne m'étoit pas atteſté par tout Paris ; il faut que ce Prince ſe ſoit laiſſé entraîner à un mouvement de rage forcenée, ou plutôt de folie aveugle dans cet inſtant critique, où il eût pu ſe couvrir d'une gloire immortelle en montrant des ſentimens doux & patriotiques. M. le Prince de Lambeſc n'étoit point haï à Valenciennes, où les Citoyens voyoient avec plaiſir l'ordre qu'il établiſſoit dans ſon Régiment & dans ſa maiſon, & la juſtice qu'il rendoit à tout le monde : un ſeul inſtant a ſuffi pour le tâcher d'ignominie ; &, s'il s'étoit conduit autrement, s'il ne ſe fût pas laiſſé égarer par le preſtige du moment, il ſeroit aujourd'hui révéré, adoré des François, & ſon nom ſeroit à jamais en bénédiction dans la capitale.

Royal-Allemand fit feu de file ſur la troupe des Pariſiens armés, qui, conſeillés & guidés par les Gardes-Françaiſes, qui s'étoient joints à eux dans leur route, en abattirent un aſſez grand nombre de deſſus leurs chevaux. On s'empara des habits & de l'armure des ennemis morts, & on redoubla de courage dans la ferme intention de les exterminer tous, quelque part qu'on les rencontrât. Le Peuple, loin de s'effrayer, étoit plus animé que jamais ; & dès ce moment, tout ce qui avoit dans Paris, avec une figure humaine, la faculté de ſentir, jura de verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang plutôt que de céder au pouvoir tyrannique des monſtres acharnés contre la Patrie.

Les ſoldats du Prince de Lambeſc, qui dès-lors

avoient perdu de vue leur chef, (car on prétend qu'il s'étoit éloigné à toute bride pour se dérober à la fureur des Citoyens,) tournerent leurs pas vers le boulevard des Italiens & se mirent en embuscade à l'entrée de la Chaussée-d'Antin, rangés en deux files, devant la caserne des Gardes-Françaises, pour les surprendre à leur retour. Mais ceux-ci se défiant des pieges qu'ils s'attendoient à trouver à chaque pas, passerent en ordre de bataille sur le Boulevard, à la tête de plusieurs milliers de Parisiens déterminés à vendre cher leur vie.

Arrivés à la Chaussée-d'Antin, ils apperçutent Royal-Allemand & crierent : *qui vive*. Les Barbares (car c'est le seul nom qu'il faut leur donner,) répondirent par une décharge, qui abattit quelques patriotes ..... Mais les Gardes-Françaises, secondés par les Parisiens, firent une autre décharge plus heureuse ; car plusieurs cavaliers furent tués, eux & leurs chevaux. Il étoit alors neuf heures & un quart, & l'obscurité commençoit à empêcher les deux partis de se bien distinguer.

Ce fut là que les Fusiliers de la compagnie de Vaugiraud, caserne de la Courtille, se rendirent au pas redoublé, ayant à leur tête un Caporal nommé Garde, & un tambour ; ces braves soldats venoient d'apprendre à leur caserne que l'on faisoit feu sur leurs camarades & sur les Citoyens. Ils joignirent en dix minutes le champ de bataille ; ils presserent Royal-Allemand qui recula sans faire volte-face. Un Garde-Française, à qui j'ai parlé long-temps devant des témoins oculaires de l'action, saisit la bride d'un cavalier ennemi ; celui-ci lui déchargea un coup de sabre, que le Garde-Française para heureusement avec la bayonnette de son fusil ; & le couchant en joue à bout-portant, il le tua sur le champ, ainsi que le cheval qu'il montoit. Ce brave Fusilier se nomme Philipon ; il n'a encore

que vingt ans, il s'exprime très-bien, & paroît avoir reçu une éducation diſtinguée. Sa bayonnette ne l'a pas ſi bien ſecondé, que le bout du ſabre du cavalier ne l'atteignît à la partie ſupérieure de la tempe gauche ; on voit encore la bleſſure dont la marque ne s'effacera peut-être jamais.

Royal-Allemand s'éloigna enfin ; mais cette cavalerie, ſelon ſa maniere, faiſoit encore feu ſur les Citoyens, en s'enfuyant à toute bride. Pluſieurs ſoldats de ce Régiment, qui a été furieuſement maltraité dans cette ſoirée, ont déſerté leurs drapeaux pour ſe joindre aux Pariſiens ; mais on n'en a voulu nulle part ; & il ſuffit de porter un uniforme ſemblable au leur, pour inſpirer par-tout dans la Capitale des ſentimens de haine & d'exécration. Peut-être que dans le nombre de ces malheureux, il s'en trouvoit d'honnêtes, qui avoient horreur de ce qu'on leur faiſoit faire ; mais tel eſt le ſort du ſoldat, que, s'il obéit par devoir à des ordres injuſtes, la punition retombe ſur lui autant que ſur ſes chefs.

Une Dame, qui étoit témoin de la ſcene affreuſe des Tuileries, reçut dans ſon fichu de la poudre & du plomb ; elle vit un ſoldat de Royal-Allemand fendre d'un coup de ſabre le crâne d'un pauvre homme & le ſéparer en deux. Elle n'a pas ſu diſtinguer ſi ce meurtrier n'étoit en effet qu'un ſoldat. L'uniforme a pu la tromper ; d'ailleurs ſon trouble & ſa terreur qui dure encore aujourd'hui, & dont elle conſervera toute ſa vie la funeſte impreſſion, l'ont empêchée de faire une attention ſcrupuleuſe à l'habillement du Cavalier. Il eſt de fait qu'un grand nombre de femmes ont été la victime de tous ces déſordres ; on en cite pluſieurs, qui ſont devenues folles ; d'autres en ſont mortes ; & le relevé des Français que cette révolution aura précipités au tombeau d'une maniere ou d'une autre, offrira, s'il eſt exact, un tableau décourageant

de la dépopulation de notre empire. Heureusement pour ma compagne & pour sa petite famille, je l'avois prévenue à-peu-près des scenes d'horreur qui devoient avoir lieu ; il ne falloit pour les prévoir, qu'examiner d'un œil observateur tout ce qui se passoit en France. La connoissance de l'histoire des nations & des mœurs de son pays, ne fût-elle bonne qu'à préparer les esprits à des révolutions cruelles, mais infaillibles, mériteroit, à ce seul titre, de devenir un des points fondamentaux de l'éducation de la jeunesse.

L'anecdote du Grand-Vicaire, qui, passant à Liege, fut obligé de fournir à la veuve Bourguignon des prédictions pour l'almanach de Mathieu Laënsberg, & les réflexions que j'y ai jointes dans le *Courier des Planetes*, présageoient dès lors tout ce qui devoit nous arriver. Il ne falloit pas être sorcier pour pressentir une grande catastrophe, suite nécessaire de la dépravation des mœurs, de l'oubli total de la religion, & des vexations horribles qui nous accabloient de toutes parts. Quand le mal est à son comble, tous les efforts de la prudence humaine sont inutiles, sans une révolution.

La nuit du dimanche au lundi fut employée de plusieurs manieres différentes. La plupart des Citoyens honnêtes se retirerent paisiblement chez eux, dans l'intention de pourvoir à leur sureté par tous les moyens qui seroient en leur disposition. A l'Hôtel de Ville, MM. les Electeurs (1), rassemblés avec les Echevins & un certain nombre de Citoyens notables s'occuperent du repos public & des prompts moyens de faire une bonne résistance aux troupes ennemies. On chercha d'abord à se procurer

(1) Ceux qui avoient été nommés dans les Districts de Paris pour élire les Députés aux Etats-Généraux, & qui formoient dans la Capitale un Comité de correspondance avec leurs Députés à Versailles.

des armes, à lever une milice bourgeoiſe, à tenir tous les habitans de Paris ſur la défenſive; & pour cet effet, on ſonna le tocſin une partie de la nuit à l'Hôtel de Ville & dans toutes les Paroiſſes; tandis que des diviſions de ſoldats du Guet, de Gardes-Françaiſes & de Bourgeois de bonne volonté parcouroient les rues de Paris ſans bruit, pour tâcher de découvrir les traîtres qui s'étoient répandus dans la ville.

Pendant ce temps-là, une troupe de brigands déſœuvrés, & probablement ſoudoyés pour faire diverſion à l'alarme principale, s'étoit portée à la Maiſon de S. Lazare; ils commençoient à enfoncer les portes à coups de hache, quand un Frere de la Maiſon vint les ouvrir. Ils entrerent en foule dans cet aſile reſpectable de la religion & de l'humanité, & s'y porterent à des excès, qu'il faut avoir vus pour les peindre. Le Procureur de la maiſon vint leur offrir une ſomme d'argent conſidérable s'ils vouloient ſe retirer; mais ils aimoient mieux voler que d'accepter. Ils foncerent toutes les caves, pillerent toutes les chambres, jetterent les matelas & les lits par les fenêtres, forcerent toutes les armoires, réduiſirent en morceaux la bibliotheque & le cabinet de phyſique. Les Supérieurs, les Prêtres, les Etudians, les Novices, les Freres, les Penſionnaires, les Ouvriers de la Maiſon, & juſqu'aux Foux & aux Priſonniers détenus dans la Maiſon de Force attenante à la Communauté, tout ſe diſperſa dans les cours, & de là, ſe ſauva dans Paris & dans les campagnes, par toutes les iſſues qui favoriſerent leur fuite.

Un Vieillard à cheveux blancs, courbé ſous le poids des ans & des auſtérités, tomba ſur ſes genoux chancelans & conjura les pillards de reſpecter au moins la brillante jeuneſſe qu'il avoit autour de lui. Il étoit alors environné d'une grande partie des jeunes Eccléſiaſtiques que l'on formoit dans cette

maiſon à la pratique des vertus de leur état ; il ne fut point écouté, il n'eut que le temps de ſe hâter lentement & de ſe ſouſtraire à la fureur ſacrilege de ces bandits.

Le vin fut verſé à grands flots au milieu des caves ; & l'on trouva le lendemain matin une trentaine d'hommes & de femmes nageant dans des flots de vin, noyés & déjà morts depuis quelques heures, après s'être enivrés. Pluſieurs de ces brigands s'empoiſonnerent d'eux-mêmes, en buvant les liqueurs ſpiritueuſes qu'ils avoient trouvées dans l'apothicairerie. De là, ſans doute, la calomnie de MM. les Auteurs des *Révolutions de Paris*, qui ont publié ſans examen que *le peuple avoit trouvé d'excellentes liqueurs à S. Lazare.*

1°. Ce n'eſt point le Peuple de Paris qui a pillé S. Lazare ; le Peuple de Paris combat pour la liberté, pour l'honneur, & non pour le brigandage & le vol.

2°. Jamais on n'a bu une goutte de liqueur à S. Lazare ; il eſt poſſible que certains Prêtres de la maiſon aient eu dans leur chambre une ou deux bouteilles de liqueurs pour fêter leurs amis de temps en temps ; mais je certifie & je ſignerois de mon ſang, qu'on ne boit à S. Lazare ni café, ni liqueurs, qu'on y vit avec la plus grande ſobriété, & que, depuis le Général juſqu'au dernier des Freres, perſonne n'a la moindre diſtinction de mets au réfectoire.

Cette maiſon, trop peu connue parce que ſes Prêtres ont toujours évité l'éclat, eſt ſans contredit la plus utile de toutes les fondations publiques. Les Lazariſtes ne ſont ni des religieux ni des moines, mais ſimplement des prêtres ſéculiers vivant en communauté. Le but de cette Inſtitution eſt de diriger les Séminaires, de ſoulager les pauvres, d'inſtruire les habitans des campagnes, d'inſpecter les Maiſons des Sœurs de la Charité, dont les Laza-

ristes sont supérieurs, de gouverner des Paroisses, comme S. Louis & Notre Dame de Versailles, dont ils sont curés, & d'administrer les secours spirituels dans les Hôpitaux, comme l'Hôtel des Invalides, l'Hôpital des Galeriens à Marseille, & plusieurs autres établissemens, où ces mêmes Prêtres sont de la plus grande utilité.

Les Auteurs des *Révolutions de Paris* disent que *ces bons Peres s'étoient réfugiés dans leurs souterrains*; mais, 1°. ils n'ont point de souterrains; ils n'ont que les caves dont j'ai parlé, où pas un d'eux n'a eu l'idée de mettre le pied. 2°. Ces *bons Peres* s'appellent tout uniment *M. un tel*, & jamais *mon Pere*. 3°. Loin de se réfugier nulle part dans leur maison, ils se sauverent tous au-dehors, &, quatre jours après l'événement, je vis au District de S. Martin un jeune Etudiant en Théologie de la Maison de S. Lazare, qui m'assura que l'on ne savoit encore ce qu'étoient devenus les Supérieurs & les Prêtres; que chaque membre de la Maison avoit fui où il avoit pu; qu'il n'avoit encore aucune nouvelle; qu'il ignoroit ce qu'il devoit faire, & qu'il se passeroit encore bien du temps avant qu'on pût rassembler ce troupeau dispersé.

On a trouvé dans cette maison une grande quantité de sacs de blé & de farine, qu'on a conduits à la Halle. Mais à cette objection, si c'en est une, je réponds :

1°. Toutes les voitures qu'on a vu sortir de S. Lazare, n'ont pas seulement charrié du blé, mais d'autres effets.

2°. On a grossi la quantité des blés, comme on a tout grossi aux yeux du public.

3°. Un mois avant le pillage de cette maison, elle a ouvert ses greniers aux commissaires de la Police, qui en ont visité tous les magasins, les ont eus à leur disposition, & en ont enlevé neuf cents setiers, que la Maison leur a vendus à douze livres

de perte ſur chaque ſétier, bien loin de vouloir profiter de la miſere publique.

4°. La Police connoiſſoit les proviſions & les reſſources de S. Lazare ; & il ne tenoit qu'à elle de les diminuer autant qu'elle l'eût voulu, pour le ſoulagement du peuple. Les Lazariſtes y étoient tout diſpoſés, puiſqu'ils ont ouvert d'eux-mêmes leurs magaſins, puiſqu'ils ont offert d'eux-mêmes les ſecours qui dépendroient d'eux, puiſqu'ils ont facilité d'eux-mêmes l'entrée & la viſite de leur maiſon à quiconque s'y eſt préſenté.

5°. La maiſon de S. Lazare, de date immémoriale, étoit dans l'uſage de s'approviſionner de grains, ayant tous les jours cinq cents bouches à nourrir, ſans parler des aumônes innombrables qu'elle faiſoit au-dehors, de quatre retraites des Ordinans qu'elle recevoit par année, des quatre retraites des Pauvres qu'on y nourriſſoit encore gratuitement, en les inſtruiſant ; & de la retraite annuelle des Curés du Dioceſe ; toutes fondations admirables, qui exigeoient un approviſionnement de vivres bien ſupérieur à celui des autres Communautés.

6°. La vérité, dont j'ai voulu m'éclaircir de point en point, eſt que la maiſon de S. Lazare n'avoit pas d'autres blés dans ſes magaſins, lors du pillage, que la quantité néceſſaire pour vivre juſqu'à la Touſſaints prochaine, & pour faire vivre l'Hôpital du nom de Jeſus & la grande Maiſon des Sœurs de la Charité, dont S. Lazare étoit le grenier. Il falloit en outre, dans cette maiſon, trois groſſes fournées de pain par ſemaine, uniquement pour les pauvres. Par conſéquent les bruits accrédités ſur leur compte, ſont abſolument faux. N'a-t-on pas été juſqu'à dire que les Lazariſtes avoient eux-mêmes mis le feu à leur baſſe-cour, tandis qu'une quantité de pillards portoit en main des torches allumées ! En vérité la calomnie eſt aujourd'hui ſi

générale, que je conſeillerois à tous mes Lecteurs de ne rien croire déſormais que ce qu'ils auront vu de leurs yeux. Aucun Lazariſte n'a ſongé à faire la moindre réſiſtance ; cependant pluſieurs ont été aſſommés de coups. Ne dira-t-on pas auſſi qu'ils ſe ſont eux-mêmes frappés & meurtris pour paroître victimes de la brutalité de leurs ennemis ? comme s'ils avoient beſoin d'autres preuves de leur déſaſtre, que le ſpectacle que préſente actuellement leur maiſon !

7°. Y eût-il eu à S. Lazare encore plus de grains qu'on l'aſſure, étoit-ce une raiſon pour réduire en cendre la valeur de pluſieurs millions en effets de toute eſpece ? Les pauvres de ce quartier ſeront privés pour long-temps des ſecours abondans qu'ils en retiroient ; & jamais on ne pourra dédommager cette maiſon de la perte des livres & des manuſcrits précieux de ſa bibliotheque, des remedes anciens & efficaces, & des monumens curieux qu'elle conſervoit dans ſon cabinet de pharmacie & d'anatomie.

Tel eſt le détail véridique du pillage de S. Lazare, détail qui détruit tous les ſoupçons injurieux & les menſonges indécens de certains auteurs faméliques. Les innocens ont pâti pour les coupables, puiſque le ciel a permis que le ſort tombât ſur cette maiſon préférablement à toute autre ; mais des hommes dévoués par état & par goût à tous les ſacrifices qu'impoſe la religion, ſe réſignent ſans peine aux ordres de la Providence qui les afflige ; & l'on pourroit citer bien des Communautés qui, ſi le déſaſtre eût tombé ſur elles, n'auroient pas eu les mêmes motifs de conſolation.

Le Peuple de Paris a fait juſtice de ce brigandage dès le lendemain lundi ; car on a pendu ſur les lieux pluſieurs des bandits qui avoient occaſionné le dégât.

La journée du lundi 13 Juillet fut toute employée

à former des diſtricts, à y raſſembler les Citoyens de chaque quartier, à compoſer différens corps de patrouilles bourgeoiſes, à haranguer ceux qui s'étoient rendus dans leurs diſtricts, à les animer à la défenſe de la patrie, à donner des armes à ceux qui n'en avoient pas, & à les inſpecter comme s'ils euſſent été ſoldats toute leur vie.

Les portes de toutes les ſalles d'aſſemblées étoient obſédées par la foule des Citoyens qui s'y rendoient & demandoient à porter les armes. Jeunes & vieux, peres de famille & célibataires, tous s'y rendoient. Aucun n'alléguoit des raiſons de travail ou de ſanté pour s'en diſpenſer; tout le monde vouloit marcher ; les femmes y excitoient leurs maris, les filles leurs peres; & elles ſe ſeroient crues déshonorées, ſi un ſeul des hommes de leur maiſon ſe fût exempté de paroître ſous les armes.

Ce même jour, on ſonna le tocſin ſans preſque diſcontinuer, on fit pluſieurs décharges de canon pour tenir les Pariſiens en alerte; on fit auſſi des tranchées & des barricades dans tous les fauxbourgs; on poſta par-tout des corps-de-garde; & en moins de quarante-huit heures, à dater de la premiere eſcarmouche, Paris vit dans ſon ſein environ cent cinquante mille hommes armés, &pour le moins autant qui n'attendoient que des armes pour ſe joindre aux autres.

Dès-lors, toutes les boutiques furent fermées, tous les travaux interrompus; aucun ouvrier, quelque miſérable qu'il fût, qui ſongeât à retourner à ſon ouvrage; plus de repos, plus d'appetit pour perſonne. Pluſieurs Bourgeois ont paſſé des trois, quatre & cinq nuits ſans ſe coucher; & les enfans mêmes ne vouloient pas ſe mettre au lit, ni manger, diſant qu'*ils alloient marcher avec leurs papas, pour défendre Paris.*

Pluſieurs patrouilles arrêterent des voitures de Nobles, qui ſortoient de Paris, pour n'être pas les

témoins & les victimes de la cataſtrophe qui ſe préparoit. On arrêta auſſi un très-grand nombre de gens ſuſpects, que l'on conduiſit dans les corps-de-gardes pour les fouiller & les interroger. Nombre de lettres furent décachetées & interceptées; nombre de Courriers furent menés à l'Hôtel de Ville; & ce n'eſt qu'à ces précautions multipliées qu'on peut ſe croire redevable du ſalut de la Capitale.

Le courage des Pariſiens s'affermiſſoit d'heure en heure; & les moyens de défenſe ſembloient s'accroître à chaque inſtant. On eût dit que les hommes ſortoient de deſſous les pavés, comme ces bataillons armés que les enchanteurs de la Fable faiſoient ſortir du ſein de la terre, en la touchant de leur baguette.

Les Diſtricts étoient dans la plus grande activité; tous les Citoyens domiciliés y étoient appelés par des billets cachetés & ſignés d'un Electeur; chacun y propoſoit ſes idées & ſe faiſoit inſcrire pour porter les armes. Le déſordre & la confuſion ſe mirent dans pluſieurs Diſtricts trop nombreux; & je propoſai alors de partager chaque Diſtrict en pluſieurs Diviſions égales, de donner à chaque Diviſion une ſalle particuliere, d'où l'on viendroit rendre compte des délibérations à la grande aſſemblée du Diſtrict; ce moyen eût rétabli l'ordre ſur le champ, & il étoit très-eſſentiel qu'on s'entendît promptement, pour ne pas donner à l'ennemi le temps de nous ſurprendre. Dans une conjoncture auſſi preſſante, chaque minute qu'on emploie à ſe diſputer, eſt un temps précieux perdu pour la cauſe commune. Les Etats-Généraux nous avoient donné l'exemple des diviſions particulieres que je propoſois, en formant pluſieurs bureaux & ſe réuniſſant après en Aſſemblée générale.

Ce fut alors qu'on vit dans nos égliſes des Comédiens du Boulevard monter en chaire & pérorer

leurs concitoyens à la face des autels, avec la même chaleur qu'ils mettoient dans leurs déclamations théâtrales. Un grand nombre d'auditeurs, choqués de cette indécence, sortirent de l'assemblée & renoncerent à toute apparition dans les Districts, jusqu'à ce que l'on eût établi dans les délibérations plus d'ordre & de bienséance. Cependant un Acteur est un citoyen comme un autre, & souvent il parle avec plus d'énergie. Mais l'amour-propre de plusieurs gens honnêtes se trouvoit blessé. On ne vouloit point paroître adopter l'opinion d'un homme soudoyé pour faire rire le public sur des planches ; & l'on attendoit dumoins que l'expérience eût fait remarquer parmi les membres des assemblées ceux qui avoient un talent véritable & qui joignoient les mœurs à la capacité.

Il étoit vraiment impossible que, dans un moment d'effervescence comme celui-là, on pût songer au choix des talens. Le premier qui se présentoit avec le don de la parole, étoit l'orateur qu'on choisissoit. Le premier qui s'offroit avec une plume passable, étoit l'écrivain qu'on prenoit pour rédiger les Registres du District. L'homme est homme partout; & dans cette circonstance périlleuse, le danger n'étouffoit pas la voix de l'ambition. Chacun vouloit briller & se faire remarquer; beaucoup de jeunes gens saisirent aussi cette occasion favorable pour s'exempter de porter les armes, à la faveur d'une occupation qui, semblant les honorer davantage, leur donnoit une réputation de patriotisme, sans exposer leur précieux individu.

Il fut question, à l'Hôtel de Ville, de distribuer des armes à ceux qui en manquoient. Plusieurs Citoyens, & notamment ceux du District de St. Barthelemi, allerent trouver M. de Flesselles, Prévôt des Marchands, pour lui demander des fusils. Il répondit que *leur demande étoit trop juste, qu'il avoit quatre cents fusils à leur service, & qu'il*

les leur donneroit le lendemain matin. Cette réponse parut ambiguë aux principaux habitans de ce District; & dès-lors M. de Flesselles leur devint suspect; ils récapitulerent toutes ses actions, & leurs soupçons se communiquerent le même soir à tous les Districts de la Capitale.

Le Camp, commandé par le Maréchal de Broglie, ne quittoit pas le Champ-de-Mars; étant si voisins de Paris, ces Soldats paroissoient roujours sur le point de marcher contre les Citoyens; cependant la plupart d'entr'eux, mourant de faim & se trouvant fort mal à l'aise, n'auroient pas mieux demandé que de mettre bas les armes; quoiqu'on les surveillât pour les empêcher d'entrer en pourparler avec les Parisiens, on ne pouvoit s'opposer à leurs soupçons & à leurs alarmes; il s'en échappoit toujours quelques-uns, quand on ouvroit la grille du Champ-de-Mars, & ils venoient se mettre à la merci des Habitans de la Capitale; on leur laissoit leurs armes, & on les distribuoit dans différentes patrouilles, après s'être assuré de leurs dispositions, sans cependant jamais les réunir en trop grand nombre dans un même corps-de-garde.

Les Soldats qu'on avoit casernés à S. Denis, étoient encore plus indécis & plus mécontens de leur sort. Ils étoient pour ainsi-dire entassés dans les chambres & les écuries de l'Abbaye, de la Caserne & du Couvent des Récollets. Un très-grand nombre déserta ses drapeaux, & chaque instant en voyoit arriver un détachement à Paris pour se joindre aux Citoyens. Plusieurs de ces déserteurs donnerent jusqu'à vingt & trente cartouches aux jeunes gens des patrouilles Parisiennes, & leur prodiguerent toutes les marques d'amitié qui unissent les membres d'un seul & même empire par les nœuds du patriotisme.

A tous les quarts-d'heure on voyoit passer dans les

les rues des patrouilles armées de fusils, de sabres, de faulx, de fourches & de haches, à la tête desquelles étoient des Soldats ou des bas-Officiers de divers Régimens ; & le mêlange de toute espece d'uniformes avec les habits bourgeois offroit au spectateur un coup d'œil d'autant plus piquant, que ce spectacle se renouveloit soixante fois dans la journée.

C'est ici le cas de nous permettre quelques réflexions sur la conduite des troupes Françaises dans cet événement mémorable. A Dieu ne plaise que je prétende infirmer le serment que prête le Soldat en s'engageant sous les drapeaux militaires. Examinons seulement sans prévention & sans partialité de quelle nature est ce serment.

On pourroit appliquer à ce sujet le beau vers de M. de Belloy dans la Tragédie du Siege de Calais.

Le parjure est vertu, quand on promit le crime.

Un Français qui s'engage au service de son Roi, peut-il séparer dans son cœur & dans son esprit le Chef de la Nation, d'avec la Nation elle-même ? Ces deux objets également sacrés pour lui, peuvent-ils cesser de s'identifier dans l'opinion d'un homme sensé ? Un Empire tel que celui des Français ne peut pas exister sans un Chef ; il seroit donc absurde à tout militaire Français de promettre à la France une fidélité indépendante de celui qui la gouverne, puisqu'il offriroit son bras & son courage au soutien de l'anarchie. Mais il ne seroit pas moins ridicule de promettre son secours à un seul homme qui n'est rien sans la Nation, puisqu'il n'y a plus de Monarque là où il n'y a point de Monarchie ; & de le lui promettre abstraction faite de la Nation, dont il est chef. Pourquoi les souverains ont-ils

de Soldats? Eſt-ce pour les armer contre leurs Sujets ? Cette ſimple propoſition eſt ſi révoltante, qu'elle ſe détruit d'elle-même. Eh! qui eſt-ce qui fait la puiſſance des Souverains, ſinon les Sujets? Eh ! qui eſt-ce qui fournit aux Souverains des troupes & des moyens de défenſe, ſinon les Sujets ? Eh ! qui eſt-ce qui entretient des Soldats, qui les nourrit, les équipe & pourvoit à leur ſubſiſtance continuelle, ſinon les Sujets ? Il eſt donc bien évident qu'un peuple ſans Chef eſt peu de choſe, puiſqu'il touche au ſein d'une anarchie deſtructive, qu'un Chef ſans peuple n'eſt rien, puiſqu'il n'a perſonne à gouverner. Un Soldat, quand il s'engage, doit donc néceſſairement avoir en vue dans ſes promeſſes l'intérêt du Roi & l'intérêt du Peuple, parce que ces deux intérêts ne peuvent jamais ſe ſéparer.

Or je demande maintenant à tout homme raiſonnable, s'il peut s'engager par ſerment à ſuivre les ordres qu'on lui donnera, toutes les fois que ces ordres ſeront directement contraires aux intérêts de ſa Nation? & ſi cette Nation ne fait qu'un avec le Monarque, il eſt clair que ces mêmes ordres ſeront auſſi nuiſibles aux intérêts du Monarque ; & ſi ces ordres ſont contraires aux intérêts du Monarque, il eſt clair qu'ils ne ſeront pas émanés du Monarque, quand même ils ſeroient donnés en ſon nom. Car, ſi le Monarque les donnoit lui-même, le Soldat deviendroit coupable en les ſuivant, par la raiſon qu'en s'engageant au ſervice d'un homme, il ne peut pas faire un ſerment qui nuiſe à l'homme dont il eſt devenu le ſerviteur; &, quand il l'auroit fait, il ſeroit doublement coupable en l'accompliſſant. Il faut donc regarder comme nuls les ordres d'un Souverain qui commande qu'on lui nuiſe. Mais outre qu'il ne faut jamais le ſuppoſer capable de donner de tels ordres, il eſt de fait que tout ordre nuiſible au Souverain ou à la Nation,

(ce qui, d'après nos principes, eſt équivalent,) doit paſſer pour venir des ennemis du Souverain & de la Nation, qui, abuſant de leur crédit & de leur rang, uſurpent un nom ſacré pour en impoſer au Soldat. Or je demande à préſent ſi les Soldats ont pu s'engager par ferment d'obéir aux ennemis du Souverain, qu'ils ont juré de défendre, & de la Nation qui les ſoudoie & les entretient pour ſa ſureté ? Je dirai encore à tout homme ſenſé portant les armes : *Etes-vous militaire avant d'être homme ? Ou bien êtes-vous homme avant d'être militaire ? Et quelque état que l'homme embraſſe, doit-il, peut-il jamais lui faire oublier qu'il eſt homme ? Toute profeſſion qui fait oublier l'homme à l'homme même qui l'exerce, n'eſt-elle pas abſolument oppoſée au devoir de la nature ? Et toute profeſſion oppoſée au devoir de la nature, n'eſt elle pas de droit & de fait proſcrite de la ſociété civile ?* ..... &c. Je prie MM. les militaires de s'arrêter quelques inſtans ſur ces réflexions, de les peſer ſans enthouſiaſme & de ſe rendre compte à eux-mêmes de leurs véritables ſentimens ; je les prierai enſuite d'obſerver qu'il n'eſt pas un Français qui, dans ces dernieres révolutions, n'ait toujours cru fermement la cauſe du Roi liée très-étroitement avec la ſienne, & qui ne ſe ſoit encouragé à combattre, dans l'eſpoir flatteur de faire triompher Louis XVI & la France d'une cabale également acharnée contre tous les deux. Je ſuppoſe même que les Français aient mal vu, qu'ils ſe ſoient trompés dans leurs conjectures, & qu'ils aient été la dupe des apparences, parce qu'il n'eſt donné qu'à Dieu de pénétrer les profonds replis du cœur humain, il n'en eſt pas moins vrai que toute la Nation a vu de même, a cru la même choſe, a agi par les mêmes motifs. Or ſi toute la Nation a été ſéduite par des faux dehors, parce

que Dieu ſeul voit le fond des ames, quelques Régimens, dont pluſieurs ſont étrangers, ont-ils plus de ſagacité à eux ſeuls que toute la Nation? Et Dieu a-t-il communiqué ſa ſcience à une petite portion de Soldats, à l'excluſion de la France entiere? Les mêmes motifs, qui ont porté la France à s'armer ſans ſe croire infidelle à ſon Roi, devoient donc porter les Soldats Français à ſoutenir leur Patrie ſans ſe croire parjures à leur ſermens. Voilà, ce me ſemble, des principes ſuivis & lumineux; on peut, je le ſens bien, y donner plus d'extenſion & d'agrément, puiſque je ſuis forcé par la circonſtance de les propoſer à la hâte & ſans apprêt; mais au moins eſt-il vrai que je ne dis rien que d'exact, de conſéquent, & qui ne mérite l'aſſentiment de tous les lecteurs, qui, préjugé à part, voudront ſe donner la peine de raiſonner.

Si, d'après les principes abſurdes de quelques ariſtocrates, dont la bêtiſe & l'ignorance ſont les moindres défauts, un ſujet doit obéir en aveugle à quiconque emprunte le nom du Monarque pour lui ordonner une injuſtice ou une atrocité, il ſuit de là que l'homme n'eſt qu'une machine, que la nature l'a fait pour l'eſclavage, que le globe terreſtre & tout ce qu'il produit, n'ont été créés que pour l'agrément de quelques hommes, que tout le reſte eſt fait pour ſervir à ſes caprices & à ſon plaiſir, & que l'univers n'eſt plus qu'un cahos, où tout eſt confondu, où tout va & doit aller ſans méthode au gré du haſard & ſelon la loi du plus fort.... D'après ce ſyſtême, qui renverſe toute l'économie de la Providence, il vaudroit mieux pour nous être plongés dans la nuit du néant que de voir le jour; & le dernier vœu que formeroient les hommes ſeroit que la terre devînt aride, leurs femmes ſtériles, & que l'abîme éternel les en-

gloutît avec le germe de toutes les générations futures.

Je ſais qu'on me dira : « Mais, s'il eſt permis » à un Sujet de déſobéir à ſon Souverain, quand il » en reçoit un ordre contraire aux lois de l'equité, » chaque Sujet ſe fera juge dans ſa propre cauſe ; » perſonne n'obéira, ſous prétexte d'injuſtice ; & » l'on ſe prévaudra toujours de la loi, pour réſiſter » aux volontés du Monarque, quand on voudra ſe » diſpenſer du devoir de l'obéiſſance. » A cela, je réponds : « Dans une affaire particuliere, qui » n'intéreſſe que celui à qui les ordres s'adreſſent, » je conviens qu'il ſeroit dangereux de laiſſer un » Sujet maître abſolu de ſes actions ; mais, dans » une cauſe générale, lorſque toute une Nation » s'accorde à voir de même, lorſque l'expérience » du paſſé fournit des lumieres certaines ſur l'ave- » nir, il ſeroit abſurde de prétendre qu'une cen- » taine d'hommes intéreſſés ou vicieux voient mieux » les choſes que vingt-cinq millions de créatures » raiſonnables, qui ſe réuniſſent pour la conſerva- » tion de leur exiſtence & de leur liberté. »

Un Officier d'infanterie, ayant quitté ſon Régiment à S. Denis, pour venir embraſſer un ancien ami qu'il avoit aux environs de cette Ville, lui dit en l'abordant : « Je rends grace aux brigands qui » déſolent Paris d'être la cauſe de mon arrivée » dans ce pays, puiſque j'ai le plaiſir de vous voir » après une ſi longue abſence. ---- De quels bri- » gands parlez-vous, lui dit ſon ami, Citoyen reſ- » pectable & reſpecté par ſes vertus & ſon cré- » dit ? ---- Comment ? De quels brigands, reprit » l'autre ? ignorez-vous ce qui ſe paſſe ? ignorez- » vous que nous ſommes mandés par ordre du » Roi pour faire juſtice des brigands, qui troublent » la tranquillité de la Capitale ? ----- Savez-vous » quels ſont ces brigands ? ----- Non pas, en » vérité. ----- Eh bien, j'en ſuis un moi-même,

» tel que vous me voyez ; m'avez-vous jamais
» regardé comme un brigand ? ---- Non cer-
» tes, mais bien comme un pere de famille ver-
» tueux, comme un ami loyal & ſincere, comme
» un Sujet du Roi, fidelle & zélé, comme un
» Citoyen honorable & juſtement conſidéré. ----
» C'eſt donc un homme vertueux que vous appelez
» brigand; c'eſt nous autres, bons bourgeois, qui
» ſommes ſous les armes, non pas pour attenter
» à l'autorité légitime, (Dieu nous en garde !)
» mais pour empêcher qu'on n'attente à notre exiſ-
» tence, &c. . . . » Alors il entra dans tous les détails qui pouvoient inſtruire à fond l'Officier des circonſtances actuelles. . . . . « Ah ! mon ami ! » s'écria le militaire, en lui frappant ſur l'épaule,
» vous m'ouvrez les yeux ! Qu'allions-nous donc
» faire ? On ne nous parloit que de canaille &
» de populace. . . . Un peu plus tard, nous égor-
» gions nos freres & nos amis, & nous nous
» imaginions faire une bonne œuvre en les égor-
» geant. »

La nuit du Lundi 13 au Mardi 14 fut aſſez paiſible pour les Citoyens renfermés chez eux; mais elle fut très-fatiguante pour les patrouilles, qui veilloient au-dehors à la ſureté publique, pour les Comités des Diſtricts qui prenoient à la hâte des meſures néceſſaires à la tranquillité du lendemain, & plus encore pour les Citoyens raſſemblés à l'Hôtel de Ville, qui avoient bien peu de temps pour mettre ordre à mille objets différens, & pour prévenir une foule d'abus, qui devoient ſe mêler à la défenſe même des Citoyens. Pluſieurs Electeurs ont ſacrifié cinq & ſix nuits de ſuite, le Comité permanent s'occupant des intérêts publics jour & nuit ſans déſemparer; & c'eſt une grace ſpéciale de ce Dieu, qui nous a conſtamment protégés, s'ils en ſont quittes aujourd'hui pour la fatigue.

La journée du Mardi 14 Juillet ſera inſcrite dans les faſtes de la poſtérité, comme l'époque la plus critique & la plus mémorable de la révolution arrivée en France ; elle a probablement décidé du ſort des Français.

Quoiqu'on ait fait mille récits divers des coups funeſtes qu'on réſervoit à l'Aſſemblée Nationale, on ne ſait pas encore au juſte quels deſtins on lui préparoit ; mais ce qui prouve qu'elle couroit de grands riſques, & qu'elle ne l'ignoroit pas, c'eſt que pluſieurs Députés, peres de famille, étoient venus à Paris quelques jours auparavant faire leur teſtament, réſolus de périr plutôt que d'abandonner la cauſe du Monarque & de ſon Royaume. Il eſt probable que chaque Député, en retournant dans ſes foyers, ſera reçu par les ſiens avec une joie mêlée de ſurpriſe, & qu'aucun d'eux n'oubliera de ſitôt l'honneur dangereux qu'on lui fit dans les Aſſemblées d'Election, en le choiſiſſant pour repréſenter ſon Bailliage.

Tout Paris s'attendoit à une convulſion violente ſans pouvoir en prophétiſer la nature. Les troupes du Champ de Mars, celles de Saint-Denis, celles qui s'étoient arrêtées plus loin, celles qui inveſtiſſoient Verſailles & qui en gardoient tous les chemins, donnoient à tous les Citoyens les plus vives inquiétudes ; les gens ſenſés craignoient ſur-tout que des détachemens de Chaſſeurs & de Huſſards, accoutumés à enlever & à eſcorter les convois en temps de guerre, n'interceptaſſent non-ſeulement les lettres & les envois de toute eſpece, mais ſurtout les vivres qu'on amenoit des Provinces à Paris. Ce n'étoient pas tant les barrieres de la Capitale ni même ſa banlieue qui autoriſoient ces craintes, que tous ſes environs à cinq ou ſix lieues de diſtance. Tandis que les régimens campés aux portes de Paris auroient occupé les Citoyens, d'autres régimens, feignant de s'éloigner, auroient pu couper

les vivres au peuple ſans qu'il s'en apperçût d'abord; car quand l'alarme eſt générale, les conjectures ſont ſans bornes, & la défiance d'une Nation irritée ne lui laiſſe perdre aucun ſoupçon. Les horreurs de la famine qui avoient menacé Paris de ſi près, ſe repréſentoient à tous les yeux avec plus de force & ſous un aſpect plus effrayant; c'eſt alors qu'un peuple quelconque veut vendre cher ſa vie plutôt que de conſentir à la perdre lâchement au ſein d'une famille éplorée dans les angoiſſes de la faim.

Dès le grand matin le Diſtrict de Saint-Barthelemi alla ſommer le Prévôt des Marchands de lui faire remettre les quatre cents fuſils qu'il avoit promis la veille. Loin de tenir ſa parole, M. de Fleſſelles répondit qu'il *alloit ordonner qu'on fît pour ce Diſtrict quatre cents hallebardes*; comme ſi, en ſuppoſant même que des hallebardes valuſſent des fuſils, le temps néceſſaire pour les faire, n'eût pas donné aux troupes ennemies tout le loiſir de maſſacrer les Pariſiens & de les hacher par morceaux. Cette conduite du Prévôt des Marchands aigrit encore plus les eſprits déjà indiſpoſés de la veille, & il combla la meſure du reſſentiment des Pariſiens en les envoyant ſucceſſivement aux Chartreux, aux Mathurins & dans beaucoup d'autres Couvens, où il leur diſoit qu'ils trouveroient un grand nombre de fuſils, & où ils n'en trouverent pas un.

Le peuple de Paris, & notamment les habitans du fauxbourg Saint-Antoine & de la rue Saint-Denis, ne ſachant de quel expédient ſe ſervir pour trouver des armes, alla aux Invalides, où l'on préſumoit avec raiſon qu'il y en avoit des magaſins. L'intrépidité de ces Soldats-Citoyens parut étonner non-ſeulement les habitans des Invalides, mais même les troupes campées au Champ de Mars à côté d'eux. Le camp ne ſongea pas à s'oppoſer à cette incurſion, & les Invalides ne firent pas mine de

leur résister. Le Gouverneur, que l'on somma de se rendre, répondit qu'il ne pouvoit pas remettre les clefs de l'Hôtel, parce qu'il y alloit de sa tête, & que son devoir de Gouverneur l'obligeoit à les garder; mais il laissa entrer la foule des agresseurs dans l'enceinte de son Gouvernement. Il agit en cela d'autant mieux, qu'il ne pouvoit opposer une poignée d'hommes infirmes à une force supérieure, & il se vit forcé dans ses retranchemens sans violer les lois de la guerre; aussi ne lui fut-il fait aucun mal. On se porta, sans causer le moindre dégât, dans tous les corps de garde où il y avoit des armes, & l'on s'en empara. La multitude étoit telle, & son ardeur si grande, que des milliers de bourgeois fondirent ensemble dans un souterrain où l'on tenoit en dépôt un magasin de sabres & de fusils en bon état. L'entrée du souterrain étant trop étroite pour donner un libre passage à tant de monde, les chandelles qu'on y portoit pour éclairer leurs pas vinrent à s'éteindre par la commotion de l'air qu'agitoient tant d'individus; alors ceux qui étoient parvenus les premiers sous la voûte, voulant remonter l'escalier trop précipitamment, & rencontrant sur leur passage la foule de ceux qui y descendoient après eux, l'obscurité, la presse & le désordre firent périr dans ce cachot plusieurs Citoyens qui y furent étouffés, ou qui furent blessés par le choc des armes qu'on y avoit prises. Ainsi cette expédition, toute heureuse qu'elle fut pour les Parisiens, devint fatale à un certain nombre. Quelle que soit la cause des accidens inséparables d'une émeute, il faut toujours que quelques-uns soient les victimes sacrifiées pour les autres.

On posta une partie des canons pris aux Invalides à différentes barrieres, & l'on mit un corps-de-garde bourgeois dans l'Hôtel même, pour y tenir lieu de garnison, comme quand on laisse de la

troupe dans une place prise d'assaut pour la défendre.

Des Invalides on songea à se transporter à la Bastille, mais ce ne fut encore qu'une très-petite partie de Citoyens qui s'en occupa ; on vouloit seulement avoir des armes, & l'on se divisoit par bandes pour aller en chercher par-tout où l'on avoit l'espoir d'en trouver. Pendant qu'une certaine quantité de bourgeois projetoient sérieusement d'aller sommer M. de Launay, Gouverneur de la Bastille, de leur donner des armes, un plus grand nombre encore se disposoit à forcer le camp du Champ-de-Mars, en l'attaquant de toutes parts. Les Soldats, qui ne devoient point espérer de quartier s'ils se laissoient attaquer, & le Général, sur-tout, qui devoit se regarder comme une victime marquée du sceau de l'indignation publique, aimerent mieux lever le camp que s'exposer plus long temps ; & le Champ-de-Mars fut évacué dans la matinée par les troupes, qui y laisserent la plus grande partie de leur bagage. Tout fut emporté par les Parisiens & conduit à l'Hôtel de ville, d'où l'on plaçoit les diverses munitions de guerre dans les principaux postes de la Capitale pour sa défense, à mesure qu'on en trouvoit.

Dans cette matinée, deux ou trois cents Parisiens déterminés allerent à la Bastille comme ils l'avoient projeté. Leur dessein n'étoit point d'abord de chercher à s'emparer de cette forteresse réputée imprenable depuis qu'elle existoit, ni de commettre aucune hostilité, mais seulement de demander au Gouverneur des munitions de guerre.

A leur arrivée, M. de Launay fit baisser le premier pont-levis, & leur fit un accueil simulé dont ces infortunés furent la dupe, ils s'imaginoient qu'on ne songeoit guere à les trahir, & qu'ils alloient entrer dans le fort sans résistance. La plupart d'entr'eux étoient sans armes, circonstance qui devoit

inſpirer au Gouverneur plus de confiance & de loyauté. Mais à peine quelques centaines de Citoyens furent-ils entrés dans la premiere cour, qu'on leva le pont derriere eux, & qu'on commença à faire feu ſur cette troupe déſarmée, dont une partie fut maſſacrée ſans pouvoir ni ſe défendre ni ſe ſauver. Cet acte de cruauté inouie révolta tous ceux qui étoient reſtés en dehors. En un clin d'œil, ils furent à l'Hôtel de Ville rendre compte de ce qu'ils avoient vu & demander vengeance de cette inhumanité. La Ville députa MM. Ethis de Cornis, Procureur du Roi, Poupart de Beaubourg, Chevalier de S. Philippe, & quatre autres Citoyens de marque pour aller trouver M. de Launay & lui repréſenter la noirceur de ſon procédé, en le priant de fournir des armes aux Citoyens s'il en avoit. Ces ſix Députés arriverent à la Baſtille ſuivis d'une foule immenſe de peuple, dont une partie entra avec eux dans la premiere cour; mais on fit encore lever le même pont-levis qu'on avoit baiſſé pour la ſeconde fois, & l'on fuſilla à diſcrétion les ſix Députés & Citoyens qui les accompagnoient. L'indignation du peuple devint telle, qu'il alloit immoler à ſa rage tout ce qu'il auroit rencontré ſi l'on n'eût baiſſé le pont pour laiſſer ſortir les Députés & les Citoyens qui les ſuivoient. Mais par une autre fatalité, ces mêmes Députés devinrent ſuſpects au peuple qui les accompagnoit en triomphe une demi-heure auparavant, quand on les vit ſortir ſans avoir rien obtenu que des fuſillades; on les prit eux-mêmes pour des traîtres; ils furent vivement pourſuivis. M. Poupart de Beaubourg eut la main criblée de coups de bayonnettes, & ſes cinq compagnons & lui virent pluſieurs fois des fourches & des piſtolets appliqués ſur leur poitrine avant de pouvoir faire entendre au peuple qu'ils étoient les premieres victimes de la trahiſon au lieu d'en être les complices.

Cependant la nouvelle de cette trahiſon ſe répan-

Voir Baras (compte moral) C'est exact.

doit dans tous les quartiers de la Capitale, & les Bourgeois les plus hardis de chaque Diſtrict haranguerent leurs Concitoyens pour les exciter à venger cette indignité. Ce fut alors qu'on forma tout de ſuite le projet non-ſeulement d'aller chercher des munitions à la Baſtille, mais même d'en former le ſiege & de verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang plutôt que de n'en pas ſortir avec honneur. A cet effet l'on ſe rendit de différens Diſtrict ſur la place de Greve. Là, un détachement de grenadiers de la Compagnie de Réſuveille & un des fuſiliers de la Compagnie de Luberſac étoient déjà tout diſpoſés à marcher pour former le ſiege, & n'attendoient pour cela qu'un aſſez grand nombre de Bourgeois pour leur donner du renfort. A chaque minute il arrivoit dans la Greve de nouveaux détachemens de Bourgeois & de Gardes-Françaiſes qui s'y rendoient plus ou moins vîte, ſelon la diſtance plus ou moins grande du quartier d'où ils étoient partis.

D'après le *Précis* que j'ai publié ſéparément & que j'ai inſéré dans le *67e. n°. du Courrier des Planetes*, je n'entrerai point ici dans des détails déjà connus de la priſe de la Baſtille ; mais comme depuis la publication de ce *Précis* & du *Supplément*, il s'eſt préſenté chez moi une infinité de perſonnes qui m'ont donné de nouveaux renſeignemens là-deſſus ſans altérer les faits que j'avois racontés, je vais offrir au Lecteur des particularités qu'on n'a point encore imprimées, que je ſache.

Le ſieur Pierre-Auguſte Hulin, originaire Suiſſe, natif de Paris, domicilié à la Briche, près St. Denis, Directeur au nom des Actionnaires de la Buanderie établie pour le ſervice du public en 1787, encore garçon, âgé de 30 ans, taille de 5 pieds 11 pouces & demi, anciennement employé avec ſuccès dans l'Etat-Major lors des troubles de Geneve, où il s'honora par ſa valeur & ſa bonne

conduite; le sieur Hulin, dis je, dont l'appartement donne sur la grande route de St. Denis à Pontoise, avoit vu passer depuis 36 heures, & surtout dans la nuit du 13 au 14, une prodigieuse quantité de voitures de Nobles & de gens riches, avec leurs vaches & leurs malles qu'on avoit laissé sortir de Paris. N'ignorant rien de tout ce qui s'y passoit, il se crut obligé de venir à l'Hôtel de Ville avertir qu'il étoit imprudent de donner un libre passage à tout ce qui portoit un grand nom : puisque les Grands, disoit-il, ont joui plus que nous des douceurs de la paix, de quel droit refuseroient-ils de partager avec nous les dangers de la guerre ? Que signifie d'ailleurs ce départ précipité d'une foule de personnes de qualité, opulentes ou ennoblies, tandis que Paris est dans la consternation, tandis que tous les troubles ne sont occasionnés que par l'entêtement des Nobles & des Privilégiés, tandis que des bataillons assassins & des bombes meurtrieres menacent la Capitale de si près ? Tous ces fuyards sont-ils donc comme Loth & sa famille, que Dieu avertissoit de quitter Sodome avant qu'elle devînt la proie des flammes ? Et les Nobles de Paris sont-ils les *Justes* favorisés du Ciel, qui laissent à la merci du canon les coupables renfermés dans Paris ? Qu'ont donc fait tant de milliers d'honnêtes Bourgeois, d'Artisans laborieux, de Citoyens estimables qui ont vécu paisiblement au sein de leur famille sans jamais nuire à personne ? & si ce sont là les criminels qu'on va sacrifier, où est la justice du ciel ? &c.....

Ces réflexions déterminerent le sieur Hulin à venir à Paris dès cinq heures du matin le Mardi 14. Ce fut sur la Place de Greve qu'il apprit qu'on alloit attaquer la Bastille ; il courut d'abord s'informer par-tout des circonstances de la trahison du Gouverneur ; il étoit environ quatre heures après midi quand il reparut à la Greve. Se taille le faisant re-

marquer de tout le monde, il tira parti de cet avantage pour haranguer les Citoyens encore indécis, & qui, attendant toujours de nouveaux renforts, traînoient en longueur un temps précieux.

La harangue du ſieur Hulin fut courte; je l'ai publiée dans mon *Précis*, mais j'ai oublié d'y joindre ces paroles remarquables : « Je ne vous expo-
» ſerai point au haſard; mais s'il y a du riſque à
» courir, je veux courir le premier, & je vous
» jure ſur l'honneur que je vous ramenerai victo-
» rieux ou que vous me ramenerez mort. »

Ces paroles, & la bonne mine de celui qui les proféroit, eurent tout l'effet qu'elles pouvoient produire. Tous les Gardes Françaiſes le ſuivirent, & tous les Bourgeois de bonne volonté (il y en avoit une foule innombrable) ſe rangerent ſous ſes drapeaux & lui crierent tous d'une voix : *Vous ſerez notre Commandant.*

L'activité des aſſiégeans ne leur permit pas d'attendre qu'il fût venu pluſieurs voitures pour charrier les boulets qui ſe trouvoient là, chacun en prit deux & les mit dans ſes poches, & ils marcherent tous armés au ſon du tambour à la tête de cinq pieces de canon par le quai des Céleſtins juſqu'à la Baſtille. On ſait comment on dirigea l'attaque. Le ſieur Hulin ſe trouvoit par-tout, &, pour prévenir le déſordre, il caſſoit avec la croſſe de ſon fuſil toutes les bouteilles de vin qu'on apportoit de la cave du Gouverneur, ne voulant pas que perſonne ſe grisât & ſe permît le moindre dégât.

Pluſieurs Citoyens notables, entr'autres un des plus illuſtres Membres de l'Académie des Sciences, ſont venus chez moi pour ſavoir des détails plus particuliers ſur la priſe de la Baſtille, &, ne pouvant concevoir par quelle raiſon ſecrette M. de Launay s'étoit rendu, voici ce que je leur ai répondu d'après mes foibles calculs & d'après les renſeignemens que j'avois pour ſatisfaire leur curioſité.

« M. de Launay avoit probablement l'efpoir » d'un renfort confidérable, puifqu'on le lui avoit » promis. Il eft croyable que, le renfort n'arri- » vant pas, & fe voyant preffé de plus en plus vi- » vement, il perdit la tête & ne fut plus à quels » ordres, ni à quel parti s'arrêter. Il commençoit » à manquer des vivres & n'avoit pas un nombre » fuffifant de foldats pour faire une longue réfif- » tance. Il paroît que fon projet, au cas qu'il fût » vaincu avant l'arrivée des fecours qu'il attendoit, » étoit de faire fauter la Garnifon, la Baftille, & » tout le voifinage, puifque les découvertes qu'on » a faites le même foir, prouvoient qu'il avoit » donné des ordres en conféquence ».

Je viens d'apprendre de nouvelles particularités à ce fujet, de la bouche d'un Citoyen recommandable, qui affure les tenir de bonne part. M. de Launay, m'a-t-il dit, étoit fi peu difpofé à fe rendre, qu'il avoit commandé des grils & des fourneaux pour fabriquer des boulets rouges. Le Major de la Baftille lui dit : « Eh ! M. le Gouver- » neur ! qu'allez-vous faire ? quoi ! vous voulez » exterminer un peuple immenfe, qui n'a d'autre » tort que celui de vous avoir demandé des ar- » mes & de vous fommer à préfent de vous » rendre ? »

Ce Major, qu'on croyoit avoir péri, vit encore, affure-t-on, & fe porte très-bien. On le dit un très-galant homme, refpectable par fes qualités perfonnelles autant que par fon âge. Il étoit en habit bourgeois & fe faufila parmi le peuple pour échapper à fa fureur ; fans cette précaution, il eft certain que, tout innocent qu'il étoit, il auroit fubi le fort d'un coupable. Ainfi, l'homme aux deux épaulettes, faifi par le fieur Cretaine, dont il eft parlé dans mon *Précis*, étoit probablement le Lieutenant de Roi, ou bien quelqu'autre officier de l'Etat-Major, breveté du grade de Major. Peut-être auffi le fieur Cretaine, dans

l'ardeur qui l'animoit, n'aura-t-il pas bien distingué la forme des épaulettes ; &, si ce n'étoit qu'un capitaine, il aura cru voir des franges d'or au bout des deux épaulettes, lorsqu'il n'y en avoit qu'à une seule. Un Officier Suisse & un Officier d'Invalides, sont les deux personnages de la Garnison qui ont les plus contribué à la trahison du matin & à la résistance opiniâtre qui animoit le peuple ; mais comme ils ne sont pas connus, je me félicite de leur obscurité, & je me dispenserois de dire leur nom, si l'on me l'avoit appris. Le premier devoir de l'écrivain est la vérité ; mais la vérité n'oblige pas de ternir la réputation de ceux qu'un moment d'erreur peut avoir égarés. Peut-être ces deux Officiers ont-ils péri dans le nombre de ceux que la fureur du peuple a immolés le jour même. J'ai bien plus de plaisir à dire que ce fut le Major qui fit baisser le grand pont-levis, pour mettre fin au carnage affreux dont les horreurs ne faisoient que s'accroître. Les boulets rouges qu'on préparoit dans la forteresse, auroient infailliblement causé un désastre bien autre que celui dont nous avons eu à gémir.

J'ai été visiter deux fois l'intérieur & les dehors de la Bastille, accompagné de ceux qui avoient contribué à sa prise ; & j'ai vu bien clairement qu'il n'étoit guere possible aux assiégés de tenir long-temps contre la multitude & l'acharnement des assiégeans, vu l'insuffisance de la Garnison, & la maniere dont on la faisoit manœuvrer. Le désespoir s'étant emparé du Gouverneur, il n'eut plus la prudence nécessaire pour diriger les manœuvres de sa troupe. Il n'avoit tout au plus qu'une cinquantaine de Suisses, son Etat-Major peu nombreux, & une seule compagnie d'Invalides, dont plusieurs avoient rendu les armes le matin, & les domestiques & porte-clefs du château, qui, presque tous, n'exécutoient qu'à regret les Ordres du Gouverneur.

neur. Le miracle n'eſt donc pas qu'on ait pris la Baſtille ; le miracle n'eſt pas qu'on ait attendu vainement des ſecours pour la défendre ; eh ! par où ſeroient-ils venus, ces ſecours, tout Paris étant ſous les armes, & tous les poſtes étant bien gardés ? mais le véritable miracle eſt que la Baſtille n'ait pas ſauté avec le Faubourg Saint-Antoine, tout le Quartier Saint-Paul, & tout le Quartier des Minimes : le miracle eſt que l'on ait découvert à temps l'homme cuiraſſé qui alloit mettre le feu à la mêche des ſouterrains remplis de poudre ; le miracle eſt qu'un enfant mal intentionné ait jeté un flambeau allumé ſur un tas de poudre épars à l'entrée d'une cave, & que le feu n'ait pas pris à cette poudre. Aſſurément les plus incrédules reconnoîtront dans tout ceci la protection viſible du Dieu conſervateur de la France, qui veilloit avec nous & mieux que nous, pour le ſalut de la Patrie. Qu'on examine tout ce qui s'eſt paſſé depuis ; que verra-t-on ? par-tout les Courriers arrêtés, les lettres interceptées, les vivres ramenés à la Ville, les traîtres ſoupçonnés, ſaiſis & punis, en dépit de leurs précautions ; qu'y verra-t-on encore ? cinq cents mille hommes plongés au ſein des troubles & des alarmes, armés ſans ſavoir porter les armes, courant çà & là dans les rues de la Capitale, diviſés d'intérêts, d'opinions & de profeſſions, & cependant ne ſe nuiſant pas les uns aux autres, s'accordant tous pour la même cauſe, n'excitant aucun déſordre, n'excerçant aucun pillage, & reſpectant ſur leur paſſage la tranquillité des femmes & des enfans. Aſſurément s'il n'y a rien à tout cela de merveilleux, quelle idée ſe forme-t-on de tout ce qu'on appelle prodige ?

Une foule de gens de tout état ont voulu ſe faire honneur d'être entrés les premiers dans la Baſtille ; mais qu'a donc cela de ſi ſurprenant ? une fois le grand pont-levis baiſſé & les deux grilles

ouvertes, il n'étoit pas difficile d'entrer dans la cour, & de s'emparer du Gouverneur. On le remit entre les mains du ſieur Hulin, qui, voulant le préſerver de la rage du peuple, lui mit ſon chapeau ſur la tête ; mais ce trait d'humanité penſa lui coûter cher ; car pluſieurs ouvriers qui ne connoiſſoient point M. de Launay, crurent le voir dans la perſonne du ſieur Hulin ; un d'entr'eux leva ſon ſabre pour lui fendre la tête en deux, heureuſement il para le coup & reprit ſon chapeau de deſſus la tête du Gouverneur.

Le ſieur Hulin avoit l'intention de conduire M. de Launay à la Ville, de le remettre entre les mains du Comité pour qu'on le jugeât, & de monter avec lui juſques dans les ſalles de l'Hôtel de Ville ; mais les mauvais traitemens dont on accabloit ſon malheureux priſonnier chemin faiſant, & qu'il partageoit, l'excéderent au point qu'il ſe vit forcé de reſter ſur la Place de Grève & de le lâcher, n'ayant plus la force de le retenir. Alors il s'aſſit ſur une pierre, qui ſe trouva là. Des Bourgeois lui apporterent un verre de vin ; à peine l'avoit-ils pris, qu'il ſe leva & apperçut en ſe retournant, la tête de M. de Launay qu'on promenoit déjà au bout d'une pique.

Le peuple, chemin faiſant, ſembloit vouloir épuiſer ſa rage ſur le Gouverneur ; les uns lui arrachoient les cheveux, les autres lui pointoient leurs épées dans le viſage, de ſorte qu'il mourut pluſieurs fois avant de ſubir la derniere mort qu'on lui préparoit ſur la Grève. Il répétoit ſeulement ces paroles d'une voix preſqu'éteinte au ſieur Hulin : *Vous m'avez promis de ne pas m'abandonner ; reſtez avec moi juſqu'à l'Hôtel de Ville ;* & puis s'adreſſant au ſieur Elie, Officier au régiment de la Reine, Infanterie, qui marchoit en avant l'épée nue à la main : *eſt-ce là*, s'écrioit-il, *ce que vous m'aviez promis ? ah ! Monſieur, ne m'abandonnez pas !*

En effet, les ſieurs Hulin & Elie crioient de toutes leurs forces en aſſiégeant la Baſtille : *Baiſſez les ponts*, *baiſſez les ponts ; foi de Militaires Français*, *il ne vous ſera fait aucun mal.* Mais quel moyen de ſouſtraire un homme aux pourſuites meurtrieres de dix mille hommes furieux d'avoir été trompés.

Après les portes ouvertes, les ennemis ôterent leur chapeau, claquerent des mains & crierent *Bravo* aux aſſiégeans, qui entroient en foule dans le Fort. Ils ſembloient vouloir les complimenter ſur leur courage en ſigne de paix, ſans doute pour les fléchir; mais, dans le même moment, il y en eut encore qui firent trois décharges de canon & pluſieurs décharges de fuſil ſur les aſſiégeans. Peut-être cette imprudence venoit-elle de la part de ceux qui, étant reſtés au haut des tours, n'avoient point été avertis à temps de la capitulation. Néanmoins le peuple regarda cette hoſtilité comme le comble de la trahiſon. Ce fut la cauſe des exécutions qui ſe firent ſur-le-champ, de pluſieurs Invalides & Porte-clefs.

Un enfant de dix à douze ans, Jockei d'un Bourgeois nommé Santerre, monta l'un des premiers ſur les tours, & fut tué d'un coup de fuſil par un Bourgeois poſté dans la rue S. Antoine, qui, ne ſachant point encore que la Baſtille étoit priſe, regarda comme ennemi cet enfant, dont la veſte uniforme lui devint funeſte.

Il y avoit aux fenêtres de tous les étages de la rue St. Antoine, des Bourgeois, & juſqu'à des enfans & des femmes, qui tiroient des coups de fuſil ſur le haut de la Baſtille, malgré les balles, qui leur venoient de l'ennemi, caſſoient les carreaux de vîtres & ſiffloient à côté de leurs oreilles.

Telle étoit la marche du Gouverneur, quand on le conduiſoit à la Grève; d'abord le ſieur Elie en uniforme, aſſez loin en avant; & puis le ſieur

Le Gris, devant le Gouverneur; enſuite le ſieur Maillard, portant le drapeau; après, le Gouverneur tenu par le ſieur Hulin d'un côté, & de l'autre, par le ſieur Arné, Grenadier; derriere eux, marchoit un jeune homme nommé de l'Eſpine, clerc chez le ſieur Morin, Procureur au Parlement, rue du Coq S. Jean; ce jeune homme, natif de Saint-Omer, en Artois, s'étant trouvé par haſard au ſiege de la Baſtille, demanda un fuſil; on lui en donna un, qu'on lui apprit à charger, car il n'avoit jamais manié de fuſil; on eſt étonné de la conſtance avec laquelle ce jeune homme prenoit ſa leçon: tandis que les balles de l'ennemi atteignoient tout ce qui étoit autour de lui, il tiroit ſon coup & rechargeoit tranquillement ſans s'émouvoir.

Ce même jeune homme marchoit immédiatement après le Gouverneur, pour le défendre encore de ce côté des attaques de la multitude obſtinée. Mais, ayant reçu un coup de croſſe de fuſil ſur la tête, dont il auroit été tué ſur-le-champ, ſans la forme ronde de ſon chapeau, qui le préſerva, il fut forcé de quitter la place, & abandonna l'eſcorte, à l'Orme S. Gervais.

M. de Launay ne monta point à l'Hôtel de Ville; il reçut dans la nuque & dans l'eſtomac pluſieurs décharges de fuſil & de piſtolets, avant qu'on lui tranchât la tête; de ſorte qu'il expira au moment même où le ſieur Hulin fut obligé de le lâcher. Revenons maintenant à ceux qui étoient reſtés à la Baſtille. Cette action eſt trop intéreſſante pour que j'omette un ſeul des détails qui la concernent. La Baſtille étoit regardée par toute la France comme le bras droit du deſpotiſme; & cette Fortereſſe étoit d'autant plus importante pour les ennemis de la nation, qu'ils auroient pu s'en ſervir pour dominer Paris & pour le réduire. Par conſéquent la priſe de la Baſtille a beaucoup influé ſur tous les événemens

qui l'ont ſuivie, & nul Patriote ne peut la regarder d'un œil indifférent.

Le nommé Charles-Laurent l'Hertier, natif de Falaiſe, âgé de 29 ans, Garçon Perruquier, chez le ſieur Dupuy, rue Phélypeaux, ſe trouva au ſiege de la Baſtille, ſans ſavoir porter les armes, s'y diſtingua comme les autres, en rapporta deux clefs d'un cachot de la tour de la Baſiniere, comme un trophée, qui atteſtoit ſa bravoure, & ne fut pas tué grace à ſa taille de cinq pieds un pouce tout au plus; car il reçût une balle dans ſon chapeau qui le lui perça d'outre en outre; s'il eût été plus grand d'un pouce ſeulement, il étoit tué ſur la place. Il danſoit & ſe réjouiſſoit ſous la direction du canon, & continua de faire feu, après avoir reçu la balle, avec autant d'intrépidité que s'il n'eût couru aucun riſque.

Un Garçon Boulanger, rue Sainte-Avoye, n°. 16, nommé François-Louis Morin, ancien Canonier, qui a fait ſept campagnes ſur mer, ſe trouva à la Baſtille dès la premiere attaque du matin, & y reſta juſqu'à ce qu'elle fut priſe. Il eut deux de ſes camarades tués à ſes côtés; ſon pantalon eſt encore teint de leur ſang; il veut le conſerver, dit-il, & le porter avec ces taches de ſang, témoignages honorables de ſa valeur & du zele malheureux de ſes deux compagnons. Cet homme entra l'un des premiers dans la Baſtille par la grande porte (car il y en a une petite à côté, par laquelle d'autres perſonnes entrerent;) &, voyant un Bourgeois prêt à couper la tête d'un Invalide, qui étoit reſté en ſentinelle à cette porte, il arrêta le bras du Bourgeois, en diſant : *Eh! mes amis! ces hommes-là ſont nos freres; ils ont été forcés d'obéir, ce n'eſt point à eux qu'il faut en vouloir.* De là, le ſieur Morin monta précipitamment le premier eſcalier qu'il apperçut, afin de ſe montrer le premier ſur la plate-forme de la Baſtille. Vers le milieu de cet eſcalier,

il vit venir à lui un Suiſſe, qui deſcendoit avec la plus grande vîteſſe ; il s'magina que ce Suiſſe en vouloit à ſa vie, & il voulut le prévenir en lui abattant la tête. Mais le Suiſſe, glacé de frayeur, ſe jeta à ſon col, l'embraſſa tendrement, ſans vouloir s'en ſéparer, & lui répéta en pleurant : *ah ! mon frere ! ayez pitié d'un pauvre ſoldat, demandez grace pour nous tous.* Le ſieur Morin, attendri juſqu'aux larmes, lui jura de demander ſa grace ; &, redeſcendant avec lui, il conjura le ſieur Elie & le ſieur Hulin d'épargner les malheureux Suiſſes, qui avoient été contraints de ſuivre les ordres de leurs Commandans. C'eſt à ſa ſollicitation & à celle des Chefs que le peuple accorda leur grace. Il y en eut un de pendu parce qu'on l'avoit remarqué faiſant feu après la capitulation ; mais tout le reſte fut épargné. Le ſieur Morin, content du ſuccès de ſa démarche, remonta bien vîte au haut des tours, & s'y promena triomphant, en montrant au peuple le bonnet du Suiſſe, dont il s'étoit ſaiſi & qu'il a gardé.

Le ſieur Jean-Baptiſte Le Gris, ci-deſſus mentionné, âgé d'environ 34 ans, natif de Comines, Garde des Impoſitions royales du quatrieme département de la ville de Paris, demeurant rue d'Aval, porte S. Antoine, maiſon du ſieur Noel, s'eſt ſignalé non-ſeulement au ſiege de la Baſtille, mais encore à toutes les expéditions qui l'ont ſuivi. Cet homme, qui a ſervi pendant huit ans dans le régiment de la Reine, Infanterie, dont quatre ans en qualité de Caporal des Chaſſeurs, avec l'eſtime de tous ſes Chefs & camarades, monta à cheval à neuf heures & un quart du matin, pour aller demander à la Ville des ſecours contre un détachement de Huſſards, qu'on diſoit être à la barriere du Trône. Son uniforme penſa lui coûter la vie ; le peuple le prit pour un bas Officier du parti ennemi, & le pourſuivit à coup de ſabre ; il eut le bas de ſa redin-

gotte coupé à différentes repriſes ; au coin de la rue Royale S. Antoine, un Bourgeois lui tira un coup de fuſil ; heureuſement le coup rata & le feu ne prit qu'à l'amorce. Vis-à-vis S. Louis, il fut reconnu par une patrouille qui lui ſervit d'eſcorte juſqu'à l'Hôtel de Ville. On lui accorda des canons & des hommes, il revint à la Baſtille, entraînant à ſa ſuite une foule de Citoyens de bonne volonté auxquels il diſoit : *Suivez, mes amis, ſuivez, nous allons ſauver Paris.* Il s'arrêta à la Place Royale & viſita l'Hôtel de..... pour y chercher M. de Launay, qu'on lui avoit dit s'y tenir caché. Le même ſieur Le Gris marchoit immédiatement devant le Gouverneur, quand on le conduiſit à la Greve ; M. de Launay, qui avoit ſouvent eu occaſion de le voir pour les Vingtiemes, lui dit à pluſieurs repriſes : *Ah, Monſieur ! vous me connoiſſez !* --- *Oui, Monſieur*, répondoit-il toujours, *je vous ai connu pour un Guichetier décoré ; vous faiſiez alors votre devoir ; mais aujourd'hui je vous reconnois pour un traître.* Néanmoins le ſieur Le Gris paroit tous les coups qu'on portoit au Gouverneur, voulant qu'il parvînt ſain & ſauf à l'Hôtel de Ville. Les dernieres paroles que proféra l'infortuné Gouverneur, furent : *Ah ! mes amis ! tuez-moi ; tuez-moi ſur le champ, ne me faites pas languir !*

Le lendemain 15 du mois, le ſieur Le Gris, qui n'avoit pu la veille ſoutenir juſqu'au bout le ſpectacle des cruautés exercées ſur M. de Launay, & qui s'étoit trouvé mal ſur la Greve, d'où on l'avoit porté dans un cabaret voiſin pour lui adminiſtrer de prompts ſecours, raſſembla environ ſix à ſept mille hommes à la porte Saint-Antoine, les rangea en bataille, & les fit marcher en ſilence à la barriere pour livrer bataille à l'ennemi, qu'on diſoit s'être avancé juſques dans ce faubourg. Ce même homme, le premier Août, à la tête de douze bourgeois ſeulement, auxquels ſe joignirent enſuite

environ trente hommes de renfort, attaqua ſur les ſept heures du ſoir les brigands qui dévaſtoient le territoire de Meſnilmontant; il en prit cent un, les déſarma & les conduiſit à la Ville ſans qu'ils fiſſent la moindre réſiſtance. Toutes les fois que le ſieur Le Gris ſe trouvoit à la tête des Bourgeois, il les encourageoit, en leur diſant : *Citoyens Français, ſuivez-moi courageuſement; & ſi je bronche devant l'ennemi, brûlez-moi la cervelle.*

La Baſtille, dès qu'on y fut entré, fut livrée au pillage; les vaſes ſacrés de la Chapelle diſparurent (mais on les a retrouvés depuis), les papiers ſur-tout, les papiers conſervés dans cette Fortereſſe depuis des ſiecles, furent en partie livrés aux flammes, en partie ſaiſis par des bourgeois & des artiſans de toute eſpece. Les Citoyens honnêtes ont remis ce qu'ils en avoient pu prendre entre les mains des Magiſtrats; d'autres les ont, pour ainſi dire, accaparés, & je ſuis perſuadé que pluſieurs écrivains vont donner au public des ouvrages, qu'ils auront inventés en partie, comme les ayant trouvés à la Baſtille; on changera les dates, on falſifiera les faits, tout ſera exagéré, altéré, dénaturé; & le public, dupe de cette amorce, comme il l'a toujours été, ſaiſira avec avidité ce qu'il croira bonnement venir d'une plume toute autre que celle qui le lui fournira; il y a plus, je gagerois bien, tant je connois la république des lettres, que certains auteurs qui n'ont jamais été à la Baſtille, & qui n'ont jamais eu un feuillet de manuſcrit à leur diſpoſition, profiteront de la priſe de la Baſtille, pour donner à leurs chimeres l'importance de la réalité.

Je ſais que j'ai pour confreres des écrivains honnêtes & décens, qui ont toujours donné des preuves du plus parfait déſintéreſſement & des principes les plus loyaux & les plus délicats. Je leur paie, avec le public, le tribut d'eſtime qui leur

eſt dû ; mais on ſent bien que je ne parle point de ceux-là.

Quant à moi, j'ai lu chez pluſieurs Citoyens de marque, de ceux-là même qui ſe ſont ſignalés à la Baſtille, différens papiers, dont voici le détail :

1°. Pluſieurs lettres de cachets, envoyées par des Miniſtres, dont je tais les noms par égard ; entr'autres, une en date du 23 Août 1726, envoyée à M. de Launay, pere du dernier, pour la détention de M. Pâris du Vernet & de ſon Secrétaire. On recommande expreſſément au Gouverneur de ne laiſſer établir aucune communication entre ces deux priſonniers.

2°. Une lettre imprimée de l'Evêque de Beauvais au Pape, par laquelle il ſollicite la clémence de Sa Sainteté pour les Curés de ſon Dioceſe qui n'ont pas voulu adhérer à la fameuſe *Conſtitution*.

3°. Un vieux manuſcrit, coté & parafé d'une écriture preſqu'indéchiffrable, où il n'eſt queſtion que de la Sainte Egliſe Catholique, & de l'influence de J. C. ſur la Politique des Gouvernemens.

J'ai conclu de toutes ces lectures, qu'il fut un temps où l'on s'occupoit d'opinions religieuſes plus que de toute autre choſe, où l'on regardoit un argument de Théologie comme une affaire d'état, & où l'on forçoit les idées des particuliers ſous peine de priſon.

S'il s'eſt trouvé dans la prodigieuſe quantité des papiers de la Baſtille quelque manuſcrit ou quelque procès verbal, dont la publicité ne tende qu'à allumer le feu de la diſcorde, mon avis eſt qu'il eſt plus qu'inutile de les donner au public, & tous les gens ſages ſeront de mon avis.

On n'a pas trouvé, dit-on, plus de quinze priſonniers à la Baſtille. Quel qu'en ſoit le nombre, il eſt certain qu'il n'égale pas celui qui exiſtoit dans l'opinion publique ; car on diſoit que cette Fortereſſe regorgeoit de priſonniers, & qu'on étoit obligé

d'en loger plusieurs dans une seule chambre.

On prétend qu'un Comte d'Orge avoit été détenu pendant 32 ans au fond d'un cachot, qu'on m'a montré ; mais ce qui m'a surpris, ça été de voir encore trois ou quatre cachots pareils au premier, où les ouvriers qui me le faisoient voir, m'assuroient que le même Comte d'Orge avoit langui 32 ans ; il s'ensuit donc que le même homme a été 32 ans dans chacun de ces cachots ; ce qui supposeroit qu'il a gémi 200 ans dans les prisons de la Bastille, & l'on assure que le Comte d'Orge est comme tous les autres hommes, c'est-à-dire, destiné à mourir à l'âge où meurent les vieillards de nos jours. Mais nous n'en plaignons pas moins sa malheureuse destinée.

Un des prisonniers de la Bastille fut transféré sur le champ à Charenton, pour cause de démence ; il se prétendoit Gouverneur du Fort. Il n'est pas étonnant qu'un long séjour dans cette habitation ait fait perdre à l'homme le plus raisonnable le bon sens dont il jouissoit. On dit que ce prisonnier est le Comte de l'Estrade.

Un autre prisonnier, au moment où l'on vint le dégager de ses fers, demanda *si Louis XV vivoit encore, & comment il se portoit.* ---- *Non*, lui répondit-on, *non, Louis XV ne vit plus, il est mort depuis* 15 *ans, mais Henri IV est ressuscité ; & c'est lui qui regne depuis la mort de son aïeul, sous le nom de Louis XVI ; on l'a trompé long-temps, mais il va régner plus que jamais.*

La prise de la Bastille a dessillé les yeux du public sur l'espece de captivité qu'on y éprouvoit. On croyoit qu'aucune prison n'offroit un spectacle plus affreux. Cependant toutes les chambres des prisonniers, excepté les cachots des tours & ceux des souterrains détournés, sont moins horribles que celles du Donjon de Vincennes. Les cachots seuls sont un monument de la barbarie des Ministres ; car je n'ose soupçonner le plus cruel de nos Rois, ex-

cepté Louis XI, d'une invention aussi diabolique que celle-là. Point de pavé, mais simplement une terre humide, dont le plain-pied est de niveau avec les fossés du Château; des murailles épaisses & malsaines; un voute noire & très-élevée, une pierre scellée au milieu du cachot, sur laquelle l'infortuné captif étoit assis jour & nuit, retenu par de grosses chaînes; telle étoit la demeure de nos concitoyens, de nos semblables, de nos freres..... Tous ceux qui ont visité ces cachots, ont frémi de la seule idée d'y passer un quart d'heure; qu'eût ce été, s'ils eussent été condamnés à y languir pendant des lustres entiers?

Il paroît que les souterrains les plus horribles de la Bastille n'avoient rien de commun avec la Forteresse, mais qu'ils communiquoient plutôt au Jardin fait en forme de pâté, & aux fortifications qui environnent le Château. Des milliers d'ouvriers sont maintenant occupés à démolir cette Bastille; on en a déjà détruit un cinquieme à l'instant où j'écris; & il est probable que, lorsqu'on en viendra aux fondations, on fera plusieurs découvertes, qui fourniront aux curieux des éclaircissemens auxquels ils ne s'attendent pas.

Assurément il falloit, outre un tempérament vigoureux, de graces surnaturelles pour exister longtemps dans les cachots de la Bastille; mais il falloit, ce me semble, une grace plus spéciale encore à l'homme qui avoit le courage d'en être Gouverneur.

Une foule de Citoyens de toutes les classes ont contribué à la prise de la Bastille. Dès qu'on a vu paroître mon *Précis*, on s'est présenté chez moi de tous les quartiers de Paris avec des certificats en bonne forme, pour m'instruire plus particulierement des détails qui les concernent. C'est même là ce qui m'a déterminé à écrire l'histoire des révolutions présentes. Mais comme il faudroit une Ency-

clopédie pour faire un éloge complet de tous ceux qui se sont distingués dans ce siege, je me borne à payer mon tribut d'estime à ceux qui se sont fait connoître; mais je n'oublie surement pas les braves habitans du Faubourg S. Antoine, ceux du Faubourg S. Denis & ceux du District de S. Barthelemi, qui ont concouru à cette belle action.

Ces derniers, sous la conduite & à l'instigation du sieur de Nodille, Marchand Orfévre-Joaillier, quai des Morfondus, n°. 59, ont fait des prodiges de valeur; & tous les quartiers de la Capitale, qui ont su qu'on attaquoit la Bastille, se sont hâtés d'aller exposer leur vie pour le salut de la France.

J'ai vu avec indignation, mais sans surprise, tous les Colporteurs de Paris débiter des contes absurdes sous un air d'importance & de vérité, dont je n'ai point été la dupe. On a dit par-tout, on a imprimé que *tels & tels étoient montés à l'assaut*; & tout Paris l'a cru; on a dit par-tout, on a imprimé *que tels & tels avoient pris le chapeau de M. de Launay sur sa tête, sa Croix de S. Louis sur son habit, son habit uniforme sur son corps*, &c. Que n'a-t-on pas dit? que n'a-t-on pas imprimé? que n'a-t-on pas cru? voici l'exacte vérité; je me nomme, on sait qui je suis; & je suis incapable de me compromettre.

1°. Personne n'a monté à l'assaut; personne n'en a eu l'idée; il est impossible de monter à l'assaut sur une forteresse comme celle-là. Il seroit plus aisé de grimper seul en dehors du bas en haut des tours de Notre-Dame, parce qu'on y trouveroit souvent des ornemens d'architecture, qui serviroient de point d'appui; encore faudroit-il qu'il ne se trouvât point d'ennemis au haut des tours, qui repousât avec des canons & des fusils ceux qui seroient dans le parvis & tenteroient de s'élever.

2°. Personne n'a dépouillé M. de Launay de son uniforme, par une raison toute simple; c'est que

M. de Launay n'avoit point d'uniforme, il étoit en petit frac gris-blanc.

3°. Perſonne n'a ôté le chapeau de M. de Launay de deſſus ſa tête, par une raiſon encore bien ſimple, c'eſt qu'il n'avoit point de chapeau, lors du ſiege de la Baſtille. Il avoit la tête nue, & donnoit ſes ordres dans le Fort comme un particulier en négligé les donne dans ſon ménage.

4°. Enfin, perſonne n'a arraché à M. de Launay ſa croix de St. Louis, par une raiſon de la même force; c'eſt qu'il n'avoit point de croix de St. Louis, mais ſimplement un ruban ponceau, comme les militaires le portent le matin.

Comment donc ſe fait-il, me dira-t-on, qu'on ait promené par-tout Paris un Garde-Françaiſe décoré d'une croix de S. Louis, qu'on diſoit être celle de M. de Launay ? Voici le fait; je le tiens de la bouche même du Citoyen qui a recueilli ce Garde-Françaiſe dans ſa maiſon; & j'ai chez moi ſa dépoſition écrite devant témoin.

Un Garde-Françaiſe, nommé Pierre-Henri Dubois, natif d'Evreux, Soldat aux Gardes depuis trente-un ans, fuſilier de la Compagnie de Brache, Caſerne de Popincourt, ayant aſſiſté comme ſes camarades au ſiege de la Baſtille, où il s'étoit ſignalé comme eux, mais pas plus qu'eux, à en juger par ſon propre témoignagne, ſe mêla dans la foule en ſortant du ſiege & s'en retourna tranquillement à ſa Caſerne. Il fut remarqué dans la rue par des ouvriers, qui probablement avoient trouvé la croix de M. de Launay dans ſon appartement; ne voyant là qu'un ſeul militaire, & ſachant bien que cette décoration ne convenoit qu'à un militaire, ils s'écrierent : *voilà un de ceux qui ſe ſont diſtingués à la priſe de la Baſtille.* Ces paroles ſe répéterent de bouche en bouche & changerent bientôt de forme; les voiſins, au lieu de dire que ce Soldat s'étoit diſtingué, dirent qu'il

s'étoit *le plus distingué*; d'autres dirent *qu'il avoit fait des prodiges de valeur*; enfin on alla jusqu'à dire *que c'étoit lui qui avoit pris la Bastille.* Soudain l'enthousiasme gagne tout le monde, on s'empare du Soldat, on l'embrasse, on attache à sa boutonniere le prix de la valeur, on le porte dans un fiacre; les Patriotes, témoins de ce spectacle, vont chercher une couronne de laurier, on la lui met sur la tête; & ce pauvre homme, qui ne savoit ce que tout cela signifioit, est obligé de se prêter à cette espece de mascarade, qui n'avoit pourtant d'autre motif que l'enthousiasme patriotique.... Mais écoutons parler ce Soldat lui-même:

« Quand je me vis entouré, dit-il, par la multitude, décoré d'une croix que je n'avois pas plus méritée qu'un autre, ombragé d'une couronne, étourdi par des *bravo* confus & des claquemens de mains, auxquels se joignoient des cris tumultueux, je crus bonnement qu'on vouloit se moquer de moi, & qu'on déguisoit un dessein pernicieux sous les dehors de la bonté, pour ne pas m'effaroucher d'avance. Mais lorsqu'on m'entraîna sur la place de Greve & qu'on me fit voir le cadavre de M. de Launay, la frayeur me saisit bien davantage, & je crus tout de bon qu'on alloit me pendre ou me couper la tête ».

Un Citoyen, dont j'ai déjà parlé, le sieur Nodille, l'un des principaux Bourgeois du District de S. Barthelemi, se trouvant par hasard tout près de ce pauvre Soldat, & le voyant dans une extrême agitation, offrit sa maison à ce brave homme, le fit conduire chez lui, où il l'a gardé depuis avec les soins d'un pere pour son enfant. Nombre de gens ont voulu l'aller voir dans cette maison & lui porter des gratifications; le sieur Nodille, d'accord avec le Soldat, les a toutes refusées. Il se croit trop heureux d'avoir pu lui procurer des se-

cours abondans ; cette maniere d'agir eſt bien conforme aux ſentimens du ſieur Nodille, qui a prouvé dans toutes ces révolutions un dévouement entier aux intérêts de la Patrie, un zele infatigable, une intelligence ſans bornes, & un courage que perſonne ne lui conteſte. Le ſieur Nodille eſt le ſeul qui ne convienne pas de cette vérité ; & je crois épargner ſa modeſtie en épargnant ici les détails de toute ſa conduite, qui tiendroient certainement plus d'une page. Le ſieur Dubois a déjà dû reporter lui-même même à l'Hôtel de Ville ſa croix de St. Louis ; telle a toujours été ſon intention ; & il l'auroit fait plutôt, ſi toute cette aventure n'avoit pas affecté tellement ſes organes, qu'il a fallu toutes les reſſources de la Faculté pour le mettre en état de paroître. M. Barbier, Peintre de l'Académie, a entrepris le portrait de cet homme. Plus de vingt-cinq Peintres avoient demandé à le faire ; preuve de l'enthouſiaſme des Français ; mais gardons-nous de le blâmer ; s'il produit par fois une erreur, elle eſt excuſable, & l'on ne ſauroit nombrer les biens qu'il a faits.

Avant de terminer l'article de la Baſtille, ſur lequel je crois ne rien laiſſer à déſirer (1), à moins qu'on n'en faſſe une hiſtoire particuliere, je dois rendre juſtice au déſintéreſſement des Chirurgiens, qui ont paſſé pluſieurs nuits & ont quitté toutes leurs affaires, pour adminiſtrer aux bleſſés les ſecours de leur art.

J'ai parlé dans mon Précis du ſieur Souberville, éleve du ſieur Baſeilnac, auquel il ſera ſeul, dit-on, capable de ſuccéder.

Le ſieur le Gras, ci-devant Chirurgien de la

---

(1) On n'eſt pas encore bien ſûr que le Major de la Baſtille n'ait pas perdu la vie ; quelques perſonnes croient que c'eſt M. du Pujet, Lieutenant de Roi, qui mérite les éloges donnés ci-deſſus au Major.

Marine, demeurant rue Saint-Germain l'Auxerrois, au caffé de l'Arche-Marion, a panſé gratuitement les bleſſés de la place de Louis XV & de la Chauſſée d'Antin.

Le ſieur Dubos, Chirurgien & Sergent de la Ville, a non-ſeulement prodigué ſes ſoins *gratis* aux bleſſés de la Baſtille, mais a lui-même encouragé tous les combattans, & s'eſt expoſé aux traits de l'ennemi comme s'il n'avoit jamais fait que la guerre.

Le ſieur Sarraſin, Maître Tailleur, anciennement attaché à l'Opéra, s'eſt montré par-tout avec éclat ; il a ſaiſi toutes les occaſitions de ſe rendre utile ; harangue aux Citoyens, courſes, démarches, offres généreuſes, il n'a rien épargné. Il a rapporté de la Baſtille le ſabre du ſieur Cretaine, qui avoit été caſſé par le canon, & qu'il a fait reſouder ; il a riſqué ſa vie & affronté les bleſſures comme le grenadier le plus aguerri ; c'eſt ce même Sarraſin dont il eſt fait une mention honorable dans les Mémoires de l'Académie des Sciences & dans pluſieurs ouvrages goûtés du public. Il a, pour ainſi dire, inventé la coupe des habits, tant il a ſu y mettre d'art & d'économie ! il a prouvé dans des Mémoires particuliers que la léſinerie de ceux qui ſont chargés de l'entrepriſe de l'habillement des troupes, coûte encore plus cher à l'Etat que leur avarice perſonnelle. Un Soldat, dit-il, étranglé dans ſes vêtemens, expoſé à la rigueur des ſaiſons, gêné pour la circulation du ſang, dépenſe plus au Roi pour un ſeul jour qu'il eſt à l'Hôpital, que ſi l'on eût mis un quart de plus d'étoffe dans ſon habit, &c..... C'eſt encore lui qui a prouvé que l'Opéra pouvoit ſeul, par ſes propres fonds, ſuffire à ſes dépenſes, s'il étoit bien adminiſtré. Il a calculé les frais du Sacre de Louis XVI, tant pour les habits de cérémonie du Monarque & de la famille royale, que pour ceux

ceux de toute la Cour. La dépenſe, dit-il, qu'on fit alors, excéda quarante-cinq fois celle qu'on devoit faire. Le Mémoire portoit quatre-vingt & tant d'aunes de velours, rien que pour le manteau royal, y compris la tunique & la dalmatique. Sarraſin prouve qu'avec deux tiers de moins, on pouvoit compléter un manteau très-ample & très-majeſtueux.... Les lecteurs ſont étonnés de voir dans un Tailleur, non-ſeulement des vues économiques, mais même du génie & des lumieres. C'eſt une preuve, ajoutée à mille autres, que les talens ſont de tout état.

Après la mort de M. de Launay, on vit pâlir le Prévôt des Marchands, qui étoit devenu ſuſpect à tous les Citoyens. Il étoit environ ſix heures du ſoir. On avoit, dit-on, entendu dire à M. de Launay, dans l'excès de ſon déſeſpoir : *C'eſt ce maudit Prévôt des Marchands qui eſt cauſe de tout cela.* Ces paroles, avidement recueillies, donnerent lieu à des perquiſitions. On trouva, dit on, une lettre du Magiſtrat au Gouverneur, conçue à peu-près en ces termes : *J'amuſe les Pariſiens avec des cocardes & des promeſſes ; tenez bon juſqu'au ſoir, & vous aurez du renfort* (1). En effet, le Lundi & le Mardi, l'on avoit porté des cocardes vertes ; parce que, diſoit-on, c'étoit la livrée de M. Necker. Mais, dans la ſoirée du Mardi, l'on avoit fait réflexion que cette couleur étoit auſſi la livrée d'un Prince en faveur duquel on n'étoit pas prévenu. Il fut décidé qu'on quitteroit le verd & qu'on prendroit des cocardes bleues & rouges, couleur des armes de la Ville. On a calculé que ce

(1) M. Bailly aſſure qu'il n'a pas eu connoiſſance de cette lettre, & qu'il n'a vu perſonne qui dit l'avoir lue. M. de Fleſſelles étoit pourtant regardé comme un traître ; il faut que les preuves de ſa trahiſon n'aient pas été clairement connues de tout le monde.

changement de cocardes a fait vendre en un jour environ quinze cents mille aunes de rubans.

On montra au Prévôt des Marchands la lettre qu'il avoit écrite, en lui difant : *traître ! reconnois-tu cette écriture ?* Il balbutia quelques mots & changea plufieurs fois de couleur. *Je vois bien, Meffieurs, que je ne vous plais pas*, répondit-il aux Parifiens, *& je me retire.* Il quitta fa place, defcendit l'efcalier de l'Hôtel de Ville, accompagné de plufieurs perfonnes chargées d'examiner fa conduite ; il leur parloit de très-près & avec beaucoup d'agitation : *Meffieurs*, leur difoit-il, *vous verrez chez moi quelles ont été mes raifons ; quand vous ferez à la maifon, je vous expliquerai tout cela....* Il ne cherchoit qu'à gagner du temps, & s'entouroit de fon efcorte comme d'une fauve-garde, pour échapper à la curiofité du Peuple ; il auroit voulu être déjà chez lui.... Un Citoyen, convaincu & outré de fa perfidie, le fuivoit pas à pas, & n'épioit qu'un moment favorable pour le facrifier à la vindicte publique. M. de Fleffelles avoit à peine paffé le milieu de la Greve, que ce Citoyen, arrêtant fa marche en face de l'arcade S. Jean, lui préfenta un piftolet fur le côté gauche de la nuque : *Traître*, lui dit-il, *tu n'iras pas plus loin* ; & il tira fon coup. Le Magiftrat tomba mort ; on lui trancha la tête & on la joignit en triomphe à celle du Gouverneur. Ainfi périt un homme qui n'avoit jamais été, dit-on, fort aimé du peuple dans les places qu'il avoit occupées, & qui ne fut pas non plus fort regreté. Il pouvoit fans doute avoir de bonnes qualités ; mais les circonftances font les hommes, & l'ambition les perd. Il eft affreux pour une famille honorable d'éprouver de pareilles cataftrophes ; mais les victimes qui fuccombent dans les grandes révolutions font un exemple néceffaire, qui fait frémir les méchans, tout en affligeant les bons.

Le ſoir de cette fatale journée fut employé à poſter en divers endroits les nouveaux canons qu'on avoit pris, & ſur-tout à promener par-tout Paris les têtes ſanglantes, qu'on avoit abattues. Ce ſpectacle étoit mêlé d'alégreſſe & d'horreur; on avoit encore beaucoup à craindre, & l'on attendoit pour la nuit quelque expédition plus hardie & plus ſanglante.

Cette nuit, du Mardi 14 au Mercredi 15, fut la plus affreuſe de toutes. On diſoit les ennemis aux portes de Paris; les patrouilles furent doublées & même triplées. On fit allumer des lampions ſur toutes les fenêtres des premiers étages; & l'on avertit tout le monde de ne pas ſe coucher. Vers minuit, des hommes répandus dans toutes les rues, ſe mirent à crier d'une voix terrible & ſépulcrale : *aux armes, aux armes; l'ennemi eſt dans les Fauxbourgs.* On frappoit à toutes les portes; on entroit dans toutes les maiſons; on montoit dans tous les appartemens; on faiſoit partir tous les hommes; &, en moins d'une demi-heure, tout Paris fut ſur pied. Le tocſin ne diſcontinua pas de ſonner à l'Hôtel de Ville & dans toutes les Paroiſſes; à ce ſon lugubre ſe joignoit ſans ceſſe le bruit effrayant des canons, dont on faiſoit à chaque inſtant des décharges.

Toutes les rues étoient barricadées par des tranchées, toutes les cours dépavées (1), toutes les fenêtres ouvertes, tous les Citoyens, fem-

(1) Ma femme & mes enfans, avec des Dames qui s'étoient réfugiées chez moi, avoient démeublé ma bibliothèque; déjà trois buſtes, pnſant chacun deux cents livres, étoient près des fenêtres pour ſervir de pavés, & tous mes livres auroient pris le même chemin. Les *in-folio* ſeroient partis les premiers; mais je conceillai à ces Dames de commencer par certains romans modernes, qui auroient infailliblement ou aſſommé ou aſſoupi les ennemis.

mes, vieillards, enfans, veilloient dans l'attente de l'ennemi, ayant à leurs côtés une énorme provision de pierres & d'ustensiles de toute espèce, pour en accabler les Soldats, s'ils se présentoient dans la Ville. Les jeunes filles, même les plus timides, avoient à le main des sabres, des épées, des broches, & tout ce qu'elles avoient pu trouver d'armes défensives pour résister à l'ennemi, s'il fût venu dans les maisons; car on s'atendoit à tout, sans pouvoir rien deviner. En un mot, il faut avoir été témoin de cette nuit d'horreur, pour être en état d'en juger. Les tableaux les plus énergiques seroient encore infiniment audessous de la vérité.

La plupart des Parisiens croyoit qu'on vouloit aller à Versailles, & qu'on n'avoit mis toute la Ville sous les armes, que pour prévenir des trahisons, pendant que l'on seroit occupé aux expéditions du dehors. Mais, le lendemain matin, on sut que toutes ces allarmes n'avoient été excitées que pour cause de sûreté; car, après une journée comme celle du Mardi, il étoit urgent de redoubler de précautions & de vigueur, pour porter les derniers coups à la cabale expirante.

La matinée du Mercredi 15 fut consacré à la réception de M. le Marquis de la Fayette, au grade de colonel général des Milices Parisiennes; & de M. Bailly, à la place de Prévôt des Marchands, dont le nom fut aboli comme un titre odieux; on y substitua tout simplement celui de *Maire de la Ville de Paris.*

Ces deux hommes, également recommandables dans une position bien différente, méritoient à tous égards le choix de leurs compatriotes; aussi ne se trouva-t-il aucune réclamation dans les Districts,

lorſqu'il fut queſtion de confirmer leur élection.

Le même jour, on promenoit encore le matin les têtes livides & noircies des infortunés qu'on avoit exécutés la veille. Un Citoyen ſenſible les vit paſſer ſur le Pont-Neuf, & repréſenta doucement à ceux qui les portoient, que le peuple François, qui venoit s'illuſtrer par tant d'actions généreuſes, alloit ſe déshonorer & ternir l'éclat dont il s'étoit couvert, par des traits de férocité, dont il rougiroit plus tard, &c.... Ses réflexions eurent leur effet ; & les têtes furent, dit-on jettées dans la Seine.

Le ſoir même du Mardi, quand on apprit à Verſailles les révolutions de Paris, les artiſans du complot firent donner ordre au Maréchal de Broglie d'inveſtir avec des canons la ſalle des Etats-Généraux ; mais les Canoniers s'y refuſerent, & le Maréchal ayant déclaré que l'artillerie ne vouloit pas s'y prêter, on prit un parti auſſi prompt que déſeſpéré. *Eh bien*, diſoit-on, *il n'y qu'à preſſer le blocus de Paris*.... Alors le Maréchal avertit également qu'on ne pouvoit pas compter ſur les troupes pour exécuter ce projet ; quelques Princes, injuſtement prévenus, ne vouloient pas entendre raiſon. Mais le Duc de Liancourt, Préſident de l'Aſſemblée Nationale, ſe tranſporta chez MONSIEUR, frère du Roi, & lui dit qu'il s'adreſſoit à lui, comme à un Prince loyal, dont la prudence étoit connue, pour le prier d'avertir le Roi, que le ſeul moyen de prévenir la ruine totale de la monarchie, étoit de venir lui-même ſe remettre entre les mains des Députés. MONSIEUR monta promptement chez le Roi, qui ſe décida ſans délai à faire cette démarche pleine de confiance & de ſenſibilité.

D'après ces derniers détails, il ne faut plus

s'étonner que la nuit du 14 au 15 ait été ſi terrible. On ſavoit ſans doute ce qu'on avoit à craindre des ennemis acharnés contre la France.

On rapporte deux bons mots, dont je ne garantirai point la certitude, quoique l'un des deux ſoit bien dans le genre de M. de Mirabeau, qui joint à ſes autres talens une préſence d'eſprit peu commune.

M. d'Eprémeſnil, dit-on, le jour même ou le lendemain de *têtes coupées*, avoit encore fait à l'Aſſemblée Nationale une motion qui n'avoit point été goûtée; on aſſure qu'il s'oppoſoit à la délibération *par tête*, & qu'il vouloit abſolument qu'on opinât par Ordre. (Il étoit bien temps de rebattre cetre vieille queſtion !) M. de Mirabeau ſe levea & lui dit : *Monſieur, Monſieur ! vous ignorez donc qu'à Paris on n'opine plus que par* TÊTES !

Un grand Seigneur à qui l'on conſeilloit de prendre la fuite, s'obſtinoit à vouloir reſter à Verſailles ; on lui repreſentoit que le peuple étoit très-animé contre ſa perſonne, & que ce n'étoit point là le moment de chercher à le calmer.... *Allez-vous-en*, ajoutoit-on, *croyez-moi*, *ſauvez-vous*, *l'intérêt que votre Chirurgien prend à votre ſanté doit vous engager à le croire, c'eſt de ſa part que nous vous en conjurons. Mon Chirurgien*, reprit-il, *eh ! qu'a de commun mon Chirugien avec la circonſtance où je me trouve ? --- C'eſt que, quoiqu'il ſoit du métier, il n'aime pas les* AMPUTATIONS. Cette plaiſanterie ne vaut pas la première.

L'Aſſemblée Générale députa pluſieurs de ſes Membres à Paris pour apporter des paroles de paix ; on annonça le deſſein qu'avoit conçu le Monarque de venir raſſurer ſa Capitale par ſa préſence. Cette promeſſe & la démarche du Roi aux États-Généraux calma un peu les eſprits ſans leur ôter pourtant leur défiance, & l'on chanta le

Te Deum à la Métropole, plutôt ſans doute pour remercier Dieu d'avance de la tranquillité qu'on attendoit, que pour ſe réjouir de l'état préſent des choſes.

Louis XVI s'étoit déterminé à venir à pied ſans cortége à l'Aſſemblée Nationale ; il étoit précédé de ſes deux frères. . . & ſes Gardes étoient mêlés avec la foule du peuple de Verſailles. Tout le monde ſait de quelle manière il fut reçu par les Députés, l'impreſſion heureuſe que fit ſon diſcours, & particulièrement la promeſſe de s'en rapporter à ce que feroit la Nation. Il dit *qu'il avoit donné ordre aux troupes de ſe retirer & de rejoindre leur garniſon.* C'étoit-là l'objet eſſentiel pour ranimer la confiance des François. Auſſi Louis XVI eut-il lieu d'être pénétré juſqu'aux larmes des cris de *Vive-le-Roi*, & des témoignages de reſpect, d'amour qu'il reçut de l'Aſſemblée.

Les Députés quittèrent leur ſalle pour reconduire Louis XVI au Château ; il s'y rendit encore à pied, ſans Gardes, entouré des Repréſentans de la Nation, que preſſoit de tous côtés une foule de peuple, dont l'allégreſſe annonçoit le règne de la liberté. On a imprimé dans pluſieurs brochures que tout cela s'étoit paſſé ſans tumulte ; on s'eſt trompé en cela comme en bien d'autres choſes. Il n'y a point eu d'accidens, il eſt vrai, mais peu s'en eſt fallu ; la multitude étoit ſi grande, que le Roi & ſes deux frères auroient été étouffés par les Députés qu'on pouſſoit de toutes parts contre les Princes pour voir de plus près ce ſpectacle intéreſſant, ſi les Gardes-du-Corps, de leur propre mouvement, n'euſſent fait une eſpèce de cercle, au nombre d'environ ſoixante, autour des Députés eux-mêmes, qu'on preſſoit malgré ſoi, entraîné par le torrent de la foule.

Une femme de Verſailles, chemin faiſant, ſe fit jour au travers des Députés, arriva près du Monarque, fit déranger aſſez bruſquement M. le Comte d'Artois, qui, marchant devant, lui cachoit la perſonne du Roi, ſe jetta aux pieds de Sa Majeſté, & lui dit avec attendriſſement : *Sire, ah! mon Roi, ce que vous venez de faire eſt-il bien ſincère? ne ſera-ce pas comme il y a quinze jours?* -- *Oui*, lui répondit Louis XVI encore plus attendri qu'elle, *oui ma bonne, cela durera toujours; jamais, jamais je ne changerai d'avis. . . jusqu'à mon dernier ſoupir.*

Ce trait, ainſi que l'allée & le retour du Roi, m'a été raconté par des Gardes-du-Corps qui s'y ſont trouvés depuis le commencement juſqu'à la fin.

On ne me ſaura peut-être pas mauvais gré de dire un mot des Gardes-du-Corps du Roi, puiſque l'occaſion s'en préſente naturellement. Ces braves Militaires, qui ne ſe ſont pas trouvés les moins embarraſſés dans ces conjonctures épineuſes, ont des droits à notre eſtime & à notre affection pour le patriotiſme qu'ils ont fait éclater dans ces temps de criſe; ils ſont unis à nous par un double lien, celui de la fraternité, comme hommes, & celui du dévouement à la Patrie, comme Citoyens.

Leur intention, dès le commencement des troubles, étoit conforme à l'honneur & aux ſentimens de tout François loyal. Ils avoient juré entr'eeux *qu'ils défendroient la perſonne du Roi juſqu'à la mort*, au cas qu'on voulût y attenter; (mais quel homme aſſez pervers auroit conçu ce projet abominable?) *qu'ils ne manqueroient jamais au ſerment qu'ils avoient fait en entrant au ſervice, de veiller à la conſervation des jours de la Reine & du Dauphin* (dont on les rendoit reſponſables,) *mais*

de ne pas faire le moindre mouvement contre le peuple, quelque chose qu'il tentât ; n'étant pas nés François, disoient-ils, *pour agir contre les intérêts de la France, & ne s'étant pas engagés à défendre les traîtres à la patrie, ni à protéger les jours des aristocrates.*

L'accomplissement de leur premier serment ne leur coûtoit rien ; car il n'est pas difficile de garder un Roi que tout le monde aime, que tous ses Sujets regardent comme leur père & leur ami, & qui est gardé par des cœurs tels que nous en avons en France.

La plupart d'entr'eux, se trouvant chaque jour à table d'hôtes avec un certain nombre de Députés, louoient leur courage, admiroient leur sagesse & les conjuroient de poursuivre la noble carrière qu'ils parcouroient sans se lasser & sans se rebuter des obstacles.

Quand on voulut d'abord leur faire faire des patrouilles dans la ville de Versailles comme aux Régimens étrangers pour maintenir le peuple, ils s'en plaignirent hautement, & déclarèrent d'une voix unanime, *qu'ils s'étoient engagés à monter la garde auprès du Roi, & non pas à molester leurs Concitoyens.* Un de leurs Maréchaux de Logis ayant été chargé par eux de porter leurs intentions à l'Officier supérieur, celui-ci changea le sens de leurs dispositions, & se plaignit de ce que *ces Messieurs refusoient le service*, ce qui étoit absolument faux. Le Maréchal des Logis fut cassé à la tête du Corps, qui résolut de rendre la bandoulière plutôt que de souffrir que les Chefs cassassent ainsi leurs Officiers sur un faux prétexte. Le Maréchal des Logis fut rétabli dans son grade, & ce fut la Reine qui le demanda. Les Gardes-du-Corps charmés de cet acte de justice,

allèrent en Corps chez la Reine pour l'en remercier ; la Reine leur fit cette réponſe remarquable : *Nous ſommes trop heureux, Meſſieurs, de trouver cette occaſion pour vous donner des marques de notre reconnoiſſance & de notre attachement.*

Les Gardes-du-Corps ſe promenoient tous les jours dans Verſailles avec les Officiers des régimens étrangers qu'on avoit, pour ainſi dire, campés dans l'Orangerie. Ils cauſoient enſemble des affaires du temps, plaignoient le malheur de leur poſition reſpective, on ne peut pas plus embarraſſante en effet, & ſe promettoient mutuellement de ſervir le Roi en bons Sujets, & les François en bons Patriotes ; mais de ne jamais ſe prêter aux intentions pernicieuſes des ennemis de l'Etat.

Ces détails ſont d'autant plus intéreſſans, que toute la France eſt imbue de faux principes ſur les véritables ſentimens d'une infinité de braves gens que l'on compromet par des ſoupçons déshonorans, & qui ont des droits réels à ſa reconnoiſſance & à ſes éloges

Louis XVI avoit laiſſé ſur les bureaux de l'Aſſemblée Nationale une lettre contenant le rappel de M. Necker. On ne ſavoit pas au juſte quelle route cet homme illuſtre avoit priſe ; on diſoit ſeulement que M. de Montmorin, ſon ami, lui avoit conſeillé de ne s'arrêter nulle part ſur les terres de France, & de ſe porter promptement aux frontières les plus voiſines de Paris, ce qui faiſoit préſumer qu'il avoit pris le chemin du Hainault Autrichien ; tantôt on le croyoit à Bruxelles, tantôt on le diſoit à Genève ; la vérité eſt qu'il étoit allé en Suiſſe ; mais comme on le lui a dit ſur ſon paſſage en différentes villes : *quelque contrée de l'Europe que choisît ce grand homme pour lieu de*

ſon exil, la gloire devoit le ſuivre par-tout, comme la juſte récompenſe de ſes vertus, faites pour être appréciées dans tous les pays du monde.

Un Prince dont je n'ai pas encore parlé, captivoit en ſecret l'attention de toute la France, ſans chercher à la captiver. Le Duc d'Orléans, qui depuis deux ans & plus avoit fait oublier par ſes bienfaits les petites incartades de ſa jeuneſſe, jouoit un grand rôle ſans paroître en public. Pluſieurs perſonnes lui ſoupçonnoient même des vues dont toute ſa conduite a prouvé qu'il étoit incapable. En effet, il empêchoit tout ce qu'il étoit en ſon pouvoir d'empêcher. Il voyoit avec douleur la licence effrenée qui régnoit au Palais-Royal; il tenta pluſieurs fois d'en réprimer les excès, mais il avoit beaucoup de ménagemens à garder avec des gens entouſiaſtes qui auroit interprété ſes actions les plus innocentes en mauvaiſe part. Il s'étoit montré conſtamment l'ami du peuple & le fidèle partiſan de la Nation. Non content des ſecours innombrables qu'il avoit répandus pendant l'hiver parmi la claſſe indigente des Pariſiens, il n'avoit pas démenti un ſeul inſtant ſes généreux principes; il venoit tout récemment encore de faire la remiſe de ſes droits dans un de ſes plus beaux apanages, & cette remiſe ſe montoit au moins à la ſomme de trois cents mille francs: il n'avoit pas ſeulement propoſé, comme bien d'autres, l'abolition de ſes privilèges; mais il avoit réaliſé cette propoſition magnanime, & quoique ce ſacrifice fût immenſe, il venoit de le faire de lui-même ſans reſtriction & même ſans regret.

Je ſuis toujours étonné qu'on ſoit Prince & qu'on ne ſe concilie pas l'amour des peuples, quand je penſe qu'il eſt ſi facile en France à tout ce qui tient au haut rang, de ſe faire adorer des

François ! Un grand Seigneur n'a qu'à le vouloir, il eſt sûr que tous les cœurs lui ſerviront de ſauve-garde : qu'au lieu de ſe rendre inacceſſible, il laiſſe à tout le monde un libre accès auprès de ſa perſonne ; qu'au lieu d'affecter un air de grandeur en public, il affecte un air riant & qu'il rende le ſalut à ceux qui le lui portent ; qu'au lieu de vexer ſes vaſſaux par des taxes qui n'enrichiſſent que ſes Intendans, il évite avec ſoin de les écraſer ; qu'il proportionne ſes ſecours à la misère des temps ; qu'il ait l'air de s'égaler au dernier des hommes : il eſt bien sûr d'être par-tout chéri, révéré, on défendra par-tout ſa cauſe comme celle de la Divinité même, & plus il paroîtra ſe raprocher de ſes inférieurs, moins ſes inférieurs oublieront ce qu'il eſt. Au lieu de languir dans une morgue odieuſe, de s'iſoler dans ſon Palais, de traîner une vie remplie de ſoupçons, de défiance & d'apathie, il coulera des jours fortunés au ſein de l'abondance & de la gaieté, ſans qu'il ait jamais pour cela un habit de moins dans ſa garde-robe, une voiture de moins dans ſes remiſes & un plat de moins ſur ſa table. Les François ſavent gré à un Prince, d'un ſourire, d'un mot gracieux ; mon Dieu ! que de Princes étrangers voudroient à ce prix gagner le cœur de leurs ſubalternes ! Pourquoi donc ces principes, ſource féconde de félicités, n'entrent-ils pas dans le plan de l'éducation qu'on donne aux Princes ? . . . . .

Les troupes n'avoient pas encore évacué les environs de Paris ; il leur falloit, diſoit-on, un jour ou deux pour ſe repoſer de leurs fatigues, pour ſe mettre en marche avec ordre & pour emporter leurs bagages. Les Citoyens, défians craignirent encore que ce retard ne fût un prétexte pour faciliter quelqu'incurſion aux

barrières. On vint le Jeudi ſoir avertir MM. de l'Hôtel-de-Ville qu'un détachement de Dragons & de Huſſards étoit venu par des chemins détournés aux barrières de Belleville & de Meſnilmontant, & qu'ils avoient deſſein de profiter de l'obſcurité de la nuit pour emporter avec eux les pièces de canon qu'on y avoit braquées.

On forma une patrouille de Volontaires de ſoixante Citoyens; ils furent tous pris dans ma rue, & je me fis gloire d'être du nombre. Nous fûmes inſpectés les premiers par M. de la Fayette, & nous merchâmes toute la nuit hors des barrières de Belleville & de Meſnilmonrant, où nous n'eûmes d'autre déſagrément à éprouver que la pluie froide qui nous inondoit, & les boues, où nous ſemblions avoir pris racine lorſque nous y reſtions des heures entières immobiles & ſans parler, pour écouter ſi tout étoit calme aux environs. Les canons en queſtion étoient encore à leur place; mais le temps avoit été trop court pour faire régner dans tous les Corps-de-garde l'ordre qu'on vouloit y établir; on agiſſoit forcément avec tant de précipitation, que le *mot de l'ordre* n'étoit pas le même dans toutes les Patrouilles, ce qui faiſoit regerder des véritables Citoyens comme de fauſſes Patrouilles: il arriva ſouvent auſſi que des gens ſans aveu & même ſuſpects, ſe réuniront en corps de Patrouille; nous en arrêtâmes une de cette eſpèce, nous la déſarmâmes, nous l'inveſtîmes & nous l'emmenâmes avec nous, tandis que les autres Patrouilles bourgeoiſes en faiſoient autant de leur côte.

A propos de *mot d'ordre*, voici une anecdote qui peut trouver place ici. un de mes amis, commandant la Milice de Belleville, avoit reçu pour mot de l'ordre, *Philadelphie* & *Waſinghton*;

il rencontre une Patrouille de ſon Diſtrict commandée par un payſan ; ce brave homme qui n'avoit jamais lu l'Hiſtoire des Etats - Unis de l'Amérique, s'étoit mis l'eſprit à la torture pour retenir ces mots-là ; mais il les retint mal, de ſorte qu'en rencontrant ſon Capitaine, il lui dit gravement à l'oreille, *Colaphie* & *Mirliton*. On prétend qu'un Ouvrier du fauxbourg Saint-Marceau, au lieu de dire, *liberté*, *libertas*, s'aviſera de dire, *Fiat voluntas tua*. Cela prouve au moins qu'il ſavoit ſon *Pater*.

Rien n'échappoit à la défiante ſagacité des Pariſiens ; ils auroient vu voler une mouche, tout étoit arrêté, interrogé, ſaiſi en cas de beſoin & conduit à l'Hôtel-de-Ville. On ne laiſſoit ſortir perſonne de la ville ; & cette précaution, qui fut priſe ſoigneuſement dès le Mardi matin, auroit dû avoir trois jours plutôt.

Le Vendredi 17 Juillet, jour fixé par le Roi pour ſon voyage à Paris, les Milices Bourgeoiſes ſe diſposèrent à l'attendre ſous les armes & à garder ſon paſſage depuis la barrière de la Conférence juſqu'à l'Hôtel - de - Ville ; c'eſt-à-dire, environ l'eſpace d'une lieue commune de France en comptant les détours. Il régnoit dans tous les poſtes un ordre admirable, & la foule ſe porta par tout où Sa Majeſté devoit paſſer, ſans que perſonne fût preſſé ni écraſé par les voitures ; tant il y a de différence entre une Milice compoſée de Citoyens & une Milice formée de Soldats entièrement dévoués au ſervice des Grands.

Dès ſept heures du matin, tout le monde étoit ſous les armes, & le Roi n'arriva à Paris que vers les trois heures après-midi. Avant qu'il fût à la barrière, les Gardes-du-Corps qui s'étoient rendus du même côté au nombre de quatre cents, députérent quatre de leurs camarades l'un après

l'autre, pour ſonder les diſpoſitions des Pariſiens ſur leur compte. Ils étoient jaloux de captiver leur ſuffrages, parce qu'ils n'avoient pas ceſſé de s'en rendre dignes. Ces Meſſieurs parcouroient à pied les rues entre les deux haies de Gardes Bourgeoiſes, n'ayant pour toute arme que leur épée au côté, tenant leur chapeau à la main & ſaluant à droite & à gauche. Chaque compagnie les arrêtant pour leur demandeur ſi le Roi devoit bientôt arriver; on les félicitoit enſuite, ſouvent on les embraſſoit avec effuſſion de cœur, & j'en connois un qui mit trois heures à venir de la barrière juſqu'au Palais-Royal.

La Milice Bourgeoiſe de Verſailles avoit eſcorté le Roi juſqu'à Sève; là, elle fut relevée par celle de Paris, à laquelle elle voulut ſe joindre; de ſorte que le cortège de Louis XVI étoit compoſé de plus de vingt mille hommes ſur la route. Mais ce fut bien autre choſe dans Paris; car on prétend qu'il y avoit ce jour-là plus de deux cent cinquante mille Citoyens ſous les armes, y compris les Gardes-Françoiſes, les Soldats du guêt, les Soldats de tous les régimens qui avoient quitté leurs drapeaux pour ſe joindre aux Pariſiens, & les Patrouilles répandues dens les autres quartiers de la ville pour veiller au bon ordre.

A la barrière, M. Bailly, Maire de Paris, lui préſenta les clefs de la ville; alors MM. les Gardes du Corps, qui n'avoient ſuivi le cortège que comme ſimples particuliers, furent conſignées aux portes de la Ville, ſans pouvoir entrer. Leur deſſein étoit; 1°. de reſter là pour ſavoir ce que deviendroit le Monarque dans une conjecture auſſi délicate; 2°. pour ſupplier les Pariſiens de leur permettre de le garder comme à l'ordinaire, ſi on vouloit le retenir dans la Capitale, comme le bruit en avoit couru; ou du moins de les aſſocier en commun avec les Bourgeois qui monte-

roient la garde auprès de ſa perſonne ; 3°. d'aller ſe réunir ſur la butte de Saint-Cloud, au-deſſus ce Sève, ſi le Roi revenoit, content de ſon voyage, & de ſe préſenter tous devant lui pour l'aſſurer de leur fidélité.

Comme j'avois monté la garde toute la nuit, je ne me mêlai point parmi les Citoyens qui portoient les armes ſur le paſſage du Roi ; mais j'allai dans une maiſon de la rue Saint-Honoré, j'y montai ſur un tabouret, tout exprès pour obſerver l'air & la contenance du Monarque ; car c'étoit ſur lui ſeul que mes yeux attentifs vouloient ſe porter.

De temps en temps, je quittai mon tabouret pour parler aux Citoyens Soldats : mes amis, leur diſais-je, recommandez bien à tous les Bourgeois, & ſur-tout aux femmes, de ne point effrayer notre Roi par des cris tumultueux ; dans un moment comme celui-ci, la moindre clameur paroîtroit une alerte, & pourroit l'épouventer. Ne lui faiſons pas de peine ; car la démarche qu'il fait aujourd'hui prouve bien à quel point il mérite notre amour:

Tous ceux à qui je parlois, partageoient davance mes ſentimens. Tous s'accordoient à faire régner parmi le Peuple le plus grand ordre & la plus parfaite tranquilité. Le cœur de tous les honnêtes gens palpitoit ; un ſentiment involontaire de trouble & d'effroi s'étoit emparé de leur ame ; on craignoit qu'une tête exaltée, un ſcélérat ſoudoyé peut-être. . . . Que ſait-on ? . . . . la circonſtance étoit ſi nouvelle ! ſi critique ! . . . Ah ! Dieu, qui pouvoit répondre de l'événement? un inſtant pouvoit cauſer un malheur affreux, & plonger la France dans un abîme de maux & de chagrins. C'eût été pour lors qu'on eût fait valoir hautement les accuſations atroces dont on chargeoit les Pariſiens.

Le

Le Roi entra dans Paris, précédé & ſuivi de deux ou trois mille jeunes gens à cheval, & d'un bien plus grand nombre de jeunes gens à pied; il n'avoit pour équipage que deux voitures à huit chevaux, en comptant la ſienne, qui étoit en avant. Il alloit à tour de roues; des Bourgeois marchoient aux deux portières de ſon carroſſe; ſon cocher, ſon poſtillon, ſes chevaux, tout étoit mis avec la plus grande ſimplicité. Jamais Roi de France ne fit une entrée moins brillante & plus intéreſſante à la fois.

Il étoit lui-même habillé en ſimple Bourgeois; ſon teint étoit moins animé qu'à l'ordinaire, il étoit même un peu pâle, & cette pâleur donnoit une nouvelle expreſſion à ſa phyſionomie: ſa taille avantageuſe étoit encore relevée par la modeſtie de ſa miſe; & ſa triſteſſe donnoit une ſorte de relief à l'air de bonté, répandu ſur tous ſes traits. Il s'appuyoit de tems en tems ſur la barre, qui étoit devant lui; &, promenant à droite & à gauche des regards étonnés, il conſidéroit en ſilence tout cet appareil nouveau d'armes & de Soldats, qui frappoient ſes yeux, de quelque côté qu'il cherchât à les fixer.

Toute ſa marche avoit quelque choſe de plus ſombre qu'impoſant; une partie de l'Aſſemblée Nationale, marchant à pied autour de ſa voiture en coſtume de cérémonie, avoit un air inquiet, agité; & perſonne ne paroiſſoit gai: en effet, les plaies étoient ſi profondes & ſi récentes, l'avenir ſi incertain, qu'il n'étoit guères poſſible encore de s'abandonner à la joie.

Pluſieurs journaux ont imprimé qu'on avoit crié *Vive le Roi* dès ſon arrivée aux barrières. Cette circonſtance eſt abſolument fauſſe; depuis la barrière juſqu'à l'Hôtel-de-Ville, on n'a répété d'autre cri dans Paris que *Vive la Nation*! ſoit qu'on s'entendît pour faire comprendre au

Monarque que la Nation s'identifioit avec lui, ſoit qu'on n'osât trop encore compter ſur un Souverain, toujours diſpoſé à faire le bien, & ſouvent la dupe de ſes adulateurs. Il eſt de fait qu'on n'a crié *Vive le Roi*, que lorſque Louis XVI ſortit de l'Hôtel-de-Ville pour retourner à Verſailles. Mais une circonſtance remarquable, & qui ne doit pas être omiſe, c'eſt que la muſique, qui précédoit & ſuivoit le Roi, ne joua point d'autre air tout le tems qu'il fut à Paris, que celui du *quatuor* de Lucile : *Où peut-on être mieux qu'au ſein de ſa famille ?* Ce trait ingénieux devroit valoir, ce me ſemble, une récompenſe à celui qui en a donné le premier l'idée.

Le ſieur Nodille, dont j'ai déja parlé, avoit fait ranger ſur le Pont-neuf des canons en face du paſſage du Roi ; mais à l'embouchure de chaque canon, il avoit fait mettre des bouquets magnifiques, & des bouquets à la lumiere, précaution digne d'éloges, puiſqu'elle ſembloit par-là dire à Louis XVI : *Votre préſence nous a déſarmés ; & ſous vos pas les fleurs ſuccèdent aux traits meurtriers, dont vos ennemis & les nôtres nous avoient forcés de nous munir.*

Arrivé à l'Hôtel-de-Ville, le Roi prit place ſur le Trône qu'on lui avoit préparé. M. de Lally Tolendal fit un diſcours comme tous ceux qu'on connoît de lui, c'eſt-à-dire, plein de cette véritable éloquence, devenue ſi rare aujourd'hui, qui va droit au cœur.

Le Monarque n'avoit pas la force de parler ; tout ce qu'il put dire, après les honneurs qu'on lui eût rendus, ce furent ces paroles, qu'on pouvoit regarder comme un ſerment ſolemnel, & qui renferment bien des choſes en peu de mots : *Mon peuple peut toujours compter ſur mon amour.*

Avant de deſcendre l'eſcalier de la Ville, il

parut à l'une des fenêtres de la grande salle; & sa présence fit succéder l'ivresse de l'attachement à la morne incertitude qui avoit régné jusques-là.

Ce fut alors que les cris de *Vive le Roi* retentirent par toute la Capitale. Sa voiture étoit entourée de Bourgeois de toutes les classes; il y en avoit sur le siége du cocher, & même sur l'impériale. On remarqua sur la physionomie de ce Prince une toute autre expression que celle qui s'y peignoit auparavant. Il sourioit de bon cœur à tout le monde, & paroissoit aussi joyeux qu'il avoit paru triste à son arrivée.

A la barrière, il reprit le cortege, qui l'avoit amené jusqu'à Paris; & à Sève, il vit avec le plus grand plaisir tous ses Gardes-du-Corps, qui étoient descendus promptement de la montagne pour lui offrir leurs services accoutumés. Plusieurs d'entr'eux se détachèrent en avant pour aller porter au Château la nouvelle de son retour. La Reine en l'aprenant, parut sortir d'une profonde léthargie; elle prit le Dauphin dans ses bras, & vint avec empressement à la rencontre du Roi. Elle étoit plongée pendant tout son voyage dans la plus mortelle inquiétude; & toute la Cour la partageoit.

On assure qu'à la barrière, un Bourgeois de Paris, qui se trouvoit sur le siége du carosse du Roi, passa la main dans la voiture, que le Roi la saisit, la serra dans la sienne; que le Bourgeois lui dit : *Adieu, notre bon père & notre ami; nous serons toujours tes enfans.* Mais cette anecdote mérite confirmation.

Telle est l'histoire du voyage de Louis XVI à Paris; voyage mémorable dans les fastes de la Nation; voyage qui prouve à toute l'Europe le courage & la confiance du Monarque des François, comme l'affection & la fidélité des

F ij

François envers leur Monarque. Ce trait d'héroïſme, dans un pareil moment, fait infiniment d'honneur à Louis XVI ; mais il le falloit, pour réconcilier les Sujets avec leur Prince, pour raſſurer les eſprits de part & d'autre, & pour convaincre les gens mal-intentionnés de la pureté de nos motifs.

La révolution de la Capitale fut un ſignal pour toutes les Provinces. Le Peuple de différentes Villes imita celui de Paris ; Beſançon, Dijon, Mâcon, Soiſſons, Laon, la Fère, Rouen, Caen, Veſoul, & une infinité d'autres Villes, devinrent en une ſemaine le théâtre de la révolte. Par-tout des Milices Bourgeoiſes furent créées à *l'inſtar des nôtres* ; à Laon, à Chartres, à Mortagne au Perche, on força les Aides & les Gabelles à mettre le ſel à 6 ou 7 ſous la livre, le tabac à 24 ou 25 ſous, & à modifier les droits qui ſe percevoient ſur les boiſſons. Tous les Chefs des Bureaux de la Ferme devinrent ſuſpects ; pluſieurs furent vivement pourſuivis, & quelques-uns furent la victime de la fureur du Peuple. L'Aſſemblée générale, ſentant plus que jamais le beſoin preſſant de travailler à la Conſtitution, furent encore obligés de ſuſpendre ce travail important, pour tâcher de remédier aux déſordres qui troubloient le Royaume.

La cherté du pain étoit toujours le premier mobile des révolutions. Le Peuple mouroit de misère ; les ouvriers erroient ſans occupation ; de-là, le nombre des brigands, qui ſe répandoient dans les campagnes pour piller & voler. Quoiqu'on ait exagéré le récit de leurs brigandages, il n'en eſt pas moins vrai que les fléaux de toute eſpèce, & particuliérement celui-là, étoient la ſuite naturelle de la misère des Peuples & du déſœuvrement des artiſans. Que veut-on que faſſent des milliers d'hommes, qu'on

renvoie des manufactures, qu'on laisse sans asyle & sans pain, & cela, dans une révolution générale ? Quelle mal-adresse inconcevable de la part des principaux moteurs de tous ces troubles ! On arrêta dans les bois de S. Amand en Flandres, en un seul jour, cent dix-neuf de ces malheureux, qui avoient mis à contribution les Châteaux & les Abbayes ; ils allèrent à l'Abbaye de Vicoigne, à deux lieues de Valenciennes, & sommèrent les Religieux-Prémontrés de leur donner seize mille francs, sous peine d'incendier leur Maison. Deux de ces brigands furent pendus le lendemain à Valenciennes ; on ne savoit pas encore ce que deviendroient les autres, lorsqu'on m'apprit cette nouvelle. Ce qu'il y a de plns singulier, c'est qu'ils avoient à leur tête un homme bien né, décoré, exerçant même une charge très-honorable. Cet homme, père de famille, dont je tais le nom, a, dit-on, gardé pour lui le butin qu'avoient pris tous les malheureux qu'il conduisoit, & s'est sauvé par les bois sur les terres de l'Empereur.

Parmi les gens suspects, que le Peuple de Paris demandoit à grands cris, deux sur-tout étoient l'objet de la haine publique ; M. Foulon, Conseiller d'Etat, & M. Berthier de Sauvigny, son gendre, Intendant de Paris.

Le premier, violemment soupçonné d'accaparer les grains, & désigné pour remplir le Ministère de la Guerre en sous-ordre, étoit depuis vingt ans l'homme de France le plus exécré du Peuple. A chaque changement de Ministre, on craignoit toujours de le voir en place ; & son nom étoit un épouvantail qu'on mettoit en avant, comme quand les mères & les bonnes content à leurs enfans des histoires de *loups-garoux*. On lui attribuoit un propos digne de Néron ; il avoit dit, assuroit-on, que si *jamais il étoit Ministre*,

il vouloit faire manger du foin aux François. Depuis ce temps, il étoit devenu, pour ainſi dire, la *bête noire* de tous les honnêtes gens.

N'ignorant pas à quel point on le déteſtoit à Paris, il s'étoit réfugié dans ſa terre de Viry ; où ſes Payſans, qui ne l'aimoient pas plus que les Pariſiens, l'avoient ſaiſi, avoient donné avis de leur capture, & demandé une eſcorte pour l'amener dans la Capitale. Il fut conduit à l'Hôtel-de-Ville, où on l'interrogea ; il y reſta une partie de la matinée & de l'après-midi du Mercredi 22 Juillet.

Une foule immenſe attendoit ſur la place de Grêve qu'il fût convaincu & puni. Comme il tardoit à ſortir de la ſalle, on l'alla chercher, & le Peuple s'en empara. On le traîna ignominieuſement juſqu'à la fatale lanterne, ſuſpendue à une potence de fer au coin de la maiſon d'un Epicier, où l'on avoit déja fait pluſieurs exécutions. Déja la corde attachée à cette potence étoit diſpoſée à le ſaiſir ; le Peuple le fit mettre à genoux, & demander pardon à Dieu, au Roi & à la Nation. On l'accabla d'injures & d'humiliations. Un homme du Peuple lui donna ſa main à baiſer ; ce malheureux ne ſe refuſoit à rien de ce qu'on lui faiſoit faire, & ſupplioit ſes ennemis de le renfermer & de lui laiſſer la vie. Mais on lui paſſa la corde autour du col, & on le guinda au haut de la lanterne ; la corde caſſa ; il tomba ſur ſes genoux ; & il imploroit encore la pitié du Peuple, quoiqu'à demi mort, par les contuſions qu'il avoit à la tête & par tout le corps ; on le monta de nouveau à la potence, où il expira ; auſſi-tôt on lui trancha la tête, qu'on promena par-tout au haut d'une pique, tandis qu'une foule de gens effrénés traînoit dans la fange des ruiſſeaux ſon cadavre nu & mutilé.

Telle fut la fin d'un Conſeiller d'Etat, homme

d'esprit, que son caractère dur & ses grandes richesses avoient rendu l'exécration du Peuple, sans qu'on pût spécifier légalement contre lui un chef d'accusation fondée.

On avoit mis à la bouche de cet infortuné un baillon fait d'une poignée de foin, pour le punir des intentions & du propos qu'on lui attribuoit; & sa tête défigurée offroit avec cet accessoire un spectacle qu'on ne pouvoit envisager sans frémir.

On assure que M. Foulon avoit un gendre en place dans une province où il s'étoit gagné tous les cœurs par ses bienfaits & par ses vertus. Les Paysans de sa terre l'adoroient; & ils venoient de former une garde volontaire autour de lui pour qu'il ne lui arrivât aucun mal. Sa Femme, fille de M. Foulon, étoit partie, dit-on, avec un certain nombre de ces Paysans pour aller chercher son père; mais elle apprit en route l'événement affreux, qui la privoit pour jamais, & de la maniere la plus terrible, de l'auteur de ses jours.

On avoit appris à Paris que M. Berthier avoit été arrêté dans les environs de Compiegne, & conduit dans cette Ville, où les habitans le gardoient à vue; une cavalcade nombreuse de Parisiens, avec un Electeur, (M. Rivière) étoit allé le chercher. Il arriva justement à Paris le soir même de l'exécution de son beau-père. Le cortège étoit très-long, & la foule des spectateurs immense. On dit qu'aux barrières, M. Berthier pria qu'on fermât le cabriolet, où il étoit, pour ne pas l'exposer aux regards insultans du Peuple. Mais on n'eut pas pour lui cet égard; on découvrit même la voiture tout-à-fait, pour qu'il pût être vu de tout le monde.

Il avoit conservé pendant la route un assez grand sang-froid; il causoit avec l'Electeur sans paroître altéré; il croyoit sans doute qu'on

alloit le conduire à la Ville, d'où il feroit tranf-féré à l'Abbaye pour être jugé dans les formes. Quand il fut près de S. Merry, on lui pré-fenta la tête fanglante de fon beau-père; ce trait de férocité, qui glace les fens, fit fur lui une impreffion, qui le bouleverfa tout entier. Il pâlit, & fes yeux perdirent leur première férénité.

Rendu à l'Hôtel-de-Ville, il fut interrogé, & fon porte-feuille vifité. Mais la féance étoit tellement troublée par les clameurs de la multitude qui l'attendoit à la Grêve, qu'il ne fut pas poffible d'examiner fa conduite de fang-froid. On s'impatienta des délais; on força les barrières, & l'on monta en défordre jufqu'à la falle, où étoit l'Intendant : il parut lui-même céder à l'empreffement funefte qu'on témoi-gnoit; il comptoit qu'il ne s'agiffoit que d'aller en prifon, & que le Peuple étoit avide de l'y conduire fur-le-champ. M. le Marquis de la Fayette & les Chefs des Comités demandèrent inftamment qu'on laifsât à M. Berthier le tems de révéler tout ce qu'il favoit; M. de la Fayette alla même jufqu'à fe mettre à genoux pour im-plorer la pitié du Peuple; tout cela fut inu-tile. M. Berthier fut entraîné hors de la falle, & conduit fur la place par une troupe de gens furieux; en defcendant l'efcalier, il dit en fré-miffant : *ce peuple eft bien bizarre avec fes cris...* Arrivé près de la fatale lanterne, on lui paffa une corde neuve autour du cou; à ce fpecta-cle, il devint furieux lui-même; l'approche de la mort lui donna des forces; il faifit le fufil d'un homme, qu'il vit à fes côtés, & maltraita tout ce qui vouloit le violenter. Il eut la force de fe débarraffer deux fois de la corde, qu'on lui paffoit; & ce ne fut que par des coups de bayonnettes qu'on parvint à lui arracher la vie.

Il reſpiroit encore, quand on eut la barbarie de porter la main juſqu'au fond de ſes entrailles palpitantes, & de lui arracher le cœur, qu'on porta, comme un trophée, à l'Hôtel-de-Ville. Ce ſpectacle inoui fit friſſonner tous les Membres du Comité; ils reſtèrent interdits & muets, & ils n'eurent pas même la facilité de répandre une ſeule larme. La tête de l'Intendant fut coupée & promenée, comme les autres, aux regards de tous les Citoyens confondus.

Il eſt à préſumer, & pluſieurs perſonnes l'ont cru, que M. Berthier étoit entouré à la Grêve de gens plus coupables que lui, qui l'avoient ſervi peut-être dans ſes deſſeins, qui lui avoient promis le ſecret & la fidélité, & qui les premiers ont animé le Peuple à s'en défaire, pour ne pas lui laiſſer le temps de ſe juſtifier. Quoi qu'il en ſoit, les cruautés qu'on s'eſt permiſes envers cette malheureuſe victime de l'ambition, feroient peu d'honneur au Peuple François dans l'eſprit des étrangers & aux yeux de la poſtérité, s'il ne falloit pas les attribuer à la vengeance particuliere de quelques individus, qui ne ſont pas le Peuple.

M. Berthier étoit père de huit enfans, tous recommandables par leurs mœurs, par leurs talens, par la phyſionomie la plus heureuſe, & par l'éducation ſoignée qu'ils ont reçue. Le tems ſeul deſſillera nos yeux ſur le fond des choſes, que nous ne pouvons pas pénétrer. Les décrets éternels ſont au-deſſus des calculs de l'eſprit humain; & le ciel punit quelquefois dans un moment d'effervefcence les crimes commis pendant une longue ſuite d'années.

La mort de M. Berthier, & les circonſtances qui l'accompagnèrent, durent être un coup de foudre pour tous les François qui avoient trem-

pé directement ou indirectement dans la trahiſon. Ceux même qui n'étoient nullement coupables, avoient tout lieu de redouter la fureur d'un peuple, qui jugeoit les gens ſans les entendre. Les Princes & les grands Seigneurs qu'on regardoit comme ſuſpects, devoient plutôt s'irriter de cette leçon qu'en profiter; car le cœur de l'homme eſt toujours le même; la vengeance ſuccède au repentir, & les coupables dont on pourſuit trop loin le châtiment, finiſſent ordinairement par ſe révolter & s'aigrir encore davantage. Il eſt probable que des chevaliers d'induſtrie, des oiſifs & des eſpions, intéreſſés à faire changer la face des choſes, ſe répandoient ſecrétement parmi le peuple, l'animoient à la vengeance par de faux rapports & lui ſuggéroient des idées & des ſoupçons mal fondés pour mettre la diviſion dans les deux partis, pour profiter du trouble & du déſordre, & pour aller enſuite porter le même eſprit d'animoſité parmi les gens du parti oppoſé. On ne vouloit ſans doute qu'étendre le ravage & le meurtre, en abuſant de la foibleſſe d'un peuple naturellement bon & facile à ſe prêter aux impreſſions qu'on lui donne; on avoit trouvé dans Paris des milliers d'orateurs enthouſiaſtes, lorſqu'il s'étoit agi de ſemer la diſcorde; on n'en chercha pas un ſeul dans le moment où l'on en avoit le plus grand beſoin, pour parler le langage de la raiſon; & les voix qui s'étoient fait entendre infatigablement en faveur de la révolution, ſe cachèrent & gardèrent le ſilence, quand il fallut prècher l'union & la bonne intelligence.

On cherchoit par-tout les coupables proſcrits, dont on prétend que la liſte augmentoit chaque jour; & la défiance du peuple, qui avoit d'abord produit un bon effet, s'alimentoit par

tout ce qu'il entendoit dire : on lui faiſoit à chaque inſtant de faux rapports, on alarmoit ſa ſécurité renaiſſante par des *riens*, dont on lui faiſoit des monſtres ; comme il avoit lieu d'être toujours ſur la défenſive, il adoptoit avidement toutes les ſuggeſtions ; & la démarche la plus innocente lui devenoit ſuſpecte. Telle eſt la ſuite ordinaire de l'état d'anarchie, dans lequel nous étions tombés.

En effet, l'anarchie étoit préciſément le fléau le plus abominable, qu'on eût à redouter en France, & ſur-tout dans une Ville comme Paris, où les intérêts, les paſſions & les opinions ſont perpétuellement diviſés, oppoſés, & dans une activité dangereuſe. Paris fourmille de gens de toute eſpèce ; c'eſt le centre des arts & des lettres ; la jalouſie s'y déploie plus librement qu'ailleurs ; un mot échappé à contre-temps peut y coûter la vie ; une femme vindicative peut perdre un homme à qui elle en veut, en lui imputant des torts qu'il n'a pas ; un auteur jaloux des ſuccès d'un confrère peut le calomnier ſous le beau prétexte du bien public ; un grand, un riche noté dans un ouvrage antérieur, peut ſoudoyer des ſcélérats pour aſſaſſiner l'honnête homme, qui a démaſqué le vice ; un amant peut y tuer ſon rival ſous prétexte qu'il n'eſt pas encore adroit à porter les armes, &c. &c. Qui pourroit ſonder les intentions qui ont occaſionné des milliers d'accidens ? qui pourroit prévoir tous les maux qui réſultent de l'anarchie ? & de tous ces maux-là, le pis ſans contredit eſt de reſter impunis ; & tous ces maux-là ſe font toujours au nom de la Patrie & ſous l'air du zèle le plus noble & le plus déſintéreſſé. On ſe défait pour l'amour de la Patrie de tous ceux qu'on n'aime pas ; Le plus hardi cherche querelle au plus timide ; le plus fort

condamne le plus foible ; les loix reſtent muettes & ſans vigueur ; & le plus honnête homme du monde peut ſans y ſonger, devenir la proie d'un coupable, qui ne demande pas mieux que de détourner les yeux du public ſur ſon voiſin, de peur qu'on ne prenne garde à lui. Providence éternelle ! ſans ton ſecours, plus puiſſant que tous les efforts de la méchanceté humaine, des milliers de juſtes diſparoîtroient en criminels de la ſurface de la terre, & les hommes pervers y reſteroient avec les honneurs de la vertu ! Tu nous a protégés juſqu'à préſent ! ne te laſſe pas de nous protéger encore ; car il n'y a plus ni loi, ni juſtice parmi nous, & c'eſt en toi ſeule que nous eſpérons, pour ne pas tomber plus avant dans l'abîme du chaos & des déſordres de toutes eſpèces qui menacent de nous engloutir !

On a vu au ſiége de la Baſtille un jeune homme bien né, riche de quinze mille livres de rentes & fils unique d'un père généralement eſtimé, lutter contre les approches de la mort, pour avoir fait éclater un mouvement involontaire d'humanité. On vouloit arracher la vie à un pauvre vieillard invalide, qui demandoit grace à genoux. Le jeune homme s'écria malgré lui : *Ah ! mon Dieu ! quelle cruauté ! pourquoi faire périr ce vieillard ? il n'a fait que ce qu'on lui ordonnoit. Il ſeroit bien plus beau & bien plus généreux de l'épargner.* A ces mots, le jeune homme fut entouré, on le ſaiſit au collet, &, ſans examiner ce qu'il étoit, on envoya chercher une corde pour le pendre ; on lui avoit déja arraché une partie de ſes cheveux, & déchiré ſon habit & ſa chemiſe ; il vit mettre un clou dans la muraille, il vit apporter la corde... &, lorſqu'on la lui paſſoit autour du col, le ciel dirigea de ce côté les pas d'un citoyen de ſes amis, qui commandoit une patrouille ; il fit

entendre au peuple que ce jeune homme étoit innocent, bon patriote ; & on ne lui fit grace qu'à condition qu'on le conduiroit à son domicile, pour savoir la vérité.

Ces excès épouvantables sont la suite nécessaire des grandes révolutions. La faute en est à ceux qui ont le premiers occasionné tous ces malheurs ; car enfin, s'il avoient eu la moindre notion de tout ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance, ils auroient su qu'il ne faut jamais opprimer le peuple, non-seulement parce que toute oppression est un crime, mais encore parce que la nation la plus aimable & la plus douce, quand on la pousse about, se livre à tout ce que le désespoir & la rage ont de plus affreux, ne connoît plus ni les loix du ciel, ni celles de la terre, foule aux pieds les devoirs de la nature, & sacrifieroit Dieu lui-même, si Dieu lui paroissoit suspect. Pourquoi cela ? parce que rien n'est pis au monde que de mourir de faim, d'être vexé sans cesse, de gémir sous les poids de l'esclavage & des injustices, & d'être encore menacé de périr sans avoir jamais rien fait pour le mériter. Voilà ce qu'il faut répéter jour & nuit à ceux qui par état sont chargés d'une administration quelconque ; s'ils l'oublient un seul instant, ils verront renaître tons les maux qu'on vient de décrire.

Si M. de Launay & M. de Flesselles méritoient certainement, comme traîtres, le supplice qu'on leur a fait subir, M. Foulon & M. Berthier méritoient pis encore pour les vexations qu'ils avoient exercés dans leurs places. Mais voici la conséquence funeste de la mort de ces derniers. Si la juste colère du peuple, au sein d'une révolution où il faut des victimes, s'étend à tous les gens en place qui ont vexé le peuple, il faudra supplicier aussi presque tous les Intendans, presque tous les Subdélégués, presque tous ceux

qui ont été chargés d'une direction dans les Aides & les Gabelles : ces gens-là nommeront leurs complices ; ces complices en découvriront d'autres ; & toute la litanie des commis & de subalternes subira le même supplice. Voila donc en France quatre ou cinq millions d'habitans égorgés ; ces habitans ont des femmes & des enfans, qui épouseront la querelle de leur maris & de leur pères ; si on les regarde aussi comme des traîtres ; il s'ensuivra que les deux tiers du Royaume de France seront massacrés par l'autre tiers ; que ces deux tiers se défendront pour conserver leur vie, & que l'autre tiers lui-même sera détruit. La France ne sera donc plus qu'une mer de sang, où l'on verra floter des morceaux des cadavres : de là, la peste, qui enlevera le petit nombre des François épars, qui auront échappé au carnage. Pendant ce temps-là, l'étranger viendra s'emparer du plus beau climat de la terre ; la Patrie, succombant sous ses propres coups, n'offrira plus qu'un vaste tombeau, monument affreux des hostilités & des haines civiles ; & des ossemens hideux avec un nom, jadis célèbre, seront tout ce qui restera d'elle.

Ce tableau fait frémir ; il est pourtant conforme par sa progression au calcul de la raison & de la prévoyance. Déja nous avons vu des citoyens, victimes d'une inimitié particulière, périr parce qu'il a plû à d'autres de crier dans les rues ; *Voilà un traître* ; & nous pourrons voir aussi ceux-mêmes qui ont crié, être dénoncés à leur tour selon le caprice du premier passant ; si l'on n'obtient pas avant tout, des États-Généraux, une défense expresse de pendre les gens sans les condamner, de les condamner sans le juger, & de les juger sans les entendre. Rien n'est plus aisé que d'inventer une accusation dans un moment aussi redoutable, & d'interpréter en mauvaise part la phrase la

plus raiſonnable, aux yeux de ceux qui ne connoiſſent pas la perſonne qu'on leur dénonce. On s'eſt déja promis de ſévir contre les faux dénonciateurs ; & le moyen le plus ſûr de parer les coups, c'eſt que le peuple lui-même faſſe une prompte juſtice de quiconque aura oſé ſe porter délateur ſans preuves.

M. Necker lui-même, eh bien, M. Necker s'eſt vu l'objet des calomnies & des ſoupçons des Pariſiens, quelques jours après avoir été reçu parmi eux avec l'enthouſiaſme de la cordialité la plus ſincère ; parce qu'on a cherché à le rendre ſuſpect ſur les plus légers fondemens. Un Citoyen eſtimé s'arrêta ces jours paſſés auprès d'un groupe d'hommes acharnés contre ce Miniſtre ; ce groupe étoit compoſé d'ouvriers & d'artiſans, qui ne ſavoient que ce qu'on leur avoit dit, & qui ne demandoient pas mieux que de rendre juſtice à qui elle appartenoit. Ce Citoyen les écoute & veut parler ; on l'écoute à ſon tour, il leur lit la fable de La Fontaine intitulée : *Rien de trop* ; cet apologue, & les réflexions qu'il y joignit, firent leur effet, & chacun s'en retourna chez ſoi, indigné de ſa propre crédulité, & ſe promettant bien de n'écouter déſormais que des gens dignes de foi ; il leur dit, entr'autres, ces paroles remarquables :

» Mes amis, auſſi vrai comme nous ſommes
» de braves gens, vous & moi, on vous trom-
» pe & on vous trompera auſſi long-temps qu'on
» vous verra diſpoſés à croire tout ce qu'on vous
» dira ; M. Necker a bien des ennemis, car le
» mérite en a toujours ; mais il ſe gliſſe par-
» mi vous des gens bien habillés, qu'on paie
» pour vous ſéduire, *à tant par menſonges* ; ces
» gens-là ont intérêt de vous faire des contes,
» pour deux raiſons : 1°. parce qu'ils nont peut-
» être pas la conſcience auſſi nette que la vôtre

» & la mienne ; & que dans un moment où » nous ſommes tous d'honorables eſpions pour » découvrir les coupables, ils n'ont rien de mieux » à faire que d'accuſer les autres, pour être eux-» mêmes oubliés ; 2°. parce que vous animant » contre les bons Citoyens qui vous ſacrifient » leur temps & leur repos, ils eſpèrent les dé-» goûter de l'emploi pénible dont ils ſe ſont » chargés ; alors qui voudra les remplacer ? Per-» ſonne. Vous ſerez donc ſans Magiſtrats, ſans » Chefs, livrés à vous mêmes ; cette triſte ſitua-» tion vous forcera de recourir à quelqu'autorité ; » les ariſtocrates vous offriront leur appui, vous » vous rejetterez entre leurs bras ; c'eſt préci-» ſément-là ce qu'ils demandent ; &, après avoir » voulu vous ſouſtraire à leur deſpotiſme, vous » aurez pris de peine inutile, & vous redevien-» drez plus eſclaves que jamais ».

Ces raiſons furent extrêmement goûtées, & elles devoient l'être en effet. Mais voici quelques particularités à ce ſujet, qui viennent de m'être communiquées.

M. Berthier de Sauvigny étoit la plus devouée de toutes les créatures du parti miniſtériel ; & pour lui faire ſa cour, il n'y avoit point de vexations qu'il n'eût exercées contre ſa Généralité. Les atteliers de charité avoient été ſuſpendus cet hiver, faute de moyens pour les entretenir, parce que l'Intendant de Paris avoit totalement épuiſé les fonds de ſes départemens. C'étoit tous les jours quelque taxe nouvelle ; on faiſoit contribuer les plus miſérables villageois, à main armée ; à chaque inſtant ils n'entendoient parler que de ſaiſie, d'enlèvement, de cachots, de potence. . . . De-là, l'horreur que toute la Généralité de Paris avoit conçue pour l'Intendant. Mais ſon ſeul défaut à lui, étoit une ambition ſans bornes, un deſir actif d'envahir toutes les

branches

branches de l'adminiſtration, pour dire qu'*il étoit le maître*, & que rien ne ſe faiſoit ſans ſes ordres; il ne prévoyoit pas les conſéquences de ce principe déſordonné; & les ſubalternes qui l'entouroient & le conſeilloient, paroiſſent avoir machiné ſa perte à plaiſir, par toutes les ſottiſes qu'ils lui ont fait faire. Encore une fois, les Princes, les Grands & les gens en place ſont ce qu'on les fait, & vont comme on les mène. Il n'en eſt pas un qui ne voulût vivre heureux & ſe faire aimer; mais la plupart ſont ſi prodigues de leur confiance & la placent ſi mal, qu'ils croient ſouvent faire le bien, en faiſant le plus grand mal. Le bonheur d'un empire dépend donc du choix des ſubalternes employés par ceux qui le gouvernent, & ſur-tout des précepteurs qu'on leur donne. N'entourez pas le berceau d'un Grand des erreurs de la flatterie & des abſurdités de la grandeur; vous aurez des hommes, au lieu d'avoir des tigres.

De tous les abus tolérés en France, le plus cruel étoit celui des Capitaineries. Il n'y a pas d'inquiſition qui ait commis autant d'atrocités; mais, en les détruiſant, on eſt tombé dans l'excès contraire. Le jour même qu'on a publié dans Paris l'abolition des droits de chaſſe, une foule des gens déſœuvrés, de toutes les chaſſes, ſe ſont répandus dans les campagnes; j'ai moi-même entendu en une heure de nuit plus de quatre cents coups de fuſil dans les champs qui entourent le Pré S. Gervais, Pantin & les Vertus. Au moment où l'on moiſſonne, où le gibier fait le moins de tort, où la chaſſe eſt toujours plus défendue qne j'amais, que ſignifie une multitude de gens armés, qui annoncent plutôt les horreurs de la guerre civile, que le règne de la liberté? Que d'inconvéniens réſultent de cette licence effrénée! un chaſſeur inexpérimenté

ne peut-il pas tuer ſon ſemblable par un coup de mal-adreſſe ? une inimité particulière ne peut-elle pas profiter de ce déſordre général ? Et les moiſſons ! & les récoltes ! La perdrix qu'on abat, dédommagera-t-elle cinq ou ſix ouvriers qui ſont à la pourſuivre, d'un jour entier perdu pour leur ouvrage ? & un lièvre fera-t-il jamais le ravage de quatre cents perſonnes courant çà & là dans les champs ? C'eſt bien là le cas de dire avec La Fontaine :

. . . . Et les chiens & les gens
Firent plus de dégât en une heure de tems ;
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les lièvres de la Province.

La licence du peuple vient encore moins du penchant naturel qu'ont les hommes peu inſtruits à donner dans les excès, que des conſeils perfides & des calomnies inſidieuſes de pluſieurs milliers d'eſcrocs, repandus par-tout & ſoufflant par-tout le feu des diviſions pour profiter du déſordre. Il ſeroit donc inſtant de publier une ordonnance qui, en avertiſſant le peuple des dangers qu'il court, en lui découvrant les pernicieux deſſeins des menteurs qui l'abuſent, promît une récompenſe à quiconque dénonceroit au Gouvernement le premier prétendu Citoyen, qui, ſous prétexte de l'amour de la Patrie, rendroit un homme ſuſpect ; on pourroit même autoriſer le peuple à faire lui-même une prompte juſtice de quiconque lui apprendroit un fait qu'il ne pourroit pas prouver ; en remontant ainſi à la ſource du mal, on ſeroit sûr d'affoiblir en peu de temps le parti des calomniateurs, & de connoître à fond les ſcélérats qui ſe diſent patriotes.

Lorſqu'on a rendu ces jours derniers M. de

la Fayette fufpect au peuple de Paris, (M. de la Fayette ! l'homme en faveur duquel tout dépofe dans l'univers !) on n'auroit pas été forcé de fe mettre fur fes gardes comme on l'a fait, fi l'on eût pris quelques jours anparavant la précaution dont je parle : *Vous dites telle chofe de M. de la Fayette*, auroit dit le peuple lui-même à fes inftigateurs ; *en êtes-vous bien sûr ? --Oui.-- Prouvez-le donc... &, fi la preuve n'exifte pas, nous allons vous pendre comme traître à la Nation... Si vous n'en êtes pas sûr, vous ferez pendu encore, pour chercher à nous dégoûter d'un chef, dont nous avons le plus grand befoin.*

Les Anglois qui fe font trouvés à Paris pendant ces jours de larmes, ont été fi pénétrés d'admiration pour les François, qu'ils fe font réunis par compagnie & font venus en déptaion dans plufieurs Diftricts pour les féliciter. Un de mes amis rencontra un jour un Seigneur Anglois à la tête d'une patrouille Parifienne : *Quoi*, lui dit-il, *vous en patrouille ! & par quel hazard ?-- Eh ! pourquoi pas ?* reprit l'Anglois ; *la caufe du patrie eft la caufe de toute la univers.*

La nuit du Samedi premier Août au Dimanche 2, il y eut à St. Denis une émute confidérable, fous prétexte de la cherté du pain : une troupe d'ouvriers de tout genre fe porta chez le fieur Châtel, Maire de la Ville, & le força de mettre le pain de quatre livres à huit fols ; quoique cela ne dépendît pas de lui, il y confentit, figna l'ordonnance qu'on lui préfentoit & prit fur lui cette diminution trop hâtive. Comme on étoit probablement excité par quelqu'ennemi fecret de cet infortuné Magiftrat, on s'empara de lui malgré ce qu'il venoit de faire, & on voulut d'abord le pendre, il étoit alors deux heures & demi du matin. Il s'oppofa vigoureufement à la violence de la populace ; un ouvrier fe faifit de fon couteau & lui

coupa la tête en partie, tandis que d'autres lui donnoient des coups de bayonnettes. Cette malheureuse victime crioit encore, ayant l'os de la nuque abattu, & disoit en rugissant : *achevez-moi, de grace ! vous me faites trop souffrir :* l'ouvrier jetta son mauvais couteau & emprunta celui de son camarade, avec lequel il acheva d'abattre la tête du sieur Châtel, qu'on lui arracha plutôt qu'on ne la lui coupa. Cet ouvrier disoit d'un grand sang-froid : *prête-moi ton couteau, car le mien ne vaut rien* ; & celui qu'on lui prêta étoit un petit couteau de deux sols, à manche de bois. Pendant ce temps-là, d'autres assassins de la même troupe lui dardoient dans l'estomach & dans le ventre plusieurs coups de couteau ; un entr'autres, prenant plaisir à lui retourner à loisir son couteau dans les côtes, lui disoit en riant : *Sens-tu une petite fraîcheur ? cela entre-t-il bien* ? & le malheureux expira dans des tortures inconcevables. On traîna son cadavre dans les rues de S. Denis, avec la tête qu'on avoit liée aux pieds. Cette barbarie, dont les Cannibales n'ont pas donné d'exemple, fait voir au Gouvernement quelles précautions il doit prendre pour arrêter le cours de ces horribles assassinats, & la promptitude qu'il doit y mettre. Le sieur Châtel n'étoit point coupable ; toute sa ville l'a reconnu innocent ; il avoit prodigué l'hiver dernier d'abondans secours aux malheureux ; il venoit de de diminuer le pain à ses propres frais ; & le supplice le plus barbare, fut la récompense de ses bienfaits. On ne lui réprochoit qu'un ton dur avec le peuple ; mais un caractere brusque n'ôte pas les sentimens d'humanité. Enfin, s'il faut hacher par morceaux tous ceux qui ont des défauts de caractere, quel homme en France sera à l'abri des assassins ? *que celui qui est sans péché lui jette la premiere pierre* .... dit l'évangile .... L'épouse du sieur Châtel est devenue folle & le sera toute sa

vie. Les aſſaſſins ont été demander grace aux Etats-Généraux ; mais la famille de l'innocent ſacrifié a été réclamer la juſtice ; & le ciel & la terre ſe joignent à elle pour crier vengeance. Le ſieur Châtel avoit un gendre généralement eſtimé & pere de pluſieurs enfans ; il ſe cacha dans l'Abbaye de S. Denis, après l'exécution de ſon beau-pere. Le ſieur Hulin, dont j'ai déja parlé, alla l'y chercher, le raſſura, tâcha de le conſoler & l'emmena ſous le bras en plein jour à ſa maiſon, en ſe déclarant ſon protecteur. Perſonne n'a oſé attenter à la vie de ce ſecond innocent.

Ce même Hulin, chargé par la Ville de Paris, de ſurveiller tout le département des campagnes de S. Denis, n'a ceſſé depuis un mois de ſe donner du mouvement pour rétablir l'ordre & la tranquillité ; non-content de ſacrifier toutes ſes nuits, il a hébergé, nourri, accueilli une infinité de citoyens & de ſoldats envoyés par la Ville à la découverte dans ſes environs. Cet homme généreux, ſenſible & loyal, fut averti un jour par des payſans qu'on avoit vu un homme vêtu de blanc, monter à pieds, ſans armes & d'un air triſte, la montagne de Montmorency ; déja ces payſans alloient le ſaiſir & le prendre : *Quel eſt donc cet homme?* dit-il aux payſans qui n'attendoient que ſes ordres ; --- *On n'en ſait rien, monſieur ; mais on dit que c'eſt le Prince de . . . .* --- *En eſt-on sûr?* --- *Non, monſieur.* --- *A-t-il fait du tort à quelqu'un? Non, Monſieur.* --- *Eh bien, faites-lui ce que vous voudriez qu'on vous fît, ſi vous n'aviez fait de tort à perſonne.* --- *Mais, monſieur, on dit . . . .* --- *Traitez-le donc comme vous déſirez qu'on vous traite, ſi jamais on dit de vous ce qui n'eſt pas . . . .* Les payſans ſe mirent à rire & renoncerent à leur projet.

Chaque jour ſemble amener encore de nouveaux

ſujets de défiance ; chaque jour encore, & même à l'inſtant où j'écris, on envoie dans pluſieurs Diſtricts & même aux différens poſtes des environs de Paris, ordonner qu'on redouble de précautions & qu'on ſe tienne plus que jamais ſur ſes gardes. On a trouvé ces jours-ci dans les rues de Paris des mêches éparſes çà & là dont on a rempli un tonneau tout entier. On a ſaiſi l'autre jour un bateau chargé de poudre, qu'on faiſoit ſortir de Paris *incognito*. On a ſurpris des ſignatures à l'Hôtel-de-Ville, ſous prétexte du bien public, & l'on abuſe chaque jour de la bonté des Membres des Comités, pour tâcher de les perdre ; des faux-freres voudroient tourner contre nos protecteurs leurs propres bienfaits, & payer par des forſaits le ſacrifice qu'ils nous font de leur repos.

Mais de toutes les trahiſons, la plus affreuſe & celle qui a le plus irrité le peuple, a été celle d'un nommé N........, ſe diſant père de dix enfans, lequel vint offrir à la Ville de Paris ſix mille hommes de renfort & cinq cent mille livres de ſecours, pour qu'on le nommât Commandant-Général de notre Milice. Six mille hommes dans une Ville qui peut en armer trois cent mille ! cinq cent mille francs *donnés* par un homme, qui a été cauſe de la ruine de M. Tourton, & des malheurs d'un Citoyen eſtimable, (M. Poupart de Beaubourg, Chevalier de l'Ordre militaire de S. Philippe, en Allemagne, dont j'ai parlé dans mon *Supplément* de la Baſtille,) tout cela parut ſuſpect ; & l'on aſſure que l'épée civique, dont on gratifia le ſieur N...., avoit été donnée par lui-même à M. de Fleſſelles, pour qu'il la lui offrît comme récompenſe de ſon zèle. On dit qu'il étoit lié avec MM. de Fleſſelles & de Launay ; mais tout cela mérite confirmation. Le tems ſeul éclaircira ce myſtere d'iniquité ; je ne rapporte que ce qu'ont certifié des

gens qui m'ont paru dignes de foi, & je me croirois heureux de m'être trompé.

Parmi les malheureux, que leur timidité a forcés de rester ensévelis dans leur grenier, tandis que les Districts faisoient des quêtes pour les soulager, je recommande à la charité de mes Lecteurs opulens le nommé Jacques Hou, Tireur de soufflet chez un Maréchal, c'est-à-dire, ouvrier à la plus petite paie, demeurant rue Phélypaux, n°. 35, maison de Madame Hély, au cinquième sur le derrière, la porte cochère à côté de la mienne. Cet homme, qui a servi onze ans, qui a fait deux campagnes en Corse dans la Légion de Soubise; réformée depuis, est âgé de 51 ans. Il s'est montré avec honneur au siège de la Bastille; il y a travaillé avec courage, après la prise du Fort, à emporter les morts, à ranger les boulets, à éteindre le feu, &c. tandis que bien d'autres s'amusoient au pillage. La fatigue qu'il a essuyée, l'a obligé de rester plusieurs jours sans travail & de mettre une partie de ses hardes au Mont-de-Piété. Tandis que nos Districts prodiguent des secours à ceux, qui vont hardiment les réclamer, il est intéressant de ne pas oublier ceux que leur modestie ou la honte du malheur tient à l'écart.

L'enthousiasme ordinaire du peuple François est la premiere cause de l'effervescence actuelle, à laquelle il est important d'apporter un prompt remède. Il faut laisser au Peuple l'heureuse yvresse, qui lui fait braver le danger dans les occasions pressantes; c'est alors que l'enthousiasme est nécessaire pour obéir, mais il n'en faut pas pour commander; il en faut encore moins pour écrire en matiere de Gouvernement. Heureux celui, qui conserve son sang-froid au sein du tumulte général! il ne fera rien sans réflexion; sa prudence évitera les extrêmes, & la bravoure qu'accompagne la réflexion, est la seule véritable.

Elle naît toujours d'une éducation ſoignée, d'une parfaite connoiſſance de l'Hiſtoire & d'une étude profonde du cœur humain. Avec ces reſſources proviſoires, un Citoyen ne fera rien que de circonſpect; il rétablira l'ordre & la paix; & ſans ces reſſources, tout homme qui ſera chargé d'un commandement ou d'une préſéance quelconque, dans un Diſtrict ou autre part, tombera d'écarts, en écarts; il pourra bien voir le but, mais il ne verra pas les moyens d'y parvenir.

Les abus ſont nombreux, je le ſais; ils ſont effrayans. Mais qu'on n'eſpère pas & qu'on ne faſſe pas entendre au Peuple que tous les abus vont être réformés; ce ſeroit l'engager à croire qu'on a voulu le tromper. Les abus ſont éternels comme le monde, ils ſont identifiés avec le jeu des paſſions humaines; & pour les detruire entièrement, il faut détruire toute eſpèce d'administration. Commençons donc par réformer les excès monſtrueux, & tout le reſte ſe réformera de ſoi-même, autant qu'il eſt donné à la foibleſſe humaine de pouvoir réformer; *Et hæc omnia adjicientur vobis.* Ces réflexions développées exigeroient de longs détails, que nous épargnons à nos Lecteurs pour le moment préſent. On parle de ſupprimer *tous* les Monaſtères & toutes les Abbayes; & moi, je penſe avec bien d'autres, que toute ſuppreſſion de ce genre, mérite des réflexions ſérieuſes, & qu'il eſt abuſif de détruire de fond en comble la hiérarchie monaſtique. On parle de la liberté *indéfinie* de la Preſſe; & moi, je penſe avec bien d'autres que cette liberté, accordée *ſans reſtriction*, va devenir en France un des plus funeſtes abus qu'on y ait jamais tolérés. Corriger eſt moins facile que ſupprimer, mais ſupprimer eſt plus dangereux que de corriger.... En général il ne faut *détruire* ſans ménagement, que les établiſſemens

qui nuisent sans faire aucun bien. Je souhaite de tout mon cœur que mes prédictions soient fausses ; mais je crains bien qu'on ne se repente un jour d'avoir agi trop précipitamment en fait de suppression. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans les détails ; on peut lire à ce sujet *Les Doléances de l'Habitant des Iles Moluques à la Nation Françoise*, *Courrier des Planètes* . *seconde année*, *n°*. 65.

Le premier de tous les abus est l'anarchie. Il est grand tems d'y mettre ordre ; on a vu dans Paris de simples particuliers s'ériger en réformateurs, & s'arroger le pouvoir législatif avec la force exécutrice. On les a vus arrêter des Colpolteurs de leur pleine autorité, quoique ces Colporteurs ne vendissent que des choses approuvées, & déchirer la marchandise qu'ils avoient achetée de leurs propres deniers. Il résulte de-là que chaque District s'érigeant en tribunal de Police, & jugeant en dernier ressort, il y auroit eu dans Paris soixante tribunaux suprêmes ; que chaque Membre de District se croyant Magistrat, il y auroit eu dans Paris cinq cent mille Magistrats, se vexant les uns les autres ; que chaque Citoyen auroit été le tyran de son voisin ; & que, sous prétexte qu'on étoit d'un District quelconque, on se seroit attribué les droits de la souveraineté. Dans un tems où l'on conspiroit contre le despotisme & pour la liberté, n'étoit-ce pas retomber sous un autre despotisme, mille fois plus affreux que le premier, & subir un esclavage bien plus cruel qu'auparavant ? Beaucoup de jeunes gens, fiers de leur cocarde, & d'un plumet élégant, se sont imaginés avoir la valeur & les lumières infuses, en mettant leur chapeau sur leur tête ; & des hommes, qui naguères étoient bornés du côté de l'esprit & du savoir, ont voulu tout-à-coup donner des loix à

la partie éclairée de leurs Concitoyens. Voilà des abus nés du desir de réformer ces abus ; & la Patrie, délivrée d'un millier d'oppresseurs, s'est vue à la merci de plusieurs millions de despotes.

L'épithète de *National* est dans toutes les bouches ; & tous ceux qui la prononcent, n'en comprennent pas parfaitement le sens. Une marchande de fruits crioit l'autre jour dans les rues, en vendant sa marchandise : *prunes Nationales*, *pommes Nationales* . . . . . & elle ne vouloit pas qu'on achetât les prunes & les pommes de ses voisines, parce qu'elles n'étoient pas *Nationales*.

Le désœuvrement d'une foule d'ouvriers sans travail nous menace encore de bien de calamités ; & il est de fait que nos campagnes n'ont pas assez de bras. Il y a encore bien des terres à défricher ; les laboureurs manquent d'hommes pour seconder leurs utiles travaux. Oseroit-on bien se plaindre du dépérissement des manufactures établies pour le luxe, quand l'agriculture réclame de toutes parts des soins qu'on ne lui donne pas, faute d'ouvriers ?

La plupart des agens des Princes, après les avoir endormis par la flatterie, ont voulu les perdre en faisant entendre au Peuple qu'il ne lui falloit que de grandes victimes. Il est grand tems de songer à la paix. Voulons-nous verser des fleuves de sang ? N'oublions pas que la foudre, qui frappe les montagnes, finit par étendre ses ravages dans les plaines, comme l'a dit l'Auteur admirable d'un excellent Ouvrage, intitulé : *Exhortation à la concorde*, *sous le nom du Roi*.

On lira peut-être avec intérêt la *motion* suivante ; qu'on auroit mal fait de publier plutôt, mais dont tout homme sensé ne peut que me savoir gré.

MOTION DU COUSIN JACQUES,

Adressée à MM. de l'Hôtel-de-Ville, & à tous les Diſtricts de la Capitale.

Messieurs & chers Concitoyens,

Au ſein des troubles & des révolutions, qui viennent d'agiter la France, il n'eſt pas un ſeul patriote, qui n'ait formé des vœux pour le rétabliſſement de la concorde. La paix, Meſſieurs, la paix; voilà le bien le plus déſirable; & les allarmes, que nous venons d'eſſuyer, nous font ſentir plus que jamais tout le prix de la paix.

Dans ce moment de fermentation, où les eſprits, loin d'être calmés, conſervent toujours un reſte de mécontentement & un germe de diviſion, il eſt plus intéreſſant qu'on ne penſe de propoſer des moyens de réunion, & de rallier toutes les claſſes de l'Etat ſous l'étendart du patriotiſme.

La principale cauſe de la déſunion, dit-on, ce ſont les Princes du Sang-Royal; parce qu'on leur attribue tous les malheurs qui nous ont menacés, & tous les déſaſtres, dont nous avons été les témoins & preſque les victimes.

Mais, Meſſieurs, ſi l'on vouloit, en conſidérant l'effet, conſidérer auſſi la cauſe; ſi l'on ſe donnoit la peine d'examiner avant d'agir; ſi l'on daignoit ne condamner perſonne ſans réflexion, ſi l'enthouſiaſme ne ſe mettoit pas à la tête de toutes nos déciſions; ſi l'eſprit de prévention & d'animoſité ne dictoit pas la plupart de nos arrêts, nous jugerions plus ſainement, & nous remplirions le devoir du *Sage*, qui, ſelon l'expreſſion d'un célèbre Romain, *ne fait jamais rien, dont il puiſſe ſe repentir.*

La poſition des Princes eſt telle, qu'il ne ſeroit guères poſſible au plus philoſophe d'entre nous, de ne pas céder au preſtige de la ſéduction, ſi nous étions à leur place. Entourés dès le berceau d'une foule de préjugés adulateurs, qui écartent à l'envi de leur perſonne tout ce qui voudroit leur parler le langage de la vérité, comment pourroient-ils ne pas prendre le change ſur les droits de l'homme, & ſur les véritables intérêts des Grands ? L'hiſtoire de tous les tems & de tous les pays ne nous offre-t-elle pas des exemples ſans nombre des naturels les plus heureux, gâtés par la flatterie, pervertis par les adroits ſophiſmes des courtiſans ?

Tous les Pariſiens ſenſés, qui ont voulu approfondir la ſource de nos modernes cataſtrophes, ſont convenus unanimement que ce n'eſt pas tant aux Princes qu'il faut en vouloir, qu'aux perfides conſeillers, qui les ont fait donner dans le piége. Ce ſont là les vrais coupables ; ce ſont ceux-là qu'il faut punir. Dans toute adminiſtration politique, quelle que ſoit la forme du Gouvernement, lorſqu'on a voulu ſévir contre les Chefs, l'expérience a démontré qu'on avoit attaqué le mal, il eſt vrai, mais non pas le principe du mal. C'eſt la racine de l'arbre, & non pas les branches, qu'il faut extirper. Séviſſons ; ah ! ſéviſſons contre les traîtres, cela eſt trop juſte ; mais ſachons, pour notre honneur & pour notre intérêt, ſachons diſcerner les traîtres involontaires, d'avec ceux qui ont conſeillé, machiné, fait éclater la trahiſon.

Je ſuppoſe qu'un Prince ait, de ſon propre mouvement, tramé la perte de ſes Concitoyens ; il lui faut toujours des agens ; ſi vous les faites diſparoître de la ſociété, ce n'eſt pas une leçon que vous lui donnez ; c'eſt un acte de rigueur que vous exercez : mais, tant que ſes agens

subsisteront, le principe du mal existera ; ces mêmes subalternes chercheront d'autres Grands pour les entraîner dans leur parti ; &, en croyant offrir le remède, vous n'aurez donné qu'un palliatif.

Quelles sont donc les victimes qu'il faut sacrifier ? les subalternes, & rien de plus. Car ce n'est point sans doute un sentiment de férocité qui nous fait agir, mais un sentiment patriotique ; par conséquent, Messieurs, c'est aux subalternes qu'il faut s'en prendre ; &, comme nous ne sommes point avides de sang, mais seulement jaloux de nos droits & de notre liberté, contentons-nous des exemples terribles, par lesquels nous avons absolument découragé les ennemis de l'Etat.

Croyez-vous, mes amis & mes frères, croyez-vous que les victimes, que nous avons immolées, laissent désormais à leurs complices le projet de poursuivre la même carrière, le courage d'y penser seulement, & le moindre espoir d'y réussir ? Croyez-vous que, voyant dans les Français des héros qui ont affronté tous les périls pour l'amour de la Patrie, le traître le plus déterminé ose encore concevoir une idée de trahison ? Ah ! Messieurs ! qu'il nous suffise d'avoir montré ce que nous sommes capables de faire ! qu'il nous suffise d'avoir immolé les coupables, que le sort a mis entre nos mains ; qu'il nous suffise de nous maintenir dans les droits, que nous avons plutôt conquis que rétablis.

Prouvons à l'Univers que, si les Français savent punir, ils savent aussi pardonner. C'est le dernier trait d'héroïsme, qui manque à nos exploits ; il est juste de sévir dans une cause si importante ; mais il est grand de mépriser l'offense, quand on ne la craint plus. Une poursuite trop acharnée, trop opiniâtre, terniroit tout l'éclat, dont nous nous sommes environnés ; ce n'est pas assez d'avoir ar-

raché des lauriers ſur les ruines du deſpotiſme abbattu ; il faut ſavoir les conſerver ſans les flétrir.

N'affligeons pas notre bon Roi, lui qui s'eſt montré notre père & notre ami par tant de traits honorables, dont l'hiſtoire du monde entier ne nous offre point d'exemple ; ayons pour ſa perſonne chère & ſacrée les égards que nous n'avons pas pour tout autre.

N'affligeons pas le cœur ſenſible de ces députés remplis de zèle & d'humanité, qui ont couru plus de dangers que nous, & qui ne reſpirent encore que l'eſprit d'indulgence & de modération.

Nous avons donné à toute la France l'exemple du courage ; donnons maintenant celui de la généroſité. Sans exécuter le crime, pardonnons aux coupables ; pardonnons à ces Princes, qui ne ſont jamais que ce qu'on les fait. Ne leur ôtons pas la facilité de réparer leur faute ; leur cœur, que la nature n'a pas fait ingrat, ni inſenſible, guidé par l'admiration & la reconnoiſſance, nous ſaura gré juſqu'à la mort de notre magnanimité ; ils rediront à leurs enfans ce que valent les Français, ce qu'ils ont fait ; & ils profiteront pour l'avantage de l'État, d'une leçon à la fois terrible & ſublime, qu'ils ne pourront jamais oublier.

Les Citoyens, qui ont propoſé des idées juſtes à l'avantage de la Nation, méritent d'être encouragés. On diſtinguera parmi eux, ſans préjudice à la réputation des autres, le ſieur Vollant, *demeurant rue Mêlée*, nº. 30. Ce zélé patriote, qui n'a pas encore trente ans, peut occuper une place dans cet ouvrage, comme tous ceux que j'y ai nommés. Il s'eſt donné des peines & des mouvemens incroyables pour faire connoître tous ceux qui ſe ſont diſtingués par leur courage dans cette révolution mémorable. Il a offert gratuitement tout le *taffètas* de ſa manufacture, dont on auroit beſoin pour les bleſſés ; & de milliers

de guérisons en France attestent la supériorité de ce taffetas sur celui d'Angleterre.

Le même sieur Vollant vient de proposer au Gouvernement des projets très-bien conçus, développés clairement, & tendant à l'extirpation d'une multitude d'abus crians. Quatre entr'autres m'ont paru mériter l'attention du Public ; je ne puis que les indiquer ici, les bornes de cet ouvrage ne me permettant pas d'entrer dans les détails.

Le premier Mémoire du sieur Vollant propose à la Nation une épargne de douze cent mille livres par année, sur la fourniture des draps pour l'habillement des troupes, en fournissant ces draps en meilleure qualité. Il démontre parfaitement l'extrême impéritie de ceux, qu'on avoit chargés de cette fourniture, & les friponeries multipliées des entrepreneurs & de leurs agens.

Le second Mémoire offre un moyen d'empêcher les banqueroutes & de rétablir les bonnes mœurs, en rétablissant l'économie dans les ménages & parmi les jeunes gens de famille, que la facilité du crédit encourage à faire des dettes.

Le troisième a pour objet d'établir une caisse d'assurance à la Halle aux Draps, pour la sûreté des Fabricans, qui sont souvent la dupe de leur confiance envers les Commerçans.

Et le quatrieme enfin, donne un moyen facile & peu dispendieux d'occuper les ouvriers qui n'ont point d'ouvrage, & de leur donner un asyle & du pain, tout en mettant leurs mœurs à découvert, & en se mettant à même de profiter de leurs bras, en cas d'alerte, & dans une occasion périlleuse.

Ces quatre Mémoires ne sont point à dédaigner ; toutes les vues économiques méritent l'attention du Gouvernement, dans un tems où les ressources de la Nation sont plus épuisées que jamais.

Tout eſt-il maintenant appaiſé ? Ce volcan, dont la cruelle éruption nous a menacés de ſi près, a-t-il jetté toutes ſes flammes ? Paris continuera-t-il d'être la première Ville de l'Europe ? & cette Babylone, ſi floriſſante par ſes richeſſes & ſon luxe, ſi renommée par ſes plaiſirs & ſes délices, ſi connue par ſes vices & ſes ſcandales, ne touche-t-elle pas au moment de ſa décadence ? C'eſt ce que Dieu ſeul peut ſavoir. Reſpectons en ſilence ſes décrets auguſtes ; & implorons du moins ſa clémence, après avoir été ſi long-tems victimes de ſes fléaux.

On a prétendu qu'il y avoit dans l'atmoſphère un air mêlé de flamme, qui exalte les têtes, échauffe les imaginations & boulverſe les ſens. La contagion des diſputes gagne les ſociétés ; & les meilleurs amis commencent à ſe quereller. On lit ſur tous les viſages un air effaré, qui annonce le déſordre de l'eſprit ; & l'on croiroit preſque que la folie des combats va ſuccéder pour toujours à cette folie aimable & douce qui caractériſoit les François, & que les livres métaphyſiques leur ont fait perdre. La gravité moroſe de quelques prétendus grands hommes, vaut-elle donc cette gaieté charmante, ſource de bonheur & de ſanté, qui animoit les repas de nos ancêtres ?

Encore une fois, & je ne puis trop le répéter, Dieu nous a ſauvés ; & ce que nous ne pourrons faire, il le fera pour nous.

Il eſt bien à remarquer que parmi tant de Députés qui compoſent nos Etats-Généraux, entre leſquels il s'en trouve, que la cabale & l'injuſtice ont fait élire, la vérité ſurnage au milieu des intérêts & des paſſions les plus oppoſées au bonheur public ; *Spiritus Domini ferebatur ſuper aquas.*

On doit les plus grands éloges aux hommes de génie, qui ſe font remarquer dans cette Aſ-

ſemblée. Les *Tolendal*, les *Sieyes*, les *Mirabeau* les *Saint-Etienne*, les *Clermont-Tonnerre*, les *Le Chapelier*, les *Le Mounier* & tant d'autres, ont droit à notre hommage & à notre éternelle reconnoiſſance ; mais le ſerment ſolemnel de l'Aſſemblée entière lors de la ſéance du 23, au milieu des périls menaçans qui l'environnoient, eſt au-deſſus de toute louange. L'Hiſtoire Romaine n'a rien qui puiſſe entrer en comparaiſon avec ce trait d'héroïſme. On parloit du ſerment des Horaces ; on va ſans doute l'oublier ; & nos Peintres n'auront plus beſoin de naturaliſer leur pinceau chez l'étranger, pour nous offrir de grands modèles de patriotiſme & de magnanimité.

N'oublions pas non plus le courage des Chefs de Diſtricts, leur conſtance & leur déſintéreſſement ; leur prudence, leur délicateſſe & leur fermeté à combattre les obſtacles, ſans offenſer ceux qui les faiſoient naître. Rendons juſtice encore à la hardieſſe infatigable de nos patrouilles de jeunes gens, qui ont été à la découverte pendant des ſemaines entières aux environs de la Capitale, ont abandonné *gratis* leurs travaux & leurs intérêts perſonnels, & ſe ſont comportés avec autant d'honnêteté que de valeur.

Je crois qu'il eſt tems de terminer ici ma *carrière politique*. On verra bien par la lecture de cette *hiſtoire*, que je ne ſuis pas né pour ce genre de travail ; & la négligence de mon ſtyle prouvera de reſte qu'après avoir mis le tems néceſſaire à la découverte de la vérité, je me ſuis vu forcé d'écrire *à la hâte* les faits que j'avois recueillis lentement. Quoi qu'il en ſoit, j'aurai du moins l'avantage d'avoir entrepris une beſogne étrangère à mes goûts, & d'avoir ſacrifié ma gaieté naturelle à la ſatisfaction de mes Concitoyens. Cet Ouvrage n'eſt qu'une eſquiſſe ; mais du moins l'eſquiſſe eſt fidelle ; & je me ſuis attaché ſur-

tout à la faire diſtinguer de la foule innombrable des menſonges de toute eſpèce, dont le public eſt inondé depuis ſix ſemaines; car il eſt honteux de répandre par-tout des contes & des abſurdités, quand par-tout on eſt avide de faits certains, & de compromettre impunément tous ceux, dont on entend dire du mal, quand il eſt plus eſſentiel qu'il ne l'a jamais été, de ne pas s'écarter des bornes de la circonſpection & de la décence.

Je retourne à ma gaieté première; aſſez d'autres ſans moi & mieux que moi, fourniront leurs réflexions ſur les affaires du Gouvernement. Je veux d'autant moins uſurper les droits des écrivains politiques, que perſonne encore ne s'eſt aviſé d'uſurper les miens. Je rentre avec grand plaiſir dans ma carrière iſolée; les folies & les alluſions, les contes & les voyages *Planétaires* m'ont ſi bien réuſſi juſqu'à préſent, qu'il ſeroit honteux de reſter en ſi beau chemin. Il me reſte une immenſité d'objets à traiter; & ſans parler de cette année 1789, qui a été ſi généralement goûtée par mes nombreux *couſins*, les *Planètes* de l'année prochaine, me fourniront bien d'autres détails moraux & plaiſans, dont mes Souſcripteurs ſeront, je l'eſpère, encore plus contens.



AVIS PRÉLIMINAIRE.

LES *Perſonnes qui liſent le* Courrier des Planètes *dans les Clubs, Caſés & Cabinets Littéraires, où il ſe trouve, ayant paru déſirer que je publiaſſe ſéparément l'*Épitre *ſuivante, qui eſt au nombre des Variétés de toute eſpèce qu'il renferme, je n'ai pas cru pouvoir la placer mieux qu'à la fin de ce Volume; elle fut faite au milieu du mois de Juin dernier, & un Libraire ſe diſpoſoit à la faire imprimer dès-lors; mais je jugeai plus convenable de l'inſérer ſur le champ dans le ſoixante-ſeptième Numéro du* Courrier des Planètes, *voulant, ſelon mon uſage, entremêler mes folies de moralités & d'objets ſérieux, pour donner à mes Souſcripteurs un peu de tout. On verra, par cette* Épître, *qu'il ſemble que j'euſſe prévu dès-lors tous les malheurs qui devoient arriver; je les avois, pour ainſi dire, encore mieux pronoſtiqués dans* la Prophétie extraite du Livre ſacré de Daïro du Japon, N°. LXVI, p. 69.

P. S. *J'apprends qu'on a lu quelque part, dans un de ces Pamphlets, qui courent les rues, que* M. le Vicomte de Touſtaint, étoit l'Auteur des Lunes du Couſin Jacques; & qu'il avoit fait quatre Vers dans mon COURRIER, au ſujet des Gardes Françoiſes. *Je ne ſuis plus étonné de rien; depuis qu'on imprime tout; comment ſe reconnoître au milieu d'un déluge de brochures qui ſe contrediſent*

toutes? J'ai été cent fois accusé d'avoir fait tels & tels Ouvrages, que je ne connoissois même pas; tous les journaux connus ont imprimé mon désaveu; plusieurs fois aussi on a voulu soutenir que mes Ouvrages n'étoient pas de moi; cette absurdité n'a trouvé de croyance nulle part; & j'ai prouvé qu'il n'y avoit pas une ligne de mes Ouvrages qui ne fût de moi; mais j'ai entendu & lu tant de balivernes, qui n'avoient ni vérité, ni vraisenblance, qu'en honneur, si l'on vouloit aujourd'hui me soutenir que les Lunes & le Courrier des Planètes, *sont du Révérend Père Gardien des Capucins de Pampelune, je ne me donnerois plus la peine de détromper personne. Pour peu qu'un Auteur ait de succès, la dernière ressource de ses ennemis est de dire que ses Ouvrages ne sont pas de lui, &* qu'ils peuvent le prouver; *j'ai bien entendu dire à Blois que Madame Dugazon n'étoit pas une Demoiselle Le Febvre, de Paris, mais une Demoiselle Martin, de Langres, elle qui n'a jamais été à Langres; j'ai bien entendu dire que M. Dorat n'étoit pas mort, & qu'on l'avoit vu dernièrement à Moulins. J'entendrois dire à présent, & l'on imprimeroit que deux & deux font cinq, sans m'en étonner aucunement. J'ai vu souvent, dans les Cafés de Paris, dont je connois parfaitement les Maîtres, de fort honnêtes gens me soutenir, parlant à ma personne, qu'ils étoient les intimes amis du* Cousin Jacques, demeurant rue Phélypeaux (ou M. Beffroi de Reigny), qu'ils dînoient souvent chez lui, qu'ils lui avoient dicté une partie de ses Lunes, & qu'ils lui avoient prêté de l'argent:

qu'il étoit natif de Marſeille, & qu'il en étoit ſorti à quinze ans, &c..... *Et dans le fait, je veux mourir ſi jamais j'avois vu ces viſages-là, ni chez moi, ni ailleurs, ſi jamais ame qui vive m'a dicté une ſyllabe des* Lunes *ou des* Planètes*, ſi jamais j'ai mis le pied en Provence..... Mais pour revenir au Vicomte de Touſtaint, il eſt bien trop affairé pour faire une ligne de mon Journal; il eſt mon* Cenſeur, *nommé par le Gouvernement, depuis l'établiſſement de mes* Planètes; *& les Cenſeurs des Journaux n'en ſont pas les Auteurs. Mon* Cenſeur *eſt un Ecrivain ſage, & je ſuis un fou; il n'écrit que ſur la Politique, & mois j'écris des Extravagances; & d'ailleurs il n'y a pas un ſeul Vers dans mes* Planètes, *qui ait le moindre rapport aux Gardes-Françoiſes ni aux Suiſſes & Griſons. Les Auteurs des* Révolutions de Paris, *gens de beaucoup de mérite d'ailleurs, n'ont erré que parce qu'ils ſe ſont trop preſſés d'écrire; mais du moins, n'ont-ils pas inventé des abſurdités pitoyables?*

Nota. Depuis que j'ai livré cet Ouvrage à l'impreſſion; on a affiché dans Paris que *les Citoyens qui s'étoient ſignalés à la Baſtille, n'avoient qu'à ſe préſenter avec des preuves ſuffiſantes*, chez un des quatre Meſſieurs, *tel & tel*, dont on n'a indiqué ni les qualités, ni l'adreſſe. Un grand nombre de perſonnes du Peuple ſe ſont adreſſées à moi, comme à celui qui avoit écrit la *priſe de la Baſtille*; trois Bourgeois s'y ſont encore préſentés ce matin, & m'ont donné la note de tout ce qu'ils avoient fait, pour que je leur rendiſſe le ſervice de les faire connoître à l'Hôtel-de-Ville. N'ayant voulu me charger d'aucun emploi dans aucun Diſtrict, vu

mes occupations instantes, je ne puis que recueillir les faits qu'on me fournit avec preuves suffisantes, & les annoncer au Public. Mais une multitude de gens avides de récompenses, s'étant présentée par-tout, sans avoir rien fait pour la mériter, j'aurois cru manquer au devoir d'honnête homme, si je ne m'étois montré l'Avocat de ces braves Citoyens, qui ont plus fait que tous les autres, & que leur modestie a retenu chez eux, pendant que des frélons bruyans alloient revendiquer le miel des abeilles. En conséquence, on trouvera successivement dans mon *Courrier des Planètes*, tous les nouveaux traits particuliers que j'apprendrai sur la Bastille; &, rien n'étant si facile, que d'en faire accroire dans une circonstance si hasardeuse, je crois pouvoir prévenir que personne ne mérite à cet égard plus de confiance que l'Ecrivain connu par ses mœurs & par sa probité, qui s'est vu plus à même que personne de juger de la vérité, en rapprochant tous les faits, & en comparant une multitude de dépositions les unes avec les autres. —— On ne vend point de *Numéros* séparés du *Courrier des Planètes*; on s'abonne en tout temps, & l'on ne peut le faire que pour l'année entière. L'abonnement est de *dix-huit livres* pour Paris, franc de port par la Petite-Poste; & de *vingt-une livres* pour tout le Royaume, *idem*, franc de port par la Poste. Il paroît un volume de 72 pages, le *premier* & le *seize* de chaque mois.



LETTRE DU COUSIN JACQUES A LOUIS XVI.

AUGUSTE & cher objet de nos chants douloureux ;
Sur qui l'Europe entière a maintenant les yeux ;
Mortel ſenſible & doux, dont l'ame bienfaiſante
Eſt d'un Peuple opprimé la reſſource conſtante ;
Monarque, qu'on révère & qu'on aime encor plus ;
Louis ! écoute-moi !.... de conſeils ſuperflus
Je ne viens point t'offrir l'indiſcret étalage,
Et prêcher la morale aux oreilles d'un ſage.
Je veux bien moins encor, timide adulateur ;
T'amorcer de l'appât d'un diſcours ſéducteur.
Au joug de la grandeur mon eſprit indocile,
Ne ſe permit jamais un langage ſervile.
Mais enfin la louange eſt un ſublime emploi,
Quand on peut encenſer un Héros dans ſon Roi.

Juſqu'ici la gaîté, qui fait mon caractère,
Avoit jonché de fleurs ma riante carrière ;
Mais, quand autour de moi tout paroît attriſté,
Honteux de mes ſuccès, j'abjure ma gaîté.
Bannis par la triſteſſe, on a vu diſparoître
Les ris de nos cantons ; ils reviendront peut-être,
Ces jours ſi regrettés, où du François joyeux
On imitoit par-tout les plaiſirs & les jeux.

Mes frères ! mes amis ! témoin de vos alarmes,
Puis-je voir d'un œil ſec vos yeux remplis de larmes

Ah ! tout François des fiens partage le , danger
Lui qui n'en voit aucun qui lui foit étranger.
Concitoyen du monde , il trouve fa Patrie
Par-tout où le Ciel parle à fon ame attendrie
Et , lorfque tous les maux fondent fur fon pays,
Il croit fur l'Univers tous les maux réunis.

Tandis que la licence , aux loix toujours fatale ;
D'écrits extravagans propage le fcandale
De province en province , & que l'impunité
Affure un libre cours à l'Auteur exalté ,
Qui , fous un nom pompeux donnant fa rêverie ;
Veut , la férule en main , régenter la Patrie ;
Lorfque du Papetier les magafins taris
Semblent en s'épuifant féconder les efprits...;
Ne pourrois-je à mon tour aux Lecteurs de la France ;
Demander pour ma part un refte d'indulgence ;
Et , placé fur les rangs , m'expofant à l'affront ,
Faire ici , fans rougir , ce que tant d'autres font ?

Déjà de mille Auteurs l'Apollon mercenaire ;
A fufpendu fa lyre au comptoir du Libraire ;
Et les derniers venus , imitant les premiers ,
Pour l'or avec nobleffe ont troqué les lauriers ;
L'autel de l'intérêt , paré de leurs trophées ,
Attefte à l'univers des vertus bien payées.
Mille écrits forcenés , tour-à-tour publiés ,
Le matin parcourus & le foir oubliés ,
Semblables au torrent dont la pente rapide
Groffit & va fe joindre à la plaine liquide ,
S'accumulent , & vont , en fe précipitant ,
Se confondre & fe perdre au gouffre du néant.
Par-tout la calomnie , avec art préfentée
Se voit mife à l'enchère auffi-tôt qu'inventée ;

Et, de ſon fiel vénal diſtillant le poiſon,
Outrage à prix d'argent l'honneur & le raiſon.
Un eſſaim ſoudoyé de plumes infidelles,
Entaſſent dans Paris des monceaux de libelles;
Et l'Ecrivain obſcur qu'a ſéduit un repas,
Nous vante ce qu'il ſait, & ce qu'il ne ſait pas.

A quel deſtin, hélas! chacun doit-il s'attendre,
Du caprice d'un fat ſi chacun doit dépendre?
Rien n'échappe à ſes traits; vainement la vertu
Cherche à fuir; il la ſuit, & d'un coup imprévu,
L'atteignant juſqu'au fond de ſon modeſte aſile,
Souille ſon front ſerein du venin de ſa bile.

Pour un ſecret Zoïle il n'eſt rien de ſacré;
Tout ce que les mortels ont jamais révéré,
Succombant ſous les coups de ſa rage impunie,
Devient l'objet fatal qu'à l'or il ſacrifie;
Et, ſi Dieu ſe rendoit Citoyen de Paris,
Dieu même augmenteroit le nombre des proſcrits.

Que d'Ouvrages ſans goût, dictés par la folie,
Voit éclore & périr cet inſtant d'anarchie!
Quel eſprit pénétrant, à travers ce chaos,
Diſtingueroit jamais le vrai d'avec le faux?
L'opinion, chez nous, varie avec les livres;
Chez nous tout eſt vertige; &, comme des gens ivres,
Nous vacillons ſans ceſſe au gré de nos accès;
Et l'Europe bientôt verra, chez les François,
Dieu, les loix, l'honneur, tout ſe réduire en ſyſtême,
Et la clarté du jour devenir un problême.

Je ſais qu'il eſt pourtant plus d'un Auteur vanté,
Eloquent par devoir, & non par vanité,
Philoſophe ſans fard, qui, ſur notre hémiſphère,
Etendant ſon génie, a verſé la lumière.

Admirateur zélé de leurs nobles travaux ;
Mon orgueil voudroit bien les avoir pour rivaux ;
Mais, si je n'atteins pas leurs traces immortelles,
J'aurai du moins en eux su choisir mes modèles.

Ne crois pas que je veuille, inutile censeur,
Par un chant orgueilleux aigrissant mon lecteur,
T'adresser vaguement, en style académique,
Des abus de nos jours la stérile critique.
Je hais tout froid rimeur, qui, d'un ton absolu,
Condamne dans ses Vers tout ce qu'il n'a pas lu ;
Et tout Ecrivain plat qui, d'un air de grand homme,
Déguisant par des mots l'ennui dont il m'assomme,
Détourne sur autrui, hableur subtil & bas,
L'éternel ridicule attaché sur ses pas.
Moi-même, en cent pamphlets impudemment caustiques,
Des Rivarol du temps les clameurs faméliques
M'ont en vain poursuivi depuis un lustre entier ;
On peut en voir la preuve encor chez l'Epicier.

Loin d'imiter leur secte, à nuire toujours prompte,
De leur talent aisé, loin d'envier la honte,
J'ai toujours immolé la critique à mon cœur ;
Et mon esprit, en tout, bien différent du leur,
Abjurant la licence autant que la satyre,
N'offre au bon Citoyen que des traits qu'il peut lire ;
Désignés sans aigreur, mes tableaux sont permis ;
On s'y voit critiqué, mais jamais compromis.

J'ai voulu près de toi que ma plume empressée,
Fût l'interprète exact de ma triste pensée.
O mon Roi ! lis & juge..... Un songe inattendu
Porte encor la terreur dans mon cœur éperdu.
Les signes effrayans de cent fléaux terribles,
Ont, durant mon sommeil, troublé mes sens paisibles ;

Et du malheur commun, les ſiniſtres apprêts,
Ont fatigué mes yeux des plus ſombres portraits;
De lugubres hiboux dans leurs réduits funèbres,
Ont ajouté leurs cris à l'horreur des ténèbres;
Et les longs hurlemens des chiens épouvantés,
Ont fait pendant trois nuits retentir nos cités.
Éole abandonnant ſes cavernes profondes,
De la Seine en furie a diviſé les ondes;
Le ſoleil ſe maſquant d'un ténébreux contour,
N'a formé qu'une nuit de la nuit & du jour;
Et la pâle clarté que notre Lune enfante,
A paru s'entourer d'une orbite ſanglante. . . .
L'aſpect attendriſſant d'un ſpectacle nouveau,
A d'une autre couleur nuancé le tableau;
Du ſein de ſes horreurs, d'une femme éplorée,
J'ai vu s'offrir à moi l'image révérée. . . . .
Au courageux accent de ſes nobles regrets,
De la Patrie en deuil j'ai reconnu les traits;
Et l'air majeſtueux qui paroit ſon langage,
De ſon antique éclat ſembloit un dernier gage.

» Hélas! m'a-t-elle dit, je vois tous mes enfans
» Aiguiſer leur poignard pour déchirer mes flancs!
» Quelle main téméraire & ſourdement active,
» Chaſſe au loin le bonheur & la paix fugitive?
» Quel ſouffle parricide a pu dans nos climats,
» Semer le germe affreux du trouble & des combats?
» Le feu de la diſcorde embraſant cet Empire,
» Mêle ſa flamme impure à l'air qu'on y reſpire;
» Par ſes progrès honteux l'état anéanti,
» Dans chaque Citoyen dégénère en parti;
» Et la Patrie en proie au mal qui la dévore,
» Ne renaît par inſtant que pour mourir encore.

» Un Roi qui veut avoir ſes Sujets pour amis,

» Invitoit à la paix les Ordres réunis ;
» Et, se croyant par eux aimé comme il les aime ;
» Prolongeoit sur eux tous l'ombre du diadême.
» Un Ministre, du Peuple appui consolateur,
» Dessinoit pour la France un plan réparateur ;
» Et, Pilote tranquille, au fort de la tempête,
» Accumuloit encor les lauriers sur sa tête.
» Dieu même se montroit aux Peuples prosternés,
» Et présentoit l'olive à leurs yeux étonnés.....
» Ciel ! quel revers soudain, quelle métamorphose !
» Chaque Ordre séparé l'un à l'autre s'oppose ;
» Le Soleil se retire en commençant son tour,
» Et la nuit reparoît au matin d'un beau jour.

» Portez ailleurs vos pas, féroces Euménides ;
» Tournez sur d'autres lieux vos regards homicides ;
» Agitez loin de moi vos terribles serpens ;
» La France a bien assez de ses autres tourmens !

» Et toi, fuis ; laisse là ces funestes contrées,
» Où d'appareils sanglans les Muses entourées,
» Regrettent dans leur temple, à l'aspect des dangers,
» Pour la première fois, des climats étrangers.
» Ici, que ferois-tu ? La gaîté frémillante,
» Si prospère autrefois, n'a plus rien qui nous tente.
» Voir le Berger pensif, oubliant ses chansons,
» Laisser au gré du sort s'égarer ses moutons ;
» Le mousquet dans ses mains remplace la houlette ;
» Sa voix ne répond plus à la voix de Lisette ;
» Et son cœur insensible aux accens de l'amour,
» N'entend plus les oiseaux des bosquets d'alentour ;
» L'amour lui-même enfin, retournant à Cythère,
» Va cacher son effroi dans les bras de sa mère ;
» Et la Beauté, poussant des soupirs superflus,
» Eclate en longs regrets qui n'attendrissent plus »

Frappé de la terreur où mon rêve me plonge,
Je me redis cent fois que ce n'eſt qu'un vain ſonge.
D'un ſouvenir fatal mon eſprit agité,
Se porte malgré moi vers la réalité.
Quel doit être ton ſort, antique Monarchie,
Què dix ſiècles de gloire avoient tant affermie ?
Et ces lys, reſpectés de nos fiers ennemis,
Par la main des François vont-ils être ternis ?
O Louis ! ô mon Roi ! quelle eſt ta deſtinée ?
Vois-tu la France en pleurs, au meurtre abandonnée ?
Vois-tu dans tes Etats, la ſainte humanité,
Implorer ſans ſuccès tout un Peuple irrité ?
Vois-tu, de nos aïeux, les horreurs du carnage,
Sans pudeur & ſans frein profanant l'héritage,
Au milieu des François s'entr'égorgeant pour toi,
Etouffer dans leur cœur leur Patrie & leur Roi ?
Et ce Peuple, privé du ſoutien qu'il eſpère,
Expirer ſous le glaive en te nommant ſon Père ?
Entends-tu ces clameurs, l'accent du déſeſpoir
A la longue enfanté par l'abus du pouvoir ?
Et ces François, jadis ſi glorieux de l'être,
Maudire, en frémiſſant, leur Pays & leur Maître ?
Quoi ! le tigre en furie épargne ſes enfans,
Et les tiens tomberoient ſous le fer des tyrans ?
Quoi ! ſous un Prince humain qui ſait verſer des larmes,
Le deuil & le carnage auroient encor des charmes !
Quoi ! le ſang couleroit ſous les loix de Louis ?
On verroit ſous ton nom ravager ton Pays ?
Ce nom cher à nos cœurs fut toujours moins en France
Le garant du pouvoir que de la bienfaiſance.

Ah ! préviens ces fureurs & ces jours de trépas,
Que des regrets tardifs ne répareront pas;
Il en eſt temps encor; le moment eſt propice....

Peut-être un jour de plus finit le sacrifice.
Dis un mot ; tout alors rentre dans le devoir ;
Et pour tout appaiser ; tu n'as qu'à le vouloir. . . .

Mais, tu l'as dit ce mot.. quel bruit soudain ! qu'entend-je ?
Ta bouche a prononcé ; tout se calme ; tout change. . . .
Ta voix douce & paisible a pénétré nos sens,
Organe du bonheur ! docile à tes accens,
La Nation vers toi se presse & se rassemble ;
Les Ordres confondus délibèrent ensemble :
L'Aristocrate enfin se tait devant son Roi ;
Louis, ce grand ouvrage étoit bien fait pour toi !
Tout va donc refleurir ! déjà dans la Nature,
Tout prend un nouvel être. . . . . Ah ! si l'amitié pure
Consolide ces nœuds ; quel Peuple aura jamais
La folle ambition d'égaler les François ?

Mais garde-toi sur-tout de ces amis perfides,
Qu'un Roi crédule & bon choisit souvent pour guides ;
De ces Grands si petits, flatteurs ambitieux,
Qui paroissent t'aimer, & n'aiment jamais qu'eux.
De l'Empire François consulte les annales ;
Qu'y verras-tu ? par-tout des brigues féodales,
Par d'odieux projets ménagés avec art,
Entre nous & nos Rois élever un rempart ;
Par-tout des favoris l'ambition cruelle,
Auprès du Souverain placée en sentinelle,
Du trône bassement interdire l'accès,
Que l'amour en tout temps doit ouvrir aux François ;
Par-tout enfin, par-tout leur orgueil vil & traître,
Déchirer à la fois & caresser leur Maître,
Abaisser un rival en le préconisant,
Et parler pour le Peuple en le tyrannisant.

Ici de l'opprimé, protecteurs sanguinaires ;

Formant pour son bonheur des vœux imaginaires ;
Tu les vois tour-à-tour fermes, souples, adroits,
Affoiblir le Monarque en appuyant ses droits,
Tendre au Citoyen pauvre une main secourable,
Quand l'autre appesantit le fardeau qui l'accable ;
Le vexer davantage en calmant ses terreurs,
Et redoubler ses maux en essuyant ses pleurs.

Là, sur la foi du Ciel, d'illustres hypocrites
D'un Peuple d'ignorans se font des prosélites.
S'environnant toujours des décrets éternels,
Et despotes hautains jusqu'au pied des autels ;
Epouvantant les Rois du seul mot d'anathême ;
Liant du même nœud la mître au diadême,
Tu les vois à leur char traîner les Potentats ;
L'Evangile à la main ; envahir des Etats ;
Sous le joug de la Croix humiliant leur tête ;
Des honneurs & des rangs briguer toujours le faîte ;
Sceller leur cruauté du nom d'un Dieu de paix,
Et du sang de l'Agneau cimenter des forfaits.

Voilà pourtant les faits que t'offrira l'Histoire ;
Et si, dans notre siècle, hésitant à les croire,
Le Lecteur confondu n'ose y porter les yeux,
Qui donc, de les citer, peut n'être pas honteux ?

Aujourd'hui rassurés par la Philosophie,
Nous ne redoutons rien de l'Aristocratie ;
Nous savons qu'il existe, en ces temps plus heureux,
Des Courtisans loyaux & des Grands vertueux ;
Nous savons qu'il existe au sein du sanctuaire
Des Pontifes, l'honneur du sacré ministère,
Et des prêtres zélés, qui d'un bras libre & sûr,
Offrent à l'Eternel un encens toujours pur....
Mais ; si d'un zèle faux on étoit dupe encore ;

S'il te rendoit ſuſpect un Peuple qui t'adore.
Louis, ne le crois pas ? Louis, garde-toi bien
De ſoupçonner jamais des cœurs dignes du tien.
Le François te chérit ; je le ſens par moi-même ;
Il prouve à chaque pas, à quel excès il t'aime.
Gémiſſant ſous le faix, il ſe tait, il attend ;
De la plainte il redoute, il diffère l'inſtant ?
Et, dans ces temps de criſe, avant que la Patrie
Vît jour à ſe tirer de ſa longue agonie,
En tremblant pour lui-même, il penſoit à ſon Roi,
Et ſon dernier ſoupir auroit été pour toi.
Qu'a-t-il donc fait, ce Peuple ? on l'écraſe, on l'abîme ;
D'oſer enfin ſe plaindre, on veut lui faire un crime !
Le dirai-je ?..... ah ! Louis ! ſon crime eſt d'avoir faim,
Et d'aller juſqu'à toi redemander SON PAIN.
Son crime eſt de vouloir pénétrer juſqu'au trône,
D'écarter loin de toi, l'erreur qui t'environne ;
Son crime eſt de t'aimer & de ſe croire heureux,
S'il tire le rideau qui te cache à ſes yeux !.....
Louis ! voilà ſon crime.... Il te cherche, il t'appelle ;
Il ſollicite en pleurs ta bonté paternelle ;
Il ne veut plus enfin, ſemer ſans recueillir ;
Et, las de végéter, il veut vivre ou mourir.
Oui, dût-il ſur lui-même augmenter ta puiſſance
Dût l'Europe, à regret, voir un deſpote en France,
Il aime mieux ſervir un deſpote adoré,
Qu'un Peuple de tyrans le foulant à leur gré.

Peut-il donc étouffer le cri de la Nature.
Peut-il, de ſa famille, appaiſer le murmure ?
Quand ſes forces, l'appui d'infortunés enfans,
S'épuiſent en travaux toujours inſuffiſans ?
Et quand ſur leur berceau tous les maux viennnent fondre
Pour eſſuyer leurs pleurs, qu'a-t-il à leur répondre ?

Périſſant

Périssant de besoin, s'ils demandent *pourquoi*,
Qui les a réduits-là? dira-t-il : C'EST LE ROI ?
Il méconnoîtroit donc, Louis, ton caractère,
Lui qui, de ses enfans, n'est que le second père,
Lui qui, devant leurs yeux te peignant juste & bon,
Leur apprit, en naissant, à bégayer ton nom !

Louis ! c'en est assez ; pardonne à ma tendresse ;
Quand tout fait éclater ses transports d'allégresse,
D'oser aux chants publics, mêler mes foibles chants,
Et d'ajouter me pleurs aux pleurs de tes enfans,
Je reprends mes travaux ; ma gaieté se ranime ;
Tout revit pas tes soins ; l'innocence victime
Retrouve son vengeur ; le coupable frémit,
Le Grand redevient homme, & la France applaudit.

ADDITIONS.

PENDANT l'impreſſion de ce volume, il a paru dans Paris une affiche, où il eſt énoncé que *ceux qui ont contribué à la priſe de la Baſtille, ſont MM.* TEL, TEL & TEL; & on nomme pluſieurs perſonnes, auxquelles je ne conteſte point leur gloire; mais on paſſe ſous ſilence pluſieurs autres citoyens, que cet oubli ne peut qu'allarmer & décourager. Encore une fois (& je ne puis trop le répéter), encore une fois perſonne ne peut mieux ſavoir les détails de la priſe de la Baſtille, que celui qui a écouté de ſang-froid cinq cents Citoyens l'un après l'autre, qui a obſervé à loiſir leur phyſionomie, leur langage & leur ton, qui a comparé ſans enthouſiaſme les rapports différens qu'on lui a faits, & qui a pu tirer de tous ces divers récits la vérité pure & ſimple. D'ailleurs, ceux qui ont été à la Ville, y ont été pour réclamer une récompenſe, parce que c'eſt le ſeul endroit où l'on puiſſe la réclamer; & ceux qui ſont venus chez moi, n'ont prétendu qu'à l'honneur d'être connus pour avoir donné des preuves de leur patriotiſme; enſuite la multitude des Citoyens de tout état, affluant ſoir & matin à l'Hôtel-de-Ville, occaſionne néceſſairement une eſpèce de confuſion, qui ne laiſſe pas au Comité toute la liberté d'eſprit néceſſaire pour diſcerner impartialement le vrai d'avec le faux; c'eſt ce qui n'arrive pas chez un ſimple particulier, qui ne connoiſſant aucun de ceux qu'il entend, n'a aucun intérêt à faire plus valoir l'un que l'autre, & qui,

n'étant pas plus qu'eux, ne peut les engager par aucun motif à trahir la vérité.

Dans ces temps de troubles, où la liberté doit naturellement dégénérer en licence, & la licence en despotisme de la part de chaque Citoyen, l'anarchie s'étend jusqu'aux récompenses qu'on accorde aux patriotes; & cet abus est indispensable. On imprime une multitude de choses disparates, qu'un Auteur signe d'un nom emprunté pour les faire valoir; les chansons même qu'on débite dans les rues, fourmillent de faussetés; mais l'Auteur a cru dire vrai, parce qu'il a cru qu'on lui avoit dit vrai, & qu'il ne répète que ce qu'on lui a dit. Cela n'empêche pas que le mensonge ne circule parmi le Peuple, que les rapports inventés ne prévalent dans son esprit, & que la première impression une fois faite, il ne soit extrêmement difficile de la détruire.

Quoi qu'il en soit, puisque j'ai commencé d'offrir mes services à mes concitoyens, je dois continuer. Par les détails que j'ai sus depuis peu, j'ai reconnu clairement que la prise de la Bastille n'avoit pas été l'ouvrage de deux heures, comme je l'avois dit d'abord, mais de sept bonnes heures, au moins. Le fort de l'action, j'en conviens, s'est passé vers le soir; mais, quand les Gardes-Françoises & les Bourgeois sont partis de la Grève pour aller à la Bastille, il y avoit déjà quatre ou cinq heures que d'autres Bourgeois attaquoient cette Forteresse, & qu'ils diminuoient par leur activité, le courage, les forces & les munitions de l'ennemi. Ils étoient en très-petit nombre, &, sans le renfort que le sieur Hulin leur amena, ils auroient tous péri; mais c'est une raison de plus, ce me semble, pour faire hommage à leur bravoure & à leur intrépidité.

Un de ceux qui ont le plus contribué à mettre tout en train (*a*), eſt le ſieur Alexis-Pierre Bertin, âgé de vingt ans, fils du ſieur Bertin, Marchand Epicier, rue de Charenton, fauxbourg St. Antoine. Ce jeune homme a fait peut-être plus dans la journée du 14 Juillet que la plupart de ceux qui s'y ſont ſignalés. C'eſt lui, qui dès le matin ſe mit à la tête d'un très-grand nombre de Citoyens de ſon Diſtrict, les anima tous par ſes diſcours & par ſon exemple, & leur communiqua le zèle dont il étoit animé.

C'eſt lui, qui, ſur les dix heures & demie du matin, commanda un détachement & marcha à la Baſtille, ayant avec lui un fifre & deux tambours; un Diſtrict le vit paſſer avec ſon détachement, l'applaudit beaucoup & tourna ſes pas d'un autre côté. Il faiſoit ſigne de le ſuivre à

(*a*) On trouvera dans le *Courrier des Planètes*, d'autres traits de vaillance avec des anecdotes encore inconnues ſur la *priſe de la Baſtille*, & les noms d'autres Citoyens, qui ne peuvent paroître dans ce volume; on y trouvera auſſi (dans les différens *Numéros*, qui paroîtront ſucceſſivement) une motion du ſieur Vollant, pour occuper les ouvriers qui n'ont pas d'ouvrage; une autre motion du même ſur les courtiſannes de la Capitale; une autre de Madame Moitte, épouſe de célèbre Sculpteur de ce nom, (qui vient de ſe faire tant d'honneur au Salon du Louvre, par ſa Statue de Caſſini). Madame Moitte, jeune & jolie, & encore plus vertueuſe, relève des talens utiles & agréables par une ame vraiment généreuſe & patriotique; on verra par ſa motion, qu'une femme peut concevoir de grandes idées & les réaliſer. On trouvera auſſi dans le *Courrier des Planètes*, les Complimens demandés à l'Auteur par les Dames du Marché S. Martin, & prononcés par un de leurs enfans au Roi, à M. le Duc d'Orléans & à M. Necker. Le même *Courrier* contiendra encore une infinité d'anecdotes relatives aux circonſtances.

une infinité de Citoyens, qui crioient *bravo*; & ne le ſuivoient pas.

C'eſt lui, qui fit monter ſes hommes ſur le parapet tenant au Gouvernement, pour abattre le petit pont, & qui fit abattre la porte à coups de haches; il y avoit alors parmi les combattans, quatorze ou quinze fuſils tout au plus.

C'eſt lui, qui mit la pointe de ſon épée ſur la poitrine d'une Sentinelle Invalide, juſqu'à ce qu'il eût ſu de lui s'il étoit un traître, ou non. C'eſt lui, qui, étant monté dans le logement du Gouverneur, & n'y trouvant aucune arme, s'eſt tranſporté au deuxième pont avec ſa troupe, en faiſant ſigne à ceux qui étoient ſur la Forteresse de venir ouvrir les portes; & leur réponſe fut de faire feu ſur eux par des embraſures ou meurtrières. On alla dire à ſa mère qu'il venoit d'être tué; cette femme déſeſpérée ſupplioit ſes voiſins de lui rapporter ſon fils, mort, pour lui rendre les derniers devoirs. Il crut devoir ſe rendre chez ſa mère pour l'en diſſuader; on voulut l'y garder, mais il eut le ſecret de s'échapper & de retourner au ſiége, avec plus d'ardeur qu'auparavant.

C'eſt lui, qui s'empara de deux drapeaux de la Baſtille, qu'il garda ſeul pendant l'action, malgré leur peſanteur, & qu'il fit enſuite porter à Sainte Marguerite, ſa paroiſſe.

C'eſt encore lui, qui ordonna à ſes ſoldats de foncer les magaſins (*a*) de l'Arſenal, où l'on

---

(*a*) *Nota*. L'Auteur n'avoit pu juſqu'à préſent raconter que ce qui s'étoit paſſé à la Baſtille de la part des aſſiégeans; mais ayant ſu de nouveaux détails très-intéreſſans, ſur le même ſujet de la part des aſſiégés, il les publiera dans un Supplément à cette Hiſtoire, qui ſera inſéré dans les *Planètes*; & l'on vendra ſéparément le *Numéro* qui

trouva des munitions, que l'on porta au siége; il aida même à cette opération dangereuse, malgré les trahisons multipliées du Gouverneur qui en faisoient présager d'autres.

C'est lui enfin, qui fit de son propre mouvement chanter le *Te Deum* à Sainte Marguerite, & qui monta au clocher pour y avertir les Sonneurs; M. le Curé étoit absent; mais les Prêtres s'y rendirent.

Je passe sur bien des détails intéressans; mais le peu que j'ai dit suffit assurément pour faire décerner à ce jeune-homme, aussi modeste que valeureux, une partie des honneurs qu'on a décernés aux autres.

---

en fera mention, au Bureau général de la Souscription, rue Phélypeaux, N°. 36, pour les personnes qui n'auront pas souscrit.

F I N.